



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

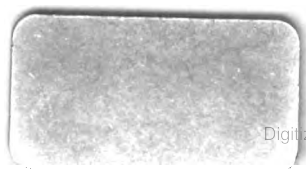
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

# Le Libérateur



ANDOVER - HARVARD  
THEOLOGICAL LIBRARY  
CAMBRIDGE, MASS.



Le

Libérateur .

Maison de sante 1875

Le 11 Mars 1875

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE CH. MEYRUEIS.

13, RUE CUJAS. — 1875.



Le  
**Libérateur**

JOURNAL D'ÉTUDES BIBLIQUES

ET D'EXPÉRIENCE CHRÉTIENNE.

« Qui me délivrera? »

(Rom. 7 : 24.)

« Il m'a envoyé pour proclamer aux  
captifs la délivrance. »

(Luc 4 : 18, 19.)

PREMIÈRE ANNÉE.

1875

---

PARIS.

J. BONHOURE ET C<sup>ie</sup>, ÉDITEURS,

RUE DE LILLE, 48.



TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES D'ÉDIFICATION.

	Pages.
Abandon (de l') de soi à Dieu. <i>M<sup>me</sup> Guyon</i> . . . . .	168
Affranchissement (l'). <i>Th. Rivier</i> . . . . .	11, 20, 38, 53, 84, 103
A nos lecteurs. <i>Th. Monod</i> . . . . .	1, 192
Aux jeunes. <i>R. Pearsall Smith</i> . . . . .	172
Ce qui nous arrive. <i>S. A. Blackwood</i> . . . . .	107
Ce qui nous sauve. <i>L. Meyer</i> . . . . .	44
Comment nous aider. <i>Th<sup>1</sup> Monod</i> . . . . .	93
Confiance (la). <i>Th. Monod</i> . . . . .	138
Couleurs et nuances. <i>S. P. B.</i> . . . . .	23
Critiques (les) du réveil. <i>A. B.</i> . . . . .	145
« Décharge-toi. » . . . . .	169
De quoi il s'agit. <i>Th. Monod</i> . . . . .	65, 81, 97, 113
Deux conditions d'une vie chrétienne fructueuse. <i>Ernest Barnaud</i> . . . . .	161, 177
Deux lettres d'il y a trente ans. <i>L. Vivien</i> . . . . .	188
Deux quatrains. . . . .	76
Don (le) de soi-même. <i>A. Fisch</i> . . . . .	147, 165
Encouragement. . . . .	45
Expériences d'un pasteur presbytérien. <i>W. Hill</i> . . . . .	150
Expérience personnelle. . . . .	111
Jésus est toujours là. <i>Rosseeuw Saint-Hilaire</i> . . . . .	60
Joie (la) chrétienne. <i>Rosseeuw Saint-Hilaire</i> . . . . .	158
Joie (la) dans la douleur. <i>Dieterlen</i> . . . . .	72
Lutte et victoire. <i>Spurgeon</i> . . . . .	129
Notre délivrance. <i>E. Guers</i> . . . . .	117
Notre vie dans ses détails. <i>G. J.</i> . . . . .	89
Nos tentations. <i>J.-L. Rostan</i> . . . . .	75
Père et fils. <i>L. M.</i> . . . . .	37
Pour la semaine sainte. <i>Th. Monod</i> . . . . .	33
Prier et agir. <i>Jean Monod</i> . . . . .	173

	Pages.
« Rempli du Saint-Esprit. » <i>Armand-Delille</i> . . . . .	15
Réveil (le). <i>A. Fisch</i> . . . . .	8
Santé, sainteté. <i>Dieterlen</i> . . . . .	30
Sortons du vague. <i>A. C. F.</i> . . . . .	17
Soupir (le) de l'Église. <i>Adolphe Monod, Ed. de Pressensé</i> . . . . .	4
Souvenir des Archives. <i>L. Bonnet</i> . . . . .	95
Toute plénitude. <i>Armand-Delille</i> . . . . .	62
Un contraste qui peut disparaître. <i>A. Fisch</i> . . . . .	49
Une prière comme il y en a tant. . . . .	91
Un témoignage. <i>G. J.</i> . . . . .	124
Un témoignage. « L'obéissance de la foi. » . . . . .	36
Un scandale et une délivrance. <i>Un ancien de l'Église réformée</i> . . . . .	136
Vie (la) de la foi. <i>M<sup>me</sup> Pearsall Smith</i> :	
I. La vie de la foi selon les Écritures. . . . .	26
II. En quoi consiste la vie de la foi. . . . .	27
III. Comment on parvient à la vie de la foi. . . . .	57
IV. Difficultés pratiques. — 1. De notre consécration. . . . .	68
V. Difficultés pratiques. — 2. De la foi. . . . .	118
VI. Tout nous vient-il de Dieu? . . . . .	182, 154
VII. Difficultés pratiques. — 3. De la volonté. . . . .	182
« Vous êtes l'épître de Christ. » <i>R. Dupraz</i> . . . . .	102

## CANTIQUES.

Jésus-Christ seul. <i>P. T. Gontard, M<sup>me</sup> Martin-Hickel</i> . . . . .	152
Sur toi je me repose. <i>Th. Monod</i> . . . . .	24
Toute victoire par Christ. <i>Ed. M.</i> . . . . .	137

## PENSÉES, EXTRAITS, etc.

Anonyme : 91, 160. — Anonyme (Th. M.) : 3, 14, 56, 74, 80, 123, 128. — Bogatsky : 187. — Bossuet : 144. — « *Combats et victoires* » : 88. — *Confession de foy* : 106. — Dieterlen : 143. — G. J. : 52, 61. — Hazlam : 146. — « *Kitty Trevelyhan* » : 48. — L. M. : 128, 187. — L. S. : 22. — Moody : 10. — « *Ormiuh* » : 31. — « *Paroles et textes* » : 59. — Pascal : 35, 71. — Robert (E.) : 96. — Rochat : 144. — Smith (R. P.) : 149, 151, 164, 181. — Vinet : 96, 117, 164.

## NOUVELLES ET VARIÉTÉS.

	Pages.
Le docteur Fabri. . . . .	47
Le docteur Beck . . . . .	79, 94
Réunions de Nîmes. <i>Th. M.</i> . . . . .	32
<i>id.</i> de Montauban. . . . .	47
<i>id.</i> de Genève. <i>Éd. Barde.</i> . . . . .	63
<i>id.</i> d'Annonay. . . . .	71
<i>id.</i> de Berlin et de Bâle. <i>A. C. F.</i> — Un incident des réunions de Bâle. . . . .	77, 78
<i>id.</i> de Brighton : Convocation. <i>G. J.</i> . . . . .	79
<i>id.</i> de Brighton : Compte rendu. <i>Th. M.</i> . . . . .	92

---



Rec'd 1071.5

01  
1875

Le

# Libérateur

## A NOS LECTEURS.

Les bons journaux religieux ne manquent pas, pourquoi en créer un de plus? Telle est la première question qui se présente à l'esprit en voyant paraître un nouveau venu dans la presse évangélique. Pour y répondre, nous devons dire en peu de mots comment a été amenée la publication du *Libérateur*.

Au mois de juillet dernier, sous les paisibles ombrages du magnifique domaine de Broadlands, en Angleterre, un certain nombre de chrétiens se trouvaient réunis<sup>1</sup>, sans autre objet que de s'entretenir de Dieu et surtout d'entrer dans une plus étroite communion avec lui. L'Écriture sainte, la prière, les vivants témoignages de l'expérience chrétienne et, par-dessus tout, la présence du Saint-Esprit remplirent ces mémorables journées, prélude des assemblées plus nombreuses et encore plus abondamment bénies qui, quelques semaines plus tard, devaient avoir lieu à Oxford<sup>2</sup>, et dont, à l'heure qu'il est, l'influence n'a pas cessé de se faire sentir en Angleterre, en France, en Suisse, en Allemagne. Les pasteurs français présents à Broadlands, et appartenant à diverses églises, exprimèrent dans des entretiens particuliers la pensée qu'il serait désirable que ce mouvement vers une vie chrétienne plus biblique, plus profonde, plus réelle, eût dans notre presse religieuse comme dans la presse anglaise<sup>3</sup>, un organe spécial, libre de toute attache ecclésiastique.

<sup>1</sup> Sur l'invitation de M. Cowper Temple et sous la présidence de M. Pearsall Smith. 17-23 juillet 1874.

<sup>2</sup> 29 août-7 septembre.

<sup>3</sup> *The Christian's Pathway of Power.* — Partridge and Co, London.

Un journal de même nature vient aussi de paraître à Bâle, sous le titre de *Der Christen Glaubensweg*. Bascl, C.-F. Spittler.

Ils désignèrent aussi, d'un commun accord, celui de leurs frères qui leur paraissait appelé à prendre la direction de la publication proposée. Depuis lors, ils en firent un sujet de méditation, d'entretien, de prière; le chemin s'ouvrit devant eux de plus en plus clairement, les difficultés s'aplanirent l'une après l'autre, et ce qui n'était il y a six mois qu'un vague désir est aujourd'hui, par la bonté de Dieu, un fait accompli.

A peine cette détermination prise, je me trouvai amené à en prendre une autre, en acceptant les fonctions d'agent-visiteur de la Mission Intérieure Évangélique de France. Si j'eusse reçu cet appel un mois plus tôt, il est probable que j'eusse hésité à entreprendre la publication du *Libérateur*; mais cette publication étant décidée et annoncée, je ne me suis pas senti libre de revenir en arrière; j'espère même que je recueillerai dans mes tournées missionnaires des observations dont je ferai profiter mes lecteurs. Les mesures sont prises pour assurer en tout temps la marche régulière du journal.

La tâche du directeur sera d'ailleurs des plus simples; elle peut se comparer à celle du président d'une réunion d'édification mutuelle: il s'agit moins pour lui de se faire fréquemment entendre que de donner la parole à ses frères, d'aviser à ce que l'entretien ne dévie pas, de rassurer la timidité de celui-ci, d'écouter avec bonheur et profit celui-là, de mettre un frein à la verve surabondante de tel autre (chose relativement facile quand c'est à des manuscrits qu'on a affaire); il s'agit, par-dessus tout, de se laisser diriger lui-même par le Seigneur.

*Le Libérateur*, nous le répétons après notre prospectus, ne sera l'organe d'aucune église, d'aucun système, d'aucun parti. Il s'adresse à toutes les âmes sincères qui ont soif de la vie divine. Il a pour objet, « par l'étude de la Bible et de l'expérience chrétienne, » mais surtout de la Bible, le progrès dans la grâce et la connaissance de Jésus-Christ, qui nous unit à lui dans sa résurrection comme dans sa mort, et nous affranchit, non-seulement de la condamnation que nous avons méritée, mais de la puissance du péché, du fardeau de nos soucis, de la crainte de l'avenir, en un mot de toute servitude, pour nous faire entrer dans la liberté glorieuse des enfants de Dieu. Tout cela « par la foi, afin que ce soit par grâce <sup>1</sup>. » Bien des

---

<sup>1</sup> Rom. 4 : 16.



cœurs ont trouvé, depuis quelque temps, par une foi plus entière une grâce plus abondante; beaucoup d'autres soupirent après la même bénédiction. Nous voudrions aider ceux qui la cherchent à la trouver, ceux qui l'ont trouvée à y demeurer et à y faire de constants progrès, moins encore pour leur propre joie que pour le salut des âmes, l'honneur de l'Évangile, l'avancement du règne de Dieu sur la terre.

Notre prospectus donne les noms des collaborateurs sur le concours desquels nous pouvons déjà compter; ils appartiennent, on le voit, à des églises diverses. Quant à notre programme, nous n'en avons pas d'autre, chers lecteurs, que de vous donner ce que Dieu nous donnera. S'il nous a appelés à la responsabilité et au privilège de cette œuvre entreprise en son nom, il nous fournira de quoi l'accomplir. Vous le lui demanderez avec nous, et nous lui en rendrons grâces avec vous.

TH. MONOD.

« ... Je comprends enfin (et comment ne l'ai-je pas compris plus tôt!) ce que les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament tout entières enseignent si pleinement, si clairement, si glorieusement, que le fruit même et le but de la mort du Sauveur est de proclamer et de garantir la liberté aux captifs, et de « nous affranchir de la loi du péché et de la mort par la loi de l'Esprit de vie. » Je comprends que Jésus nous est donné, non pour nous secourir à l'occasion, mais pour être « notre sanctification » d'un bout à l'autre; non pour nous révéler par son exemple et ses préceptes comment nous devons vivre, ou pour nous *aider* à vivre par sa grâce, mais pour être lui-même *notre vie*, lui qui est *la vie*, comme il est le chemin et la vérité.

« Et je comprends de plus que si Dieu me demande de lui donner mon cœur et que je réponde: Il est à toi, — mon cœur est désormais sous sa garde; j'ai le devoir et le privilège de le considérer comme lui appartenant, pour qu'il le vide et le remplisse, le garde et le dirige, le purifie, le fortifie, le console, l'emploie à son service et y produise la volonté et l'exécution selon son bon plaisir.

« Voilà tout. Je n'avais jamais enseigné ni pensé autre chose, mais je n'avais jamais mis ma théorie à l'épreuve de la pratique. Dès l'heure où j'ai tenu le fait pour réel, j'en ai éprouvé la réalité. Depuis que m'abandonnant moi-même entièrement, me livrant sans condition, j'ai compté sur le Seigneur sans réserve, je l'ai trouvé véritable, fidèle, patient, puissant, doux et tendre au delà de toute expression... Maintenant, je suis en paix, non parce que je crois que je suis et resterai dans la foi, mais parce que je crois que mon Sauveur est et restera fidèle à un pécheur dont sa grâce est l'unique recours: fidèle à lui-même, à sa parole, à son amour, à son sang. Si je laisse le moindre nuage obscurcir cette réalité bénie, aussitôt ma paix se trouble et ma force s'ébranle. Dès que je regarde à mon propre cœur (que ce soit celui du vieil homme ou celui de l'homme nouveau), je suis comme l'apôtre Pierre, quand il regardait les vagues, et je commence à enfoncer; dès que je dirige de nouveau mon regard vers le Sauveur, il me remet sur mes pieds. »

(Extrait d'une lettre.)

## LE SOUPIR DE L'ÉGLISE.

« ...Et toute la maison d'Israël  
soupira après l'Éternel. »

(1 Sam. 7 : 2.)

Il y a bien des années que les enfants de Dieu appellent de leurs vœux « un réveil dans le réveil. » Les citations suivantes, parmi beaucoup d'autres, en fournissent la preuve, et nous semblent éminemment propres à servir d'introduction au *Libérateur*.

Adolphe Monod, dans son discours d'installation comme pasteur à Paris, en 1847<sup>1</sup>, s'exprimait ainsi :

... Indépendamment des raisons permanentes qui me détermineraient en tout temps à tenir haut élevée la personne vivante de Jésus-Christ, j'en trouve une autre, particulière à notre époque, dans le caractère du réveil religieux dont notre siècle a été honoré. On sait ce que j'entends par le réveil. Dans ces temps malheureux où des nations entières, la nôtre, hélas ! à leur tête, avaient abandonné l'alliance de leur Dieu, nos Églises, par un contre-coup inévitable de l'entraînement général, avaient dévié peu à peu de leur fidélité première et délaissé les doctrines propres et vitales de la foi chrétienne. Mais Dieu, prenant compassion de nous et se souvenant de nos pères, a visité l'une après l'autre toutes les Églises protestantes, leur a rendu l'Évangile de la grâce, et va opérant au sein de la Réforme une réforme nouvelle, qui se rattache par certains côtés à un mouvement plus étendu auquel participent toutes les communions chrétiennes. Ce réveil, faut-il le dire ? a toutes nos sympathies. A nos yeux, c'est un réveil digne d'être mis à côté, et, à quelques égards, au-dessus de celui du seizième siècle ; un réveil dont les instruments, qui déjà disparaissent l'un après l'autre de la scène du monde, méritent d'être bénis<sup>2</sup> vivants et pleurés morts, parmi les premiers bienfaiteurs de leur génération ; un réveil, enfin, auquel la main de Dieu, qui y est si visiblement empreinte, a confié l'espérance de l'Église et les germes d'un meilleur avenir. Mais ce n'est pas un réveil parfait, ni même un réveil qui ait dit son dernier mot. Eh bien, s'il m'est permis d'exprimer avec respect

<sup>1</sup> Sermons, *La Parole vivante*. Paris, 1<sup>re</sup> série.

toute ma pensée, ce dernier mot que le réveil n'a pas dit encore, c'est celui que j'essaye avec d'autres, après d'autres, de bégayer aujourd'hui, et auquel s'associe, j'en suis sûr, tout ministre fidèle de Jésus-Christ. Oui, la contemplation de la personne vivante de Jésus-Christ a été, je n'ai garde de dire absolument, mais comparativement négligée par notre réveil. Il s'est plus mis en présence de la Parole écrite que de la Parole vivante; il a été, pour tout dire en deux mots, plus biblique que spirituel.

On a nettement saisi, hautement reconnu les droits de la Parole écrite. On l'a reçue, sans réserve, comme une règle divine et la règle unique de la foi, et le principe protestant, qu'on a résumé en ces termes : « Toute la Bible, rien que la Bible, » a été proclamé dans toute sa vérité, dirai-je? ou dans toute sa rigueur. De là des croyances pures, des convictions arrêtées et une rare mesure de ce qu'on est convenu d'appeler du nom de *fidélité*, que, par une restriction significative, on réserve communément à la fidélité dans la doctrine. De là, pour quelques points de l'Évangile, et des points essentiels, la corruption humaine, la justification par la foi, la gloire divine de Jésus-Christ, la régénération par le Saint-Esprit, mais surtout la grâce toute gratuite de Dieu dans l'œuvre du salut, une clarté d'enseignement, une force de prédication, qui n'a été surpassée, égalée peut-être, à aucune époque, depuis les jours exceptionnels de l'inspiration. De là, enfin, pour évangéliser le monde, et plus spécialement pour l'évangéliser par la Bible, une ardeur inconnue du seizième siècle, des travaux qui embrassent la terre entière, en mettant au service de Dieu et de sa Parole la facilité croissante des communications de terre et de mer, et tout ce grand mouvement qui a fait dire à un penseur chrétien, que si le premier siècle a été l'ère de la rédemption, et le seizième siècle l'ère de la Réformation, le dix-neuvième siècle est l'ère de la Bible<sup>1</sup>. Ce mot peint admirablement la gloire de notre réveil, en même temps qu'il laisse entrevoir ce qui lui a manqué. Richement chargé des fruits de la Parole écrite, il a recueilli dans une moindre mesure ceux de la Parole vivante.

J'en appelle à vos souvenirs. Tandis que la doctrine de Jésus-Christ, sa morale, son œuvre, son histoire, ont été si soigneusement étudiées et si clairement annoncées, où sont-ils, ceux qui ont fait à

<sup>1</sup> Stapfer, Discours prononcé devant la Société Biblique.

sa personne vivante, à sa présence spirituelle, à la communion intérieure avec lui, la part que le Saint-Esprit leur a faite dans l'Évangile? La question même que je vous adressé dans ce moment n'a-t-elle pas pour plusieurs un air de nouveauté qui lui sert déjà de réponse? Si l'on a pu dire d'une certaine prédication qu'elle offre un christianisme sans Christ, n'a-t-on pas pu reprocher parfois à la nôtre qu'elle offrait plus de christianisme que de Christ, et que, lorsqu'elle offrait Christ lui-même, c'était un Christ extérieur plutôt que le Christ intérieur, et s'il est permis d'ainsi dire, un Christ parlé et écrit, plutôt que le Christ reçu, senti, vécu? Aussi bien, il n'y a rien là à quoi l'on ne dût s'attendre, d'après la place donnée dans le réveil au Saint-Esprit. Le Père et sa grâce imméritée, le Fils et son sacrifice expiatoire, ont été bien plus contemplés de nos jours que le Saint-Esprit, sa personne, son œuvre et tout ce monde nouveau qu'il crée dans un cœur. Si l'on demandait à certains membres de cet auditoire, comme autrefois saint Paul à ces disciples d'Éphèse : « Avez-vous reçu le Saint-Esprit quand vous avez cru? » n'en est-il aucun qui fût tenté de répondre comme eux : « Nous n'avons pas même ouï dire qu'il y ait un Saint-Esprit? » Et pourtant cet Esprit est la promesse distinctive de la nouvelle alliance, la marque essentielle de l'Église chrétienne, le couronnement de l'œuvre divine et de l'enseignement apostolique. Avec cette lacune dans le réveil, il n'était pas possible que la personne vivante de Jésus-Christ, qui ne nous est révélée, disons mieux, qui ne nous est communiquée que par le Saint-Esprit, fût mise au rang qui lui est dû.

Le temps n'est plus où cette infirmité du réveil n'était ni sentie ni connue ; et le temps n'est pas encore où elle doit être nettement discernée et décidément abandonnée. Voilà l'explication de ce vague malaise qui travaille le réveil et qu'il est impossible de méconnaître. Il semble que les jours de la première joie et de la première liberté soient passés ; on est triste, irrésolu, découragé même, comme si l'Évangile eût perdu de son ancienne puissance, et qu'il ne nous eût pas tenu tout ce qu'il avait promis ; mécontent du passé, on demande à l'avenir un réveil dans le réveil. Eh bien, ce réveil dans le réveil est réservé, nous le croyons du fond de notre âme, à la contemplation de la personne vivante de Jésus-Christ. Rendez-vous compte, en effet, de ces plaintes mal définies dont le réveil est l'objet, même de votre propre part, et vous trouverez qu'il n'y a

pas de moyen plus efficace de les dissiper, que de rendre désormais à la personne de Jésus-Christ toute la gloire qui lui appartient et qui ne lui a point été rendue.

Notre seconde citation est empruntée au discours d'inauguration de la Chapelle du Luxembourg, prononcé par M. de Pressensé en 1857<sup>1</sup> :

... Mes frères, n'éprouvez-vous pas un ardent désir de voir en effet le ciel se rouvrir et l'effusion de l'Esprit se répandre de nouveau sur nous? Ne sent-on pas généralement que la sève de notre christianisme est ralentie? Dieu nous a accordé sans doute des grâces excellentes. Le souffle du réveil a passé sur les ossements desséchés. Mais cependant la vision du prophète ne s'est pas réalisée dans toute sa beauté. Un peuple de Dieu, puissant et nombreux, ne s'est pas relevé de la poussière de la mort. Nous n'avons pas frappé un grand coup sur les hommes de notre génération. Comme nous passons inaperçus au milieu d'eux! Comme ils nous supportent! Nous n'avons ni le cœur de feu de l'Église primitive pour aimer ce monde qui périt, ni sa langue de feu pour lui parler; notre christianisme est frappé d'un triste caractère de médiocrité. Mais au moins nous le reconnaissons, et c'est ce sentiment de tristesse et d'humiliation, ces aspirations vers des jours meilleurs, qui font la grandeur du moment actuel; c'est ce soupir universel de l'Église qui nous donne lieu d'espérer. On entend de toutes parts cette invocation du prophète: « Oh! si le ciel s'ouvrait et si tu en descendais! » Esprit-Saint qui nous as été promis, quelles merveilles n'accomplirais-tu pas dans le monde et dans l'Église!...

Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de demander avec une sainte ardeur ce souffle de vie. Il nous sera accordé quand une prière immense, écho de toutes nos prières... s'élèvera au trône de la grâce, semblable à celle des disciples à la veille de la Pentecôte! Quand les chambres hautes prient, les cieus se rouvrent. Mais que dis-je? ils sont déjà ouverts. Ils le sont depuis dix-huit siècles. Il n'y a de fermé que notre cœur; qu'il se rouvre et nous verrons la gloire de Dieu!

<sup>1</sup> Publié sous le titre de *La Chambre haute et le Temple*.

## LE RÉVEIL.

Nous avons entendu pendant ces dernières années beaucoup de plaintes et de lamentations sur le triste état de nos Églises ; on parlait, il est vrai, de quelques réveils partiels dans certaines localités du Midi ; mais c'étaient des faits isolés, et partout on semblait avoir pris plus ou moins son parti de voir se perpétuer ce calme plat dont on ne cessait de gémir. Aujourd'hui, les choses ont changé d'aspect. Un souffle puissant, dans lequel il est impossible de ne pas voir l'action du Saint-Esprit, a agité cette eau dormante et y a soulevé une vague qui, après avoir parcouru la Grande-Bretagne, est enfin arrivée jusqu'à nous. Partout retentit un cri d'appel, un chant de victoire ; à la plainte de Jérémie a succédé le son joyeux des trompettes de Jéricho. Grâce à Dieu, il y a aujourd'hui beaucoup à dire et à raconter, et il serait extrêmement fâcheux que ces faits si remarquables ne fussent pas connus de tout le monde. Il faut absolument qu'on sache que Dieu fait de grandes choses de nos jours, afin que ceux qui doutent encore de sa puissance et seraient tentés de s'écrier comme Abner : « L'arche sainte est muette et ne rend plus d'oracles, » reprennent courage en contemplant les exploits de l'Éternel.

Les nouvelles qui nous arrivent de l'autre côté du détroit continuent à être de plus en plus réjouissantes. Qui nous aurait dit, il y a quelques années, qu'en plein dix-neuvième siècle nous verrions se reproduire des faits analogues à ceux qui ont donné naissance à la primitive Église ? Quand nous trouvons dans le livre des Actes la mention des trois mille et des cinq mille hommes qui se convertirent à la voix des apôtres, nous trouvons ces chiffres extraordinaires et les considérons volontiers comme un fait unique et exceptionnel. Et voici que Dieu vient donner par des faits éclatants et inattendus un démenti à cette manière de voir. On nous écrit d'Irlande que deux mille personnes, dont la majorité (ce qui n'est pas ordinairement le cas dans les réveils de ce genre) se compose d'hommes et de jeunes gens, ont déclaré avoir trouvé la paix en Jésus-Christ depuis quelques semaines à la suite des réunions qui viennent d'avoir lieu à Belfast. A Dublin, on nous parle d'assemblées telles qu'on n'en avait jamais vu de semblables : dix mille personnes se réunissant dans le vaste local de l'exposition sans

autre but que d'y chercher la présence de Dieu, et partout des trains à prix réduits amenant les habitants de toute la contrée environnante; ces derniers retournant chez eux le cœur plein de joie et faisant part à leur entourage des bénédictions qu'ils ont reçues; enfin, la population catholique elle-même impressionnée par ce spectacle vraiment extraordinaire et en suivant les péripéties avec un intérêt bienveillant et respectueux: n'y a-t-il pas là de quoi confondre notre faible foi, et faire venir sur nos lèvres des paroles d'adoration et de louange?

En Écosse, le mouvement si remarquable qui s'est produit l'hiver dernier, se poursuit et se consolide. Quelques personnes paraissaient craindre qu'un refroidissement ne suivit ce beau réveil, mais il n'en a pas été ainsi. De récentes lettres d'Édimbourg sont propres à nous rassurer entièrement à cet égard. Non-seulement les nouveaux convertis ne sont pas revenus en arrière, mais ils ont organisé une vaste campagne d'évangélisation dans les quartiers pauvres de la ville, et leur zèle va grandissant.

D'Angleterre nous arrivent aussi de bien bonnes nouvelles. Depuis les assemblées d'Oxford, les Églises de toutes dénominations semblent se réveiller l'une après l'autre et travailler avec un zèle tout nouveau à la conquête des âmes. A Londres, les réunions de prières sont plus suivies que jamais; celle qui vient d'avoir lieu à King's Cross a eu un tel succès, que l'on a décidé d'en convoquer de nouvelles pendant tout le mois de janvier, et d'y inviter tous ceux qui pourraient s'y rendre, soit d'Angleterre, soit du continent. A Manchester ont lieu dans ce moment des réunions semblables à celles de Dublin et de Belfast, et partout on signale des conversions en grand nombre. A ce propos il est impossible de ne pas être frappé des moyens divers que Dieu emploie pour faire son œuvre dans les cœurs. En Écosse, en Irlande, il choisit pour ses instruments deux « laïques, » MM. Moody et Sankey, auxquels il confie la mission spéciale de réveiller les âmes inconverties, et voilà qu'à la vue de tant de conversions inattendues des milliers de chrétiens sont ranimés dans leur foi. En Angleterre, le réveil s'opère par une voie différente. Dieu suscite un homme (lui aussi en dehors de la tribu de Lévi), qui se sent appelé à une œuvre d'une autre nature; il donne pour mission à M. Pearsall Smith de s'adresser non aux inconvertis, mais aux chrétiens eux-mêmes, pour leur faire sentir la nécessité d'un nouveau baptême du Saint-Esprit, et voilà

qu'à la suite de ce mouvement des conversions en grand nombre s'opèrent. Ainsi nous voyons deux manières très-différentes d'agir aboutir au même résultat. Comme il est vrai de dire que Dieu est « admirable en conseil et magnifique en moyens ! »

A laquelle de ces deux méthodes Dieu jugera-t-il bon d'avoir recours pour réveiller notre pauvre pays, si déshérité au point de vue religieux et où la superstition et l'incrédulité sont si puissantes? Tout nous donne à penser que c'est le second qu'il nous destine, et qu'il veut agir au milieu de nous en provoquant tout d'abord un réveil dans le sein de nos églises protestantes. Ce qui peut nous confirmer dans cette prévision, ce sont les réunions spéciales qui viennent d'avoir lieu à Paris et à Montmeyran. Ces réunions, dont le seul but était de demander à Dieu une effusion nouvelle de son Esprit, ont pleinement réussi, et les dernières surtout ont dépassé toutes les espérances.

Mais ce n'est là qu'un point de départ. Faisons monter vers Dieu des prières ardentes, confiantes, persévérantes ; mettons-nous sans réserve à sa disposition pour faire sa volonté, et nous verrons « de plus grandes choses que celles-ci. »

A. FISCH.

Nous empruntons à M. Moody, l'évangéliste américain, l'anecdote suivante :

Une vieille femme écossaise entendit un jour frapper à sa porte : « C'est le propriétaire, se dit-elle, qui vient réclamer mon loyer en retard. » Et n'ayant pas d'argent à lui donner, elle prit le parti de ne pas ouvrir et de rester immobile. Deux fois encore on frappa, puis le silence se rétablit, et la pauvre locataire fut tout heureuse d'avoir réussi à reculer le moment fatal.

Le lendemain, elle rencontra un négociant du voisinage qui lui dit : « Eh bien ! ma bonne, vous n'étiez donc pas chez vous hier? Je vous apportais de quoi payer votre terme, mais j'ai frappé trois fois sans obtenir de réponse. » — « Comment, c'était vous ! » s'écria-t-elle toute confuse. « Je vous ai bien entendu, mais je croyais que c'était le propriétaire ! »

Lecteur, si jusqu'ici, quand le Seigneur Jésus a frappé à votre porte, vous n'avez pas osé lui ouvrir, parce que vous craigniez qu'il ne vous demandât ce que vous n'aviez pas, hâtez-vous de le laisser entrer. Il vient pour s'asseoir à votre table et vous donner tout ce qui vous manque.



## L'AFFRANCHISSEMENT.

## I

Il est un affranchissement du péché promis au croyant dès ici-bas. Ce ne sont pas seulement des déclarations isolées qui le témoignent <sup>1</sup>, ou l'expérience de quelques chrétiens d'élite <sup>2</sup>; c'est l'enseignement apostolique tout entier, présentant cet affranchissement comme le but de l'Évangile et comme le salut même <sup>3</sup>.

L'épître aux Romains consacre à ce seul objet plus de trois chapitres que nous nous proposons d'étudier rapidement. Au chapitre 6, préparé par le 5<sup>e</sup>, nous trouvons exposée la vérité qui affranchit. Le chapitre 7 nous fera assister aux luttes morales qui, le plus souvent, précèdent l'affranchissement et le préparent. Dans le chapitre 8, enfin, nous contemplerons avec l'apôtre l'affranchis-

<sup>1</sup> Par exemple :

Col. 1 : 13. Lui qui nous a délivrés de la puissance des ténèbres et qui nous a transportés dans le royaume du fils de son amour. — 2 Pierre 1 : 4. Par lesquelles il accomplit gratuitement pour nous les précieuses et suprêmes promesses, afin que par celles-ci vous deveniez participants de la nature divine, en fuyant la corruption qui existe dans le monde par la convoitise. — 1 Jean 5 : 4, 18. Car tout ce qui est né de Dieu remporte la victoire sur le monde; et la victoire qui a vaincu le monde, c'est notre foi... Nous savons que quiconque est né de Dieu ne pèche point, mais celui qui est né de Dieu se garde lui-même et le malin ne le touche pas. — Jude 24. Or, à Celui qui peut vous préserver de tout faux pas, et vous faire paraître devant sa gloire irrépréhensibles et pleins d'allégresse...

<sup>2</sup> Voyez : Gal. 2 : 19, 20. Car, pour moi, c'est par la loi que je suis mort quant à la loi, afin de vivre pour Dieu; j'ai été crucifié avec Christ; si je vis, ce n'est plus moi, mais c'est Christ qui vit en moi; quant à la vie dont je vis maintenant dans ma chair, je vis dans la foi en Dieu et en Christ, qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi. — Gal. 5 : 24. Or, ceux qui appartiennent à Christ ont crucifié la chair avec ses passions et ses convoitises. — 1 Jean 2 : 14. Je vous ai écrit, pères, parce que vous avez connu ce qui est dès le commencement; je vous ai écrit, jeunes gens, parce que vous êtes forts, et que la parole demeure en vous, et que vous avez vaincu le malin.

<sup>3</sup> Matth. 1 : 21. Or elle mettra au monde un fils, et tu lui donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de leurs péchés. — Tite 2 : 14. Qui s'est donné lui-même pour nous, afin de nous racheter de toute iniquité et de s'acquérir, en le purifiant, un peuple qui lui appartient, zélé pour les bonnes œuvres. — 1 Pierre 2 : 24. Lui, qui a porté lui-même vos péchés en son corps sur le bois, afin qu'ayant rompu avec les péchés, nous vivions pour la justice; lui, par la meurtrissure duquel vous avez été guéris. — 1 Jean 3 : 6-9. Quiconque demeure en lui ne pèche point; quiconque pèche ne l'a point vu, ni ne l'a point connu. Petits enfants, que personne ne vous séduise! Celui qui pratique la justice est juste, comme celui-là est juste; celui qui pratique le péché relève du diable, car dès le commencement, le diable pèche. C'est pour détruire les œuvres du diable que le fils de Dieu a été manifesté. Quiconque est né de Dieu ne commet point de péché, parce que sa semence demeure en lui, et il ne peut pas pécher, parce que c'est de Dieu qu'il est né.

sement réalisé, la glorieuse liberté qui est la vie normale de l'enfant de Dieu.

Puissions-nous faire mieux que de la contempler! Notre privilège à tous n'est-il pas d'y entrer, comme les Israélites croyants dans la terre promise, et, conduits par notre Josué, de commencer sérieusement et sans retard la conquête du pays que Dieu nous donne?

C'est surtout le chapitre 6 qui doit nous occuper aujourd'hui. Au commencement du précédent, l'apôtre a énuméré les fruits de la justification par la foi : Paix avec Dieu, espérance de la gloire, patience dans les afflictions, joie ineffable en Celui dont l'amour est répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit. « Si la mort de Christ nous a réconciliés, à plus forte raison serons-nous sauvés par sa vie <sup>1</sup>. » Ces paroles sont comme le texte que les chapitres suivants vont développer; c'est ce « salut » qu'ils vont exposer, comme fruit de la même œuvre qui nous a valu le pardon.

Évidemment, la rédemption n'aurait pas atteint son but si elle se bornait à effacer les péchés commis : son principal objet devait être d'en tarir la source. Pour cela, il fallait détruire le règne même du péché, briser ce joug qui a enveloppé dès leur naissance tous les membres de notre race, et qui, sans les excuser d'avoir fermé les yeux à la lumière et volontairement fait le mal <sup>2</sup>, les rend incapables, même avec le pardon, d'obéir véritablement à Dieu. Les versets 12 à 21 montrent comment a été conçu et exécuté ce vaste plan d'une rédemption complète, en sorte que le second Adam a réparé dans toute son étendue le mal causé par la chute du premier.

Cet important morceau (5 : 12 à 21) fournit ainsi la clef tant de ce qui précède que de ce qui suit, puisque la justification et la délivrance découlent également de l'abolition des droits du péché par la mort de Christ. Il nous fait comprendre à la fois la merveilleuse simplicité de l'œuvre rédemptrice et l'étendue de ses effets réparateurs : « De même que par un seul homme le péché est entré dans le monde, et par le péché la mort, sous le règne de laquelle <sup>3</sup>

<sup>1</sup> Rom. 5 : 10.

<sup>2</sup> Rom. 1 : 20. ... Ils sont inexcusables, parce qu'ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié comme Dieu, ni ne lui ont rendu grâces, mais ils se sont égarés dans leurs pensées, et leur cœur, dépourvu d'intelligence, s'est obscurci. — Rom. 2 : 8. ... La colère et le courroux pour les hommes d'intrigue, et qui, désobéissant à la vérité obéissent à l'injustice.

<sup>3</sup> C'est ainsi que nous rendons *ip' q̄* : « *Sous laquelle* » (voy. Héb. 9 : 15 « *Sous le premier Testament*). » La traduction ordinaire (« parce que ») fait dire à l'apôtre précisément le contraire de ce que, d'après les deux versets suivants, il veut dire.

tous ont péché, ainsi (pour continuer la pensée interrompue par la double parenthèse v. 12 à 17 <sup>1</sup>) par un seul homme la justice y est entrée à son tour, et par la justice la vie, dans laquelle, gratuitement communiquée du cep aux sarments, du chef aux membres, tous ceux-ci porteront des fruits d'obéissance. » — Était-il possible de résumer plus admirablement toute l'œuvre du salut? Les deux derniers versets du chapitre achèvent le tableau en nous indiquant, avec une concision sans égale, et le rôle de la loi convainquant le pécheur de son indignité et de son impuissance, et celui de la grâce qui, en Christ, non-seulement le justifie, mais le fait vivre.

La délivrance du péché, dont l'apôtre va parler en détail, est donc le but de la justification elle-même, et la condition sans laquelle nul ne verra le Seigneur <sup>2</sup>. Tout vrai chrétien la possède en principe. « Mes brebis entendent ma voix, je les connais, et elles me suivent. » Mais pour la réaliser dès maintenant, et dans toute l'étendue que les promesses de Dieu nous autorisent à réclamer, nous avons besoin de bien comprendre les développements dans lesquels l'apôtre va entrer.

Il y est conduit par une objection qui est de tous les temps et qui revient à ceci : « La grâce ne pourrait-elle pas nous dispenser de la sainteté? » Qui tient ce raisonnement? C'est le mercenaire qui veut être rassuré tout en péchant encore, ou l'homme sincère qui redoute les conséquences d'un système qu'il n'a qu'imparfaitement compris. — « A Dieu ne plaise! » répond saint Paul. « Car nous qui sommes morts au péché, comment y vivrions-nous encore? » Par ces mots : « Morts au péché, » il signale à ses lecteurs un événement passé, non un état présent de leur âme. Il ne veut point dire que le péché n'ait plus de prise sur eux; ce serait contraire à l'Écriture autant qu'à l'expérience <sup>3</sup>. A quoi bon, d'ailleurs, les exhorter à ne plus vivre dans ce péché qui ne les tenterait plus?

<sup>1</sup> La première parenthèse (v. 13 et 14), doit nous prouver que c'est bien la transgression d'Adam qui a attiré la mort sur tous les hommes; la seconde (v. 15 à 17), qu'il y a inégalité dans le parallèle qui va être établi, la grâce étant beaucoup plus grande et plus puissante que n'a été le péché.

<sup>2</sup> Voyez 5 : 9; 6 : 16; 8 : 1. Dans le premier de ces passages, 5 : 9, rapproché du v. 10, la délivrance « de la colère » est rattachée au « salut par la vie de Christ; » dans le second, 6 : 16, le retour sous l'esclavage du péché est donné comme conduisant à la mort; dans le troisième, enfin, 8 : 1, l'apôtre résume tout son argument dans ces mots : « Il n'y a plus maintenant de condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ, qui ne marchent pas selon la chair, mais selon l'Esprit. »

<sup>3</sup> Voyez par exemple, Jacques 1 : 14. Chacun est tenté en se laissant entraîner et amorcer par sa propre convoitise.

L'image employée n'indique pas, ici, l'insensibilité que la mort produit, mais bien le brisement qu'elle fait de tous les liens, la rupture subite de toutes les conditions d'existence dans lesquelles celui qui meurt était placé. C'est à la mort comme *fait* qu'il faut songer en lisant ces versets, non à l'état de mort, car la traduction exacte n'est point : « Nous sommes des morts quant au péché, » — mais : « Nous mourûmes au péché. »

Et comment mourûmes-nous au péché?... Par la mort même de Christ, dans la communion de laquelle nous sommes plus tard entrés par la foi. Notre vieil homme, représenté par la chair du Sauveur, a été crucifié dans sa personne <sup>1</sup>, et quiconque est mis en relation avec lui par le baptême se trouve identifié par là à sa mort et à son ensevelissement <sup>2</sup>. En d'autres termes, Christ étant soustrait à la juridiction du péché, sous laquelle, quoique sans péché, il s'était placé avec nous <sup>3</sup>, nous le sommes nous-mêmes en lui, du moment que nous croyons. Les droits du péché sur nous ont pris fin, comme ceux des propriétaires d'esclaves, aux États-Unis, prirent fin le jour où le président Lincoln proclama l'émancipation des noirs. Ceux-ci moururent alors, pour ainsi dire, à leurs anciens maîtres, pour ne relever désormais que de celui qui venait de les affranchir.

(A suivre.)

Th. RIVIER.

---

C'est trop peu de dire que le Seigneur nous envoie nos épreuves ; il nous les apporte.



Tout ce que Dieu nous donne, il nous le demande ; et tout ce qu'il nous demande, il nous le donne.

---

<sup>1</sup> Rom. 6 : 6. Sachant en outre que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps où règne le péché fût détruit, pour que nous ne fussions plus asservis au péché. — Rom. 8 : 3. En effet, ce qui était impossible à la loi, parce que la chair la rendait impuissante, Dieu, en envoyant son propre fils avec une chair semblable à celle du péché, et à cause du péché, a condamné le péché dans la chair.

<sup>2</sup> Rom. 6 : 3. Traduisez littéralement : « Baptisés pour Jésus-Christ, pour sa mort, » et non « dans » (il y aurait *in* ; comparez 1 Cor. 10 : 2, grec et ailleurs). Il importe de se rappeler que le signe de la rémission des péchés est ici employé pour désigner cette rémission même ; la participation au salut est confondue avec l'acte au moyen duquel cette participation a été affirmée et scellée au nom de Dieu.

<sup>3</sup> Voyez Rom. 6 : 7. et 10 grec : Mort une fois au péché.

## « REMPLI DU SAINT-ESPRIT. »

« Étienne, homme rempli de foi  
et du Saint-Esprit. »

(Actes 6 : 5.)

Être rempli du Saint-Esprit, c'est une fin et un commencement.

C'est une fin. Une période de doutes, de craintes, de regrets, de préoccupations personnelles est fermée. C'est une route qu'on a faite et où l'on ne reviendra plus : c'est un jour mêlé d'obscurités et de rayons, de tempêtes et d'accalmies qui vient de se clore. On est entré pour toujours dans un océan pacifique ; les brusques changements de l'atmosphère et les variations de température n'y sont plus représentés que par le souffle égal et doux qui pousse le navire vers les rivages éternels.

C'est aussi un commencement. Dans un sens, tout est encore à faire. Il y a les difficultés de la vie, les retours du mal, les souvenirs pénibles ; tout un ensemble de vagues appréhensions et de découragements qui passent sur nous comme les souffles de l'air. On serait tenté de croire que rien n'est changé, parce que les circonstances d'aujourd'hui reproduisent à s'y méprendre les choses d'autrefois.

Mais les conditions ne sont plus les mêmes. On a, il est vrai, les mêmes ennemis devant son front de bataille. On est tout aussi faible qu'auparavant pour les combattre. Mais quelle différence ! Autrefois on était effrayé seulement à la pensée de la lutte. Nos précédentes rencontres se comptaient par tant de blessures et de défaites que nous lâchions pied honteusement au premier feu. Aujourd'hui on est sur le terrain où les combattants sont invincibles, celui de la foi ; on a pour soi et avec soi celui qui n'a jamais connu que des victoires. C'est un nouvel apprentissage de la vie. Mais quelle différence ! Tandis que le premier ne se faisait que pour nous démontrer notre ignorance et notre faiblesse, le second s'accomplit pour donner occasion à la nouvelle force qui est en nous de se produire et de faire des miracles.

On parlera : mais le langage sera une démonstration d'esprit et de puissance. On parlera : mais de telle manière qu'il y aura des multitudes de Juifs et de Grecs qui croiront. On priera : mais ce sera par l'Esprit. Soit en parlant, soit en priant, des fleuves, et non plus des gouttelettes, jailliront du cœur renouvelé.

Dans les premiers jours, les sentiments nouveaux auront de la peine à trouver leur expression et ne se produiront que dans des formes anciennes et dans des moules surannés. Mais patience! la lave finira par se faire son chemin. Elle brûlera tout ce qu'elle touchera, parce qu'elle aura la force d'expansion et la haute température de sa source.

ARMAND-DELILLE.

Des conférences analogues à celles d'Oxford ont eu lieu à Londres, à Brighton, à Nottingham, et sur beaucoup d'autres points de l'Angleterre. Une série de réunions quotidiennes ayant le même objet se tient à Londres pendant tout le mois de janvier. Symptôme plus encourageant encore, quelques-uns des pasteurs évangéliques les plus considérés de l'église anglicane, MM. Baxter, Bickersteth, Chapman, G. A. Fox, Haldane, Hoare, Ryle, etc., qui jusqu'ici ne se sont pas associés à ce mouvement, convoquent aussi une conférence du même genre. Nous recommandons spécialement aux prières de nos lecteurs ces réunions, qui doivent avoir lieu à Londres, s'il plaît à Dieu, le 17 et le 18 février.



Des réunions spéciales ont eu lieu à Berne du 3 au 10 janvier, et à Dieulefit (Drôme), le 12 et le 13; elles ont été richement bénies, mais l'espace nous manque pour en parler aujourd'hui. Voir l'*Évangéliste* du 21 janvier et le *Christianisme au XIX<sup>e</sup> siècle* du 28.



Depuis les réunions de Paris et de Montmeyran, il y en a eu à Sainte-Foy, à Montcarret, à Auxerre, à Genève, à Neuchâtel, à Bâle, à Stuttgart, etc. Nous espérons être plus tard en mesure de donner un résumé de l'histoire de ce mouvement religieux pendant l'année 1874.



« QUE CELUI QUI A SOIF, VIENNE, ET QUE CELUI QUI LE VEUT  
PRENNE L'EAU DE LA VIE GRATUITEMENT. » APOC. 22 : 17.

*Le gérant :*

J. BONHOURE.

## UN CONTRASTE QUI PEUT DISPARAITRE.

À qui de nous n'est-il pas arrivé, en contemplant dans le livre des Actes le tableau de l'Église primitive, de soupirer profondément à la pensée du contraste qu'il présente avec notre christianisme actuel? Ce contraste qui existe entre les premiers chrétiens et nous est-il un état de choses nécessaire, voulu de Dieu et dont nous devons prendre notre parti, ou bien faut-il y voir un fait accidentel et anormal? Cette question mérite un examen sérieux, et il nous a semblé qu'il valait la peine d'y consacrer un article.

La question qui nous occupe revient à celle-ci : Quel a été le caractère de cette première Pentecôte d'où est sortie l'Église chrétienne? A-t-elle été un événement unique et exceptionnel, ou bien le point de départ d'une économie nouvelle et permanente? Quand nous examinons le récit des Actes, nous y trouvons certains éléments qui avaient un caractère transitoire. Nous ne devons pas hésiter à ranger dans cette catégorie tout d'abord les signes miraculeux qui accompagnèrent l'effusion du Saint-Esprit, tels que le bruit venu du ciel et les langues de feu ; puis, le régime de communauté volontaire des biens qui s'introduisit spontanément dans l'Église naissante et fut comme une explosion d'amour fraternel ; nous avons peine à croire qu'il n'en soit pas de même des dons surnaturels conférés aux apôtres, dons des langues et de guérison. Mais cela dit, il faut reconnaître que les signes miraculeux n'étaient que la manifestation extérieure et visible d'un fait intérieur d'une bien plus haute importance, l'effusion du Saint-Esprit sur les disciples assemblés. « Ils furent tous remplis du Saint-Esprit : » voilà le fait nouveau, extraordinaire, qui se produisit dans la chambre haute, et que Jean-Baptiste a désigné sous le nom de *baptême de feu*, pour le distinguer de cette action de l'Esprit de Dieu qui consiste seulement à préparer les voies à la repentance et à produire la conversion. Or, cette effusion du Saint-Esprit devait avoir, bien évidemment, une portée générale, et n'a pas été restreinte à une certaine époque. Il suffit pour nous en convaincre de rappeler ces paroles de l'apôtre Pierre : « La promesse a été faite à vous et à vos enfants et à tous ceux qui sont éloignés, autant que le Seigneur notre Dieu en ap-

pellera. » D'un autre côté, la mention qui est faite dans le livre des Actes de plusieurs Pentecôtes distinctes et successives confirme cette manière de voir <sup>1</sup>. Il est vrai que plus tard, pendant la période qui suivit l'âge apostolique, ces manifestations éclatantes disparurent, mais il n'y rien là qui doive nous étonner. Comment cette vie de l'Esprit aurait-elle pu subsister, alors que l'Église, absorbée par des controverses de doctrine, envahie par la mondanité et le relâchement, se montrait infidèle à la vraie tradition apostolique et désertait son drapeau? S'étonnera-t-on que, dans des conditions pareilles, ce courant de vie se soit perdu peu à peu, comme une source dans les sables? Mais il n'en résulte pas, bien évidemment, qu'il ait disparu à tout jamais. Dieu est venu nous rappeler à diverses reprises, par des témoignages éclatants, que ce baptême de feu, qui n'était plus qu'un souvenir, pouvait redevenir une réalité vivante. Il nous l'a montré à l'époque de la Réformation, car cette grande révolution religieuse n'a pas été autre chose qu'une abondante effusion du Saint-Esprit sur une portion de la chrétienté. Et depuis lors nous avons vu ce même Esprit à l'œuvre dans ces mouvements religieux remarquables auxquels on a donné le nom de réveils, et qui ont éclaté dans diverses contrées. Nous sommes témoins aujourd'hui de faits nombreux dont le caractère étrange et inattendu offre une analogie frappante avec ceux qui eurent lieu dans la primitive Église. Comment nier après cela que le baptême de feu soit un fait actuel, qui nous concerne directement? Oui, nous croyons fermement que Dieu l'a destiné à tous les âges. Chacun de nous aujourd'hui peut et doit le recevoir tout aussi bien que les premiers chrétiens, et si l'idée ne nous est pas venue plus tôt de profiter de cet avantage, à nous la faute!

Si l'on adopte ce point de vue, il en découle cette conséquence, que notre vie chrétienne doit redevenir telle qu'était celle des premiers disciples de Jésus-Christ. Qu'importe que nous soyons séparés de cette époque par un intervalle de dix-huit siècles? Du moment qu'il s'agit, non pas de deux graines d'espèces différentes, mais d'une seule et même semence déposée dans les cœurs, il doit en sortir deux arbres ayant le même feuillage et les mêmes fruits.

Parmi ces fruits savoureux que portaient les branches de l'Église primitive, il en est deux que les chrétiens ont trop perdus de vue et que nous voudrions rappeler à nos lecteurs.

<sup>1</sup> Voyez Actes 8 : 14-17; 10 : 44; 19 : 6.



Le premier est *l'esprit de véritable union et de fraternité chrétienne*. Les premiers chrétiens n'étaient « qu'un cœur et une âme. » Peut-on dire cela de nous aujourd'hui? Nous sommes certainement en progrès sur ce point, il y a plus de largeur de nos jours qu'il n'y en avait jadis. Et toutefois, que nous sommes encore loin du but! On alléguera peut-être que la société religieuse ne possède plus aujourd'hui cette unité extérieure qui faisait des églises apostoliques un seul et même faisceau, qu'elle s'est diversifiée dans des dénominations sans nombre, et qu'il n'est pas toujours aussi facile qu'on le croit, dans un état de choses tellement compliqué, de « se tendre la main par-dessus les barrières qui nous séparent. » Tout cela peut être vrai; mais il n'en demeure pas moins certain que la fidélité à nos convictions ecclésiastiques ne doit jamais mettre obstacle à cette étroite union des cœurs qui est notre premier devoir. Nous dirions volontiers: Périssent tous nos systèmes ecclésiastiques s'ils devaient rompre l'unité vivante des membres du corps de Christ! Ce qu'il nous faut pour fondre la glace de nos cœurs et les unir étroitement les uns aux autres, c'est un nouveau baptême du Saint-Esprit. Nous n'en voulons d'autre preuve que les exemples récents dont quelques-uns d'entre nous ont été témoins. Où étaient nos diversités ecclésiastiques dans ces belles assemblées d'Oxford, de Dublin, de Liverpool, qui viennent de remuer l'Angleterre si profondément? Qu'étaient-elles devenues dans les réunions de Montmeyran, de Paris, de Nîmes, de Genève? Elles existaient toujours, sans doute, mais personne ne s'en serait aperçu. Cela est si vrai, qu'une allusion ayant été faite un jour aux divisions qui déchirent l'Église, il sembla à tous voir exhumer un chapitre d'histoire ancienne. Voilà ce que peuvent devenir les différences qui nous séparent quand elles sont exposées aux brûlants rayons du soleil d'en haut. Voilà de quelle manière les scènes d'amour fraternel de la première Pentecôte peuvent revivre. Il dépend de chacun de nous de transformer cette possibilité en fait.

Le second fruit auquel nous avons fait allusion est cette *puissance de persuasion* qui rendait la prédication des apôtres irrésistible. « Ils annonçaient, » nous est-il dit, « la Parole de Dieu avec hardiesse<sup>1</sup>. » Nous avons aujourd'hui bon nombre de prédicateurs de talent, et plusieurs possèdent un renom mérité d'éloquence; mais

<sup>1</sup> Actes 4 : 31.

au-dessus de cette supériorité que donnent le talent et le savoir, il en est une autre plus haute et plus efficace : c'est cette puissance d'une nature toute spéciale qui provient du Saint-Esprit. Il arrive parfois qu'elle s'allie aux dons extérieurs dont nous venons de parler ; mais ce n'est pas toujours le cas, et elle peut se rencontrer chez des hommes d'une intelligence ordinaire et qui n'ont rien de ce qui constitue l'orateur. Telle elle nous apparaît, par exemple, chez cet « ignorant dans l'art de bien dire, cet homme au langage rude et qui sent l'étranger, » qui s'appelle saint Paul. Telle nous la trouvons encore aujourd'hui chez ce Moody qu'on peut bien appeler l'apôtre de la Grande-Bretagne au dix-neuvième siècle. Rien chez lui ne rappelle l'orateur, dans le sens qu'on donne ordinairement à ce mot, et pourtant il tient suspendus à ses lèvres des auditeurs de plus de dix mille personnes, et il est l'instrument de milliers de conversions. Cette puissance extraordinaire, pourquoi ne la posséderions-nous pas aussi, nous, pasteurs des églises de France, au moins en quelque mesure ? Si elle est si rare aujourd'hui parmi nous, cela ne viendrait-il pas peut-être de ce qu'au lieu de nous dépouiller de notre force propre et d'accepter le rôle d'instruments dociles entre les mains de Dieu, qui veut parler par notre bouche, nous nous sommes trop souvent prosternés devant cette idole qui s'appelle le moi humain, et avons trop cherché à plaire à nos auditeurs ? Il est temps de rompre avec des habitudes qui ont si souvent paralysé notre prédication. Ce qu'il nous faut, ce que nous devons demander à Dieu sans relâche, c'est cette *démonstration d'esprit et de puissance* dont parle saint Paul.

Cessons désormais de nous considérer comme des chrétiens d'une race inférieure et irrémédiablement dégénérée. Demandons à Dieu, attendons de sa fidélité, cette Pentecôte nouvelle qu'il veut nous accorder, et alors nous verrons reparaître cette ferveur des premiers âges, cet esprit d'union, ce zèle débordant et conquérant dont le secret semble s'être perdu, et dont nous avons plus besoin que jamais.

A. FISCH.

« Nous n'avons rien appris de nouveau en fait de doctrine ; mais nous avons appris, et nous avons expérimenté, que telle grâce, telle force, telle délivrance, jusqu'ici considérées comme un idéal lointain, sont à notre portée aussitôt que nous consentons à le croire, et deviennent notre possession de chaque jour dans la mesure de notre foi. »

G. J.

## L'AFFRANCHISSEMENT.

## III.

ROMAINS, 8. — Nous avons vu l'homme aux prises avec la loi (chap. 7). Elle a pu éclairer sa conscience, forcer son assentiment, gagner même sa volonté, mais non l'affranchir du péché qui règne dans ses membres. Pour cela, il faut la grâce<sup>1</sup>.

Le commandement, loin de me donner des forces, a doublé celles de mon ennemi. Il a réveillé la convoitise et provoqué les transgressions. Mais il fallait cela pour me convaincre que, même dans mes meilleurs jours, je demeure par nature charnel, vendu au péché<sup>2</sup>, et me contraindre à m'écrier du fond de mon âme : « Misérable que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort<sup>3</sup> ! »

Ce n'est point là le langage d'un homme éloigné de Dieu. Celui-ci « vit dans la chair<sup>4</sup>, » ou comme enveloppé par les dispositions mauvaises que la chute a introduites dans notre nature<sup>5</sup>. Les protestations que sa conscience peut élever ne sont accompagnées d'aucun amour pour la loi sainte qui condamne ses vices. Ici, au contraire, l'homme intérieur, où germe déjà l'homme nouveau, gémit de l'impuissance où le retient ce corps qui devait lui servir d'organe pour le bien. Il s'y voit comme emprisonné ; car le vieil homme, repoussé du centre, s'y est retranché avec tout ce qui lui reste de forces. Il faut qu'un plus fort vienne ouvrir la prison et délivrer le prisonnier<sup>6</sup>.

Ce plus fort est venu. Le cri qui l'appelait (7 : 24) est exaucé

<sup>1</sup> Rom. 6 : 14. « Le péché n'aura pas de puissance sur vous, parce que vous n'êtes pas sous la loi, mais sous la grâce. »

<sup>2</sup> C'est-à-dire, enclin au mal et impuissant à m'en affranchir. Le mot grec que nous rendons par *charnel* n'est pas, ici (Rom. 7 : 14), *σάρκιος* comme dans 1 Cor. 3 : 3 ; 2 Cor. 1 : 12 ; 1 Pier. 2 : 11 ; mais *σάρκινος* comme 2 Cor. 3 : 3 ; Hébr. 7 : 16, et probablement 1 Cor. 3 : 1. Le premier signifierait « adonné à la chair » ou « vivant dans (selon) la chair » (comp. Rom. 7 : 5 ; 8 : 8) ; le second signifie simplement « fait de chair, » c'est-à-dire, ici, participant de la nature humaine telle que le péché l'a faite.

<sup>3</sup> Ou « du corps de cette mort, » ce qui revient à peu près au même, puisque c'est essentiellement dans nos membres que « le corps (ou l'organisme) du péché » (Rom. 6 : 6) déploie son activité (Rom. 6 : 12, traduire : « Aux convoitises de celui-ci. »)

<sup>4</sup> Voir Rom. 7 : 5.

<sup>5</sup> L'Écriture appelle « chair » tout l'homme en tant qu'opposé à Dieu. Elle ne fournit aucun appui à la doctrine qui voit dans le corps la cause même du péché, en faisant consister celui-ci dans la prédominance des sens sur la raison, plutôt que dans la volonté.

<sup>6</sup> Rom. 7 : 24. Littéralement : « Qui me délivrera *hors du corps* de cette mort. »

d'avance. En même temps que l'apôtre constate *en soi* une contradiction sans issue (7 : 25, 6)<sup>1</sup>, il bénit Dieu de ce que, par Jésus-Christ, cette contradiction disparaît, comme engloutie dans la puissante unité que l'Esprit de vie imprime à tout son être.

C'est ainsi qu'après avoir signalé l'obstacle (« qui me délivrera de ce corps de mort ! »), il rappelle d'un mot (« grâces à Dieu, » etc.), le grand fait qui contient toutes les délivrances, et dont le chapitre 6 a déjà entretenu le lecteur. L'affranchissement de ce corps de mort commence dès ici-bas pour le croyant, la loi du péché étant tellement « rendue impuissante »<sup>2</sup> en lui, au moyen de la foi, qu'il peut lui soustraire ces membres mêmes où elle avait comme élu domicile, et, par une éclatante revanche, les asservir à la justice<sup>3</sup>. Les dernières paroles du verset 25 ne sont que la conclusion de l'explication commencée au verset 13. Ils résument un état moral que l'ancienne alliance ne permettait peut-être pas de dépasser, mais dont la Pentecôte a marqué le terme au profit de qui-conque croit pleinement.

C'est donc, ici encore, l'action de grâces qui domine. Par la foi nous échappons au cercle fatal dans lequel la loi nous enserrait, et, unis à notre nouvel Époux, nous possédons la vie dont il est la source. Ainsi nos lamentations ont pris fin, et si nous avons sujet de répéter jusqu'au bout, quand nous regardons à nous-mêmes : « Misérable que je suis ! » ce ne doit plus jamais être qu'en ajoutant tout aussitôt : « Mais grâces à Dieu par Jésus-Christ ! »

C'est sous l'impression de cette bénédiction immense que nous abordons le chapitre 8. La parole par laquelle il s'ouvre (« il n'y a donc maintenant aucune condamnation pour ceux qui sont en Jésus-Christ »), eût pu déjà trouver place à la fin du 5<sup>e</sup>, dont elle forme la conclusion naturelle. Mais les éclaircissements donnés dans les chapitres 6 et 7 sur le péché et sur la loi<sup>4</sup> ont préparé le lecteur à sentir l'importance de la phrase explicative qui suit : « Lesquels ne marchent point selon la chair, mais selon l'Esprit. » Elle n'indique pas une condition supplémentaire à remplir pour demeurer à l'abri

<sup>1</sup> « Je sers donc, *moi-même*, » etc. Rilliet traduit : « Laissez à moi-même. » C'est bien le sens.

<sup>2</sup> Rom. 6 : 6 (traduisez : « Afin que le corps du péché fût *rendu impuissant*. »)

<sup>3</sup> Rom. 6 : 13, 19.

<sup>4</sup> En réponse aux questions soulevées 6 : 1, 15 ; 7 : 7, 13.

de la condamnation, mais plutôt le caractère distinctif de ceux qui sont en Jésus-Christ, la marque à laquelle on les reconnaît<sup>1</sup>. Et pourquoi n'y a-t-il point pour eux de condamnation? Parce que la loi de leur nature, les asservissant à la loi du péché qui est dans leurs membres (7 : 23), est vaincue en eux par la loi de l'Esprit de vie qui est en Jésus-Christ. Et cela même est la conséquence du grand fait de la rédemption : ce que la loi ne pouvait réaliser, Dieu l'a fait ; en envoyant son Fils dans une chair semblable à la nôtre et en le livrant à la mort pour notre péché, il a condamné le péché dans cette chair même où il avait, en nous, concentré son empire, et sur laquelle il s'arrogeait des droits exclusifs. Déjà la vie du Fils de l'homme, exempte de péché dans une chair infirme, démontrait la fausseté de cette prétention<sup>2</sup>. Mais sa mort a fait bien plus, car dans l'immolation de sa chair, qui représentait celle de l'humanité, le péché a été jugé et, par là même, frappé d'impuissance. Son empire usurpé tombe en poussière aussitôt la loi satisfaite, et il ne peut plus asservir désormais ceux qui sont en Jésus-Christ. Le but de l'œuvre rédemptrice est ainsi atteint quant à eux, car la justice que la loi avait exigée en vain commence à se réaliser en eux par le Saint-Esprit<sup>3</sup>.

Il s'agit, ne l'oublions point, de ceux qui marchent selon l'Esprit. L'apôtre l'ajoute expressément. Les autres ne sont pas en Jésus-Christ, rien du moins ne le prouve, et leur vie prouve le contraire. Marcher selon la chair, c'est suivre les inclinaisons de la chair, ou telle d'entre elles. Or, en le faisant, on montre bien que le cœur n'est pas à Dieu. La direction de la vie trahit celle des affections, qui constituent le fond de notre être : dis-moi ce que tu aimes, et je te dirai qui tu es. C'est là le sens des versets 5 et suivants, destinés à prévenir toute illusion chez ceux à qui l'apôtre parle.

<sup>1</sup> Comp. Gal. 5 : 24. « Ceux qui sont de Christ ont crucifié la chair, avec ses affections et ses convoitises. »

<sup>2</sup> Ce n'est donc qu'improprement que nous avons pu parler des droits du péché sur nous. Ils n'étaient qu'apparens. La mort en avait de réels, en vertu de la loi violée, mais le péché, jamais.

<sup>3</sup> « La justice de la loi » (Rom. 8 : 4), ou « l'ensemble de ses exigences » (Rilliet : « Ce que la loi a décrété »). C'est précisément cette obéissance que la loi était impuissante à produire à cause de la chair (v. 3). Comp. Gal. 5 : 22, 23 ; Jérém. 31 : 33. On pourrait traduire aussi : « La sentence de justification de la loi. » Δικαίωμα ferait alors opposition à κατάκριμα (condamnation), v. 1, et l'apôtre dirait que la sentence de vie prononcée par la loi en vertu de l'œuvre de Christ, s'accomplit pour eux et en eux par l'affranchissement que l'Esprit réalise dans leur cœur.

D'autre part, il ne veut décourager aucune âme sincère, et comme il sait fort bien que ce sont précisément celles qui prendront le plus à cœur ce qu'il vient de dire, il ajoute, dans une joyeuse confiance (v. 9) : « Or, vous n'êtes point en la chair, mais dans l'Esprit, — si toutefois l'Esprit de Dieu habite en vous ! » Là est la pierre de touche pour chacun<sup>1</sup>. Or, la présence du Saint-Esprit produira nécessairement une vie opposée au péché<sup>2</sup>. Dans tous les cas, la volonté sera fermement portée vers l'obéissance ; et alors même que, par un défaut de lumière, et pour n'avoir pas saisi la plénitude de nos privilèges en Christ, nous nous débattrions encore sous les étreintes du péché, que nous détesterions sans parvenir à le vaincre (Rom. 7 : 15 à 23), nous ne sommes pourtant plus « dans la chair » (7 : 5), ni même « selon la chair » (8 : 5), car, tout « charnels<sup>3</sup> » que nous nous trouvions, l'affection de l'Esprit est déjà là (8 : 5), l'Esprit a donc commencé d'habiter en nous, et ce germe de vie, qui paraît maintenant si faible, finira, en se développant, par nous transformer tout entiers (v. 10, 11).

Mais alors, n'en restons point où nous sommes. Que cet Esprit que nous avons reçu déploie en nous sa puissance et nous affranchisse à la fois du péché et de la loi ! Qu'au lieu d'être un faible lumignon, suffisant tout juste à nous empêcher de mourir, la vie de Christ soit en nous une flamme que rien ne puisse éteindre, un foyer de chaleur rayonnant tout à l'entour ! Que l'Esprit nous remplisse et le péché sera paralysé ! (8 : 13.) L'apôtre nous en a fourni le moyen. Deux mots résument l'enseignement donné jusqu'ici : Pour être saints, soyons libres ; et pour demeurer libres, soyons saints.

(A suivre.)

TH. RIVIER.

---

Dieu attend, pour prendre ta prière au sérieux, que tu la prennes au sérieux toi-même.

---

<sup>1</sup> Comp. 1 Jean 3 : 24. « Par ceci nous connaissons qu'il demeure en nous, savoir par l'Esprit qu'il nous a donné. » — 2 Cor. 13 : 5. « Examinez-vous vous-mêmes, » etc.

<sup>2</sup> 1 Jean 3 : 9. « Quiconque est né de Dieu ne pèche point, parce que la semence de Dieu demeure en lui ; et il ne peut pécher parce qu'il est né de Dieu. »

<sup>3</sup> Rom. 7 : 14. Voir page 1 du présent article, note 2.

## LA VIE DE LA FOI.

## III. — COMMENT ON PARVIENT A LA VIE DE LA FOI.

Comment serons-nous introduits dans cette vie de délivrance et de repos? Ma réponse sera nécessairement : par la foi ; — mais je crains fort que, pour beaucoup de mes lecteurs, elle ne semble obscurcir la question au lieu de la résoudre ; tant il est vrai, hélas ! que la foi, cette chose si merveilleusement simple, a été méconnue et défigurée.

La foi consiste purement et simplement à croire Dieu. Dieu dit une chose, nous tenons la chose pour vraie, c'est de la foi. L'homme dit une chose, nous tenons la chose pour vraie, c'est encore de la foi. Dans l'un et l'autre cas, la foi, à proprement parler, est exactement la même ; seulement, les résultats qu'elle entraîne sont infiniment différents, en raison directe de la différence entre Dieu et l'homme, qui en sont les objets.

La foi qui sauve le pécheur consiste en ceci : Dieu nous a donné un témoignage concernant son Fils ; nous croyons ce témoignage, nous tenons pour vraies ces choses qui « sont écrites, » dit l'apôtre Jean, « afin que nous croyions que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu, et qu'en croyant nous ayons la vie par son nom<sup>1</sup>. » Nous sommes sauvés par la foi ; c'est-à-dire : Dieu nous dit que Jésus-Christ est mort à notre place et que nous sommes réconciliés avec lui par la mort de son Fils, nous le croyons, et en croyant à ce salut nous en sommes faits participants.

Eh bien, la foi par laquelle nous entrons dans la vie de repos et de victoire est absolument la même que celle-là, seulement elle saisit une grâce différente. Au moment de notre conversion, nous avons cru que Jésus nous sauvait de la peine du péché, et il nous a été fait selon notre foi ; maintenant, nous avons à croire qu'il nous sauve de la puissance du péché, et il nous sera fait selon notre foi. Je dis à dessein qu'il nous *sauve* et non qu'il nous *sauvera*, car une foi qui ne compte que sur l'avenir ne sert de rien pour la nécessité présente. Tel peut croire toute sa vie que ses péchés lui seront pardonnés une fois ou l'autre, et ne jamais se

---

<sup>1</sup> Jean 20 : 31.

convertir ; pour naître de nouveau, il lui faut en venir à la conviction *présente* que ses péchés lui sont pardonnés. Satan aime cette sorte de foi future, car il sait qu'elle sera impuissante à obtenir le moindre résultat pratique ; tandis qu'il tremble et s'enfuit quand l'âme croyante ose réclamer une délivrance instantanée et se regarder comme affranchie du pouvoir de l'ennemi.

Pour entrer dans cette bienheureuse existence, vous avez trois pas à faire : 1° vous convaincre qu'elle est en harmonie avec les Écritures ; 2° être décidés à y entrer et à vivre de la vie qu'elle suppose ; 3° la saisir par une foi actuelle, comme étant actuellement à votre portée en Jésus-Christ. Autrement dit, vous avez besoin de connaissance biblique, de consécration au Seigneur et de foi.

J'ai quelques mots à dire sur le second de ces points : la consécration de soi-même, ou la volonté de s'abandonner tout entier au Seigneur. Il est des malades qui se complaisent dans les loisirs que procure la maladie, et qui redoutent la guérison plutôt qu'ils ne la désirent à cause du retour à l'activité qui devra en être la conséquence. De même il est des chrétiens malades qui craignent d'être rendus à la santé spirituelle, à cause de la vie de dévouement qu'on est en droit d'attendre d'une âme en pleine vigueur. Sachez d'abord où vous en êtes à cet égard ; mais si réellement vous voulez être guéris, pouvez-vous douter que Christ veuille aussi votre guérison ? Ne sentez-vous pas dans le fond de votre âme que c'est précisément pour cela qu'il est venu ? Confiez-vous donc en lui ; abandonnez-lui absolument le soin de ce qui vous concerne, et croyez qu'il en prend la charge ; puis, sur-le-champ, vous qui savez ce qu'il est et ce qu'il a promis, réclamez de lui une complète délivrance. De même que dans le passé vous avez cru qu'il vous délivrait de la condamnation parce qu'il le disait, croyez maintenant qu'il vous délivre de la puissance du péché parce qu'il le dit. Que votre foi prenne possession de Christ en vue d'un déploiement nouveau de sa puissance. Vous vous êtes confié en lui comme en votre Sauveur mourant ; confiez-vous en lui désormais comme en votre Sauveur vivant. S'il est venu pour vous faire échapper au châtement à venir, il est aussi venu pour vous arracher à votre servitude actuelle ; s'il est venu pour prendre sur lui vos langueurs, il est aussi venu afin de vivre pour vous votre vie. Vous êtes aussi impuissant dans un cas que dans l'autre ; vous



ne pouvez pas plus accomplir par vous-même aucune justice que vous ne pouviez vous débarrasser vous-même du fardeau de vos péchés. Il faut que Christ et Christ seul fasse tout pour vous ; et votre part dans son œuvre consiste seulement à lui abandonner cette œuvre à faire, à croire qu'il s'en charge, à y compter et à y consentir incessamment.

Dites-lui donc : Seigneur Jésus, je crois que tu peux et que tu veux me délivrer de tous mes soucis, de l'agitation et de l'asservissement de ma vie chrétienne. Je crois que tu es mort pour me rendre libre, non-seulement dans l'avenir, mais dès maintenant. Je crois que tu es plus fort que Satan, et que, malgré ma faiblesse extrême, tu peux me préserver de tomber dans ses pièges et d'obéir à sa volonté. Seigneur, je veux me confier en toi et croire que tu me gardes. J'ai essayé de me garder moi-même, et j'ai échoué, échoué misérablement. Je suis absolument sans force ; ma seule ressource est de me confier en toi. Je me donne à toi ; je ne me réserve rien ; voici mon corps, mon âme et mon esprit : argile sans valeur, je m'offre à toi pour que tu fasses de moi ce que tu voudras dans ton amour et ta sagesse. Et maintenant, je suis tien. Je crois que tu acceptes mon offrande ; je crois que tu prends possession de ce pauvre cœur faible et insensé, et que tu commences, dans ce moment même, à produire en moi la volonté et l'exécution selon ton bon plaisir. Je me repose sur toi pleinement ; je me repose désormais sur toi seul.

L'âme qui s'abandonne ainsi entre dans la vie de repos et de victoire par la foi en Christ, et devant elle s'ouvre un chemin lumineux, dont l'éclat, si elle continue à y marcher, ira toujours croissant jusqu'à l'aurore du jour éternel.

H. W. S.

---

« Corriger, embellir, travail bien inutile !  
Toujours le morceau neuf mis au vieux vêtement :  
C'est l'être tout entier que change l'Évangile,  
Et le premier progrès c'est le dépouillement. »

(Paroles et textes.)

## JÉSUS EST TOUJOURS LÀ.

LUC 24 : 13-32.

A vous, frères en Christ, qui avez goûté la communion avec Jésus et son charme ineffable, mais qui l'avez goûtée, comme celui qui vous parle, passagère, instable, sans cesse détruite par le péché ; à vous qui n'avez connu cette inexprimable joie que pour la perdre, et qui voudriez qu'elle durât toujours ; à vous qui errez encore dans le désert, entrevoyant dans le lointain cette terre promise qui semble fuir devant vous ; — c'est à vous, frères, que je m'adresse. Laissez-moi, pèlerin lassé, bientôt arrivé au terme du voyage, vous indiquer le chemin qui y conduit.

Quand les disciples d'Emmaüs s'en allaient de Jérusalem, tristes et pensifs, après la mort du Sauveur, « Jésus lui-même, » nous est-il dit, « se mit à marcher auprès d'eux ; mais leurs yeux étaient retenus, en sorte qu'ils ne le reconnaissaient point. » Frères, je vous le demande, n'est-ce pas là notre histoire ? Jésus est constamment auprès de nous, mais nous ne le voyons pas ! Ce n'est pas lui qui est absent de nous, c'est nous qui le sommes de lui, et dans notre pénible chemin à travers la vie, il marche à nos côtés sans que nous en ayons conscience. Quand le petit enfant joue et s'ébat sous les yeux de sa mère, il ne la voit pas toujours, mais il la sent auprès de lui, il sait qu'elle est là, et cela lui suffit. Et nous, Jésus nous garde, nous couve des yeux comme la mère son enfant ; il suit nos pas, toujours prêt à nous préserver de chutes, à nous relever si nous sommes tombés, à nous tendre la main, si seulement nous savons la saisir, cette main secourable qui ne s'est jamais refusée à nous.

Arrivés au terme du voyage, les disciples s'arrêtèrent ; « mais Jésus faisait semblant d'aller plus loin. » Ah ! telle est bien toujours sa divine méthode ! Il veut que nous sentions combien il nous est nécessaire ; il veut que ce soit nous qui le retenions ; mais il est si près de nous au moment même où nous croyons qu'il s'éloigne ! « Et ils le contraignirent de s'arrêter. » Vous l'entendez, frères : si Jésus semble nous quitter, il faut le contraindre à rester, il faut nous attacher à lui. Ce qui seul peut nous séparer de lui, c'est notre péché ; il faut que Jésus nous aide à le combattre, qu'il livre pour nous cette bataille où, sans lui, nous

sommes sûrs d'être vaincus : « Hors de moi, vous ne pouvez rien faire. » Eh bien, sachons-le une fois pour toutes, et n'essayons pas d'accomplir sans lui ce que lui seul peut nous rendre capables d'accomplir. Le sûr moyen de trouver Jésus, c'est de sentir le besoin que nous avons de lui, l'impuissance absolue où nous sommes de rien faire par nous-mêmes, et de lui exposer cette impuissance humblement, à deux genoux, en nous frappant la poitrine comme le péager ; car le Fils est, ainsi que le Père, « un Dieu de près <sup>1</sup>, » « et fort aisé à trouver <sup>2</sup>. »

Enfin, pour arriver à ce bien suprême après lequel nous soupçons tous, la communion continuelle, constante avec Jésus, revenons encore à Emmaüs. Par quel moyen, dans quel moment, sous quelle forme Jésus se révéla-t-il aux deux disciples ? D'abord « il leur expliqua les Écritures ; » puis il prit à leur table la place de douce autorité, celle du chef de famille, et « ayant rompu le pain, il le leur donna. Aussitôt leurs yeux s'ouvrirent et ils le reconnurent ; mais il disparut de devant eux. » Il disparut ; mais pourtant il était là, toujours là, de cette présence spirituelle qui n'a pas besoin, pour être sentie, de se manifester à nos organes. Même disparu, ils le voyaient encore par la foi, « leur cœur brûlait au dedans d'eux. » Oui, Jésus, une fois saisi et contemplé par notre âme, ne peut plus échapper à ce regard intérieur pour lequel il n'est point de distance, et qui s'empare de ce qu'il voit pour ne plus le lâcher. Frères, qu'il en soit ainsi des rapports de notre âme avec Jésus. Nous savons qu'il est là : vivons et mourons en croyant qu'il nous regarde et en regardant à lui.

ROSSEUW SAINT-HILAIRE.

Si, après un temps de communion avec Dieu et de joie dans la foi, nous nous trouvons tout à coup tristes, inquiets de notre faiblesse, froids dans nos prières, sans ardeur pour l'étude de notre Bible, et que cependant nous n'ayons conscience d'aucun interdit dans notre cœur, — ne serait-ce pas que nous avons cessé de réclamer et d'attendre le secours de Dieu de moment en moment et que nous avons voulu faire provision de forces spirituelles pour nous dispenser de prier sans cesse.

G. J.

<sup>1</sup> Jér. 23 : 23. — <sup>2</sup> Ps. 46 : 2.

## TOUTE PLÉNITUDE.

Demande des vases à tous tes voisins,  
des vases vides, et n'en demande pas en  
petit nombre. (2 Rois 4 : 3.)

« N'en demande pas en petit nombre. » Comme je reconnais à cette parole la libéralité et la richesse du donateur ! Il m'encourage, moi aussi, à ne pas me contenter de peu. « Tu as l'occasion de faire fortune, semble-t-il me dire, profite-en. » Le chiffre de ses grâces reste en blanc : il me laisse la liberté de le fixer. Au moment où je vais le faire, il a soin de me rappeler qu'il ne pose pas de conditions restrictives, qu'il m'a ouvert un crédit illimité, et qu'il ne tient qu'à moi de m'enrichir d'un seul coup. Il ne veut pas donner à cette pauvre veuve tout juste de quoi payer ses dettes : il faut qu'elle pourvoie aux dépenses de nourriture, de vêtements, d'éducation de ses enfants, qu'elle ait une existence large d'où les soucis de la vie matérielle soient écartés.

Ce n'est pas l'huile qui manquera, c'est le vase. J'ai fait l'expérience de sa bonté. Tout ce que j'ai demandé, je l'ai reçu dans la mesure où je l'ai demandé. Aujourd'hui, je m'approche de sa personne à la suite de cette pauvre femme ; je viens lui adresser ma pétition. Il m'arrête. « Calcule bien, me dit-il, ce qui te manque. Si tu ne le sais pas, va et demande-le aux membres de ta famille et à tes voisins. » Je devine à peu près ce qu'ils me répondront. L'un dira : le support ; un autre : la douceur dans la contradiction ; un autre : l'égalité d'humeur ; le pauvre que j'ai regardé d'un œil sévère et pour qui mon cœur et ma bourse ne se sont ouverts qu'à demi : la compassion. Et moi, ainsi mis par ces témoins de ma vie sur la voie de ce qui me manque, j'ajouterai : la foi sans défaillance et sans intermittence, la hardiesse et la joie dans la proclamation de la bonne nouvelle, l'eau que Jésus donne, non plus à l'état de provision, mais à l'état de « source », et mon cœur rempli du Saint-Esprit jusqu'à l'enivrement<sup>1</sup>. Et puis, toujours les yeux fixés sur le Seigneur, je lui demanderai, à lui qui connaît toutes mes misères avec leur double caractère d'immensité et d'incurabilité, de me guérir sans qu'il en reste trace de l'effroyable lèpre du péché, et il me répondra par le miracle des miracles, en me remplissant de sa plénitude.

ARMAND-DELILLE.

<sup>1</sup> Éph. 5 : 18.

## LES RÉUNIONS DE GENÈVE.

Vaudœuvres (près Genève), 5 avril 1875.

Cher et honoré frère,

Voulez-vous accepter, au sujet de nos récentes assemblées à Genève, non pas un article, mais quelques notes sommaires, rédigées au courant de la plume ?

La première impression que les réunions du 8 au 14 mars me paraissent avoir produite à Genève, c'est une impression d'étonnement. Oui : étonnement que cela réussît aussi bien ; étonnement que le concours des chrétiens fût aussi considérable ; étonnement que les orateurs fussent aussi mesurés sans cesser pour cela d'être incisifs et même puissants ; étonnement enfin de trouver nouvelles, jeunes, vivantes, gracieuses, des vérités qui sortaient toutes sans exception de la vieille Bible et que bien des prédicateurs fidèles avaient déjà prêchées. Oh ! sans doute, on comptait bien sur le bon Dieu. On lui avait demandé sa bénédiction ; on était sûr, au fond, qu'il la donnerait. Mais on n'osait pas l'attendre si pleine et si vaste. On s'attendait à des bienfaits moins étendus. De là l'étonnement : toutes les espérances étaient débordées. N'est-ce pas, cher frère, la meilleure démonstration qui pût nous être donnée de tout ce qu'il y a de vrai dans les doctrines du réveil actuel ? Elles se résument en ceci : Comptez donc entièrement sur le Seigneur. Saisissez à pleines mains ses promesses et ses armes ; et vous verrez ! Eh bien ! nous avons saisi avec des mains encore un peu tremblantes ; et ce que nous avons vu a dépassé notre foi.

Il suit de là que la seconde impression a été celle de la joie et de la reconnaissance. Il était beau de suivre le jeu des physionomies dans les diverses assemblées qui se succédaient. Durant les deux premiers jours, il y avait de l'incertitude. Les frères qui nous arrivaient de Montmeyran, de Nîmes, de Paris, de Neuchâtel, ceux enfin qui avaient assisté déjà à des réunions du même genre trouvaient les nôtres bien froides, bien compassées. Les autres, ceux qui n'avaient encore rien vu, se demandaient pourquoi il n'y avait pas de manifestations plus extraordinaires. En somme, on était inquiet. Et puis comme l'inquiétude s'est dissipée peu à peu ! comme les visages se sont rassérénés, comme les regards sont devenus plus brillants ! on sentait que le Seigneur venait. Bien des âmes, alors, l'ont béni ; bien des cœurs ont chanté de joie ; et je puis vous l'assurer, cette impression-là n'est pas effacée à l'heure qu'il est. Elle a, je crois, atteint sa plus grande force le soir du vendredi 12 mars, au moment de la sainte Cène. Il avait semblé d'abord chimérique ou inconvenant de vouloir célébrer un acte aussi sacré dans une aussi vaste salle que celle de la Réformation. On prédisait des désordres déplorables. Les onze cents communicants et les onze cents spectateurs ont fait preuve, au contraire, — permettez-moi le mot — d'une discipline que je n'hésite pas un instant à attribuer à l'Esprit de Dieu. Ce furent deux heures solennelles et profondément douces. On s'abordait ensuite en se serrant la main et en se disant : « Vous voyez, notre Dieu est un Dieu d'ordre et non pas de confusion. »

Et quels ont été, dira-t-on sans doute, les fruits pratiques de ces réunions ? Il est un peu tôt pour parler de moisson au lendemain des semailles ; je puis cependant indiquer déjà deux résultats précieux.

C'est d'abord un visible rapprochement entre les chrétiens. Les distinctions d'églises se sont tout à fait effacées pendant ces quelques jours : il me semble impossible qu'elles reparaissent désormais, du moins avec les mêmes caractères que jadis. Pasteurs, anciens, laïques sentaient intimement qu'ils étaient avant tout membres de l'Église du Christ. Ils se sont aimés comme chrétiens. Ils se sont reconnus comme soldats de la même armée, enfants de la même famille. Cela leur a fait trop de bien pour qu'ils veuillent recommencer à se disputer.

C'est, ensuite, une vue beaucoup plus nette soit de la valeur de la Bible, soit de la manière de s'en servir et de la présenter. Tous les frères qui ont parlé l'ont fait bibliquement. Les discours les plus saisissants n'ont été autre chose qu'une paraphrase biblique, où l'explication et l'application étaient constamment associées. Les portions les plus connues de l'Écriture sont celles qui ont fait le plus d'impression et se sont trouvées les plus nouvelles. Plus elles étaient simplement exposées, plus elles pénétraient dans les consciences comme pour la première fois. Dans ma conviction, les nombreux pasteurs et ministres de l'Évangile qui ont assisté aux assemblées de Genève y ont reçu une impression dont profitera leur ministère. Ils ont mieux connu les richesses qui se trouvent entre leurs mains, mieux compris les moyens de s'en enrichir eux-mêmes et d'en enrichir les âmes. Nous en avons eu une première preuve publique le soir de Pâques : trois pasteurs ont simplement raconté et expliqué l'épisode des disciples d'Emmaüs, devant plus de deux mille cinq cents auditeurs dont l'attention n'a pas faibli un instant. Nous allons, avec l'aide de Dieu, continuer des services de ce genre.

Il faut que je m'arrête, bien que j'eusse beaucoup à dire encore, notamment sur nos excellentes conférences pastorales ; mais le temps me manque, aussi bien que l'espace dont vous pouvez disposer dans le *Libérateur*, et je termine en me disant votre sincèrement affectionné en Jésus-Christ

ÉDOUARD BARDE,  
Pasteur de l'Église nationale de Genève.



« TANDIS QUE VOUS AVEZ LA LUMIÈRE, CROYEZ EN LA LUMIÈRE, AFIN QUE VOUS DEVENIEZ DES ENFANTS DE LUMIÈRE. » (JEAN 12 : 36.)

Le gérant :  
J. BONHOUR.

## DE QUOI IL S'AGIT.

— Mais enfin, mon cher ami, de quoi s'agit-il?

— C'est du réveil religieux que vous voulez parler?

— Eh! sans doute. Non pas du réveil en Écosse et en Angleterre, sous l'influence de MM. Moody et Sankey; ce réveil-là, je le comprends: appeler les âmes au Sauveur, les exhorter à se convertir, les y amener par la grâce de Dieu, je conçois cela, je l'approuve, je l'admire. Mais ce que je conçois moins et ce qui me paraît fort sujet à caution, c'est ce que vous appelez « le réveil » qui se manifesterait depuis quelques mois en France, en Suisse et ailleurs, et qui doit sa première impulsion, si je ne me trompe, à M. Pearsall Smith. J'ai lu, à ce sujet, quelques brochures, quelques articles de journaux, quelques comptes rendus de réunions...

— Et vous demandez encore de quoi il s'agit?

— Sans doute, car je ne puis voir dans tout cela que de deux choses l'une: ou bien des nouveautés anti-scripturaires et périlleuses...

— Lesquelles?

— Que la sanctification consiste à se croiser les bras pour laisser agir l'Esprit de Dieu...

— Il n'est question de rien de pareil.

— Que la vigilance et la prière sont superflues...

— Où avez-vous pris cela?

— Qu'il n'y a plus de difficultés, plus de luttes, plus de douleurs pour le vrai chrétien...

— Il y en a chaque jour de sa vie.

— Qu'il n'y a plus de progrès à faire...

— Allons donc!

— Qu'on est sanctifié dès qu'on s'imagine l'être...

— Quelle absurdité!

— Qu'on n'a plus besoin de pardon, ni de l'efficace journalière du sang de Jésus-Christ...

— Quelle horreur!

— Qu'il n'y a plus aucun danger, aucune possibilité de pécher...

— Mais, encore une fois, où prenez-vous tout cela? Donnez-moi vos citations, et je m'unirai à vous pour en faire justice.

— Ce ne sont pas précisément des citations, mais cela peut se déduire de certaines choses que j'ai lues ou entendues.

— Vous avez mal compris, ou mal déduit, ou peut-être encore s'est-on mal exprimé. Peu importe, du reste, car pour vous rappeler de quoi il s'agit, c'est à la Parole de Dieu seule que je veux avoir recours. Elle est, je le sais, pour vous comme pour moi, « la règle unique de la foi et de la vie. » Mais excusez-moi ; je vous ai interrompu tout à l'heure au moment où vous alliez énoncer votre seconde alternative.

— Ma seconde alternative, c'est tout simplement que si vous répudiez les erreurs que je viens de signaler, pour répéter avec la Bible que « Jésus-Christ nous a été fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sanctification et rédemption, » que nous n'avons de lumière, de force, de joie, de vie enfin, qu'en lui seul, c'est là une vérité capitale sans doute, mais incontestée, enseignée par tous nos docteurs fidèles, prêchée de tout temps du haut des chaires évangéliques, et en ce cas je ne puis comprendre pourquoi elle cause aujourd'hui, dans un certain monde, un si grand émoi.

— Un émoi dont nous devons bénir Dieu, n'est-ce pas ? car c'est une grâce immense que de voir tant d'âmes se préoccuper du Sauveur et de la vie dont il est la source.

— Évidemment, à la condition que tout cela n'ait rien de factice, et que l'on cherche moins les jouissances spirituelles que l'obéissance à la volonté de Dieu.

— Vous avez cent fois raison. Et c'est justement par ce côté pratique que notre christianisme contemporain a été trop longtemps en défaut. Un cœur partagé entre Dieu et le monde, une vie demi-chrétienne, et par suite sans joie, sans force, sans influence, voilà la plaie de nos églises.

— Hélas !

— Il faut sortir de là à tout prix ; il faut redevenir les témoins de Jésus-Christ, la lumière du monde, le sel de la terre.

— Dieu le veuille !

— Disons plutôt : Dieu le *veut*. « C'est ici la volonté de Dieu, savoir notre sanctification. »

— C'est sa volonté, soit ; encore faut-il que ce soit la nôtre.

— Assurément ; mais c'est déjà un puissant encouragement que de savoir que Dieu le veut comme nous, avant nous, plus que nous. Il le veut si bien que sa grâce s'offre à agir sur notre volonté



elle-même, pour l'incliner à l'obéissance. Et avec la volonté, il donne la force, il donne toute bénédiction, il se donne à nous en Jésus-Christ, par le Saint-Esprit: Mais s'il se donne ainsi à nous, c'est uniquement pour son service, et la première condition pour entrer en possession de tous les trésors de sa grâce, ou, plus exactement, la première grâce à lui demander, c'est de nous consacrer à lui sans réserve. Lui tout donner, avec l'assurance, fondée sur sa Parole, de tout recevoir de lui, voilà, au fond, « de quoi il s'agit. »

— En ce cas, vos nouveautés ne seraient guère nouvelles, et vous me permettrez de croire qu'il y a quelque chose de plus. Si des âmes, comme on l'assure, comme elles l'assurent elles-mêmes (et vous êtes de ce nombre), ont reçu comme un rajeunissement spirituel, ce n'est certainement pas pour avoir entendu rappeler une fois de plus des idées qui leur avaient été exposées cent fois.

— Non, sans doute, ce n'est pas pour les avoir entendues, c'est pour les avoir enfin considérées non plus comme des idées mais comme des réalités, — pour les avoir fait passer de la tête dans le cœur, de la théorie dans la pratique. Ce qui était « une vérité, » est devenu une vie. C'est quelque chose de plus, en effet; c'est même la chose essentielle. Il en résulte (je pourrais vous citer à cet égard bien des exemples qui me sont personnellement connus) un changement qui peut se comparer à la conversion elle-même.

— Eh bien, voilà justement le point où j'en voulais venir. Qu'est-ce donc que ce changement qui survient à la suite de ce que l'on appelle souvent aujourd'hui « la consécration à Dieu »? En quoi consiste cette consécration? Comment y arrive-t-on? Quelles sont les modifications qui en résultent dans la conduite de chaque jour, et d'abord dans les rapports de l'âme avec Dieu? Ou plutôt, pour ne pas rester dans les généralités, auriez-vous quelque objection (ce n'est pas par curiosité que je le demande) à me dire d'une manière précise en quoi votre vie chrétienne, à vous-même, dans la phase nouvelle où elle est entrée, diffère de ce qu'elle était auparavant?

— Je vous le dirai volontiers.

(A suivre.)

TH. MONOD.

## LA VIE DE LA FOI.

## IV. DIFFICULTÉS PRATIQUES. — 1. DE NOTRE CONSÉCRATION.

Il est très-important que les chrétiens « n'ignorent pas les desseins de Satan, » car il se tient prêt à entraver chacun de leurs pas en avant. Il s'attaque surtout aux croyants chez lesquels il voit s'éveiller la faim et la soif de la justice, et qui cherchent à saisir toute la plénitude qui est à leur disposition en Jésus-Christ.

L'enfant de Dieu qui veut entrer en possession de ces richesses sait qu'il doit se consacrer au Seigneur, et il cherche à le faire. Mais dès l'abord une difficulté s'élève devant lui. Il s'est donné, lui semble-t-il, et pourtant il n'éprouve rien de nouveau ; il ne constate pas en lui-même le changement auquel il s'attendait. Tout dérouteré, il se demande avec angoisse : Comment saurai-je jamais que je suis vraiment consacré au Seigneur ?

La plus habile tactique du démon envers une âme parvenue à ce degré de développement, celle à laquelle il a infailliblement recours, et en général avec un complet succès, consiste à lui faire abuser de la notion du sentiment. Le chrétien ne peut arriver à se croire consacré s'il ne le *sent* pas ; et parce qu'il ne sent pas que Dieu s'est chargé de lui, il ne peut le croire. En règle générale, on met les émotions au premier plan, la foi au second. Or, l'ordre invariable de Dieu est inverse : la foi d'abord, le sentiment ensuite ; et vouloir intervertir cet ordre, c'est vouloir l'impossible. Le moyen de déjouer cette ruse de l'ennemi en ce qui regarde la réalité de votre consécration, sera donc tout simplement de rester d'accord avec Dieu et de donner le pas à la foi sur les impressions. Offrez-vous au Seigneur tel que vous êtes, d'une manière définie et décisive, priant le Saint-Esprit de vous dévoiler tout ce qui, soit dans votre cœur, soit dans votre vie, serait contraire à la volonté divine. S'il vous montre un interdit quelconque, dites : « Ta volonté soit faite, » et abandonnez-le immédiatement. S'il ne vous en montre aucun, votre devoir est de croire qu'il n'y en a pas, et que vous avez en effet tout donné au Seigneur. Alors, croyez qu'il vous accepte. Il ne faut absolument pas attendre de *sentir* que vous vous êtes donné ou que Dieu vous a pris à lui. Il faut simplement le croire et compter qu'il en est ainsi.

Si vous vouliez donner une propriété à un ami, vous auriez à la lui donner, et lui aurait à la recevoir, par la foi ; une propriété n'est pas une chose qu'on puisse prendre et offrir avec la main ; la donner et la recevoir est une transaction morale, par conséquent un acte de foi. Mais si, après avoir fait don de votre propriété, vous restiez à vous demander si vous l'avez vraiment donnée et si votre ami l'a vraiment acceptée, et que vous crussiez nécessaire de recommencer le lendemain, et puis le surlendemain, et puis le jour suivant, et ainsi de suite pendant des mois et des années, à quoi cela aboutirait-il pour vous et votre ami ? Il finirait certainement par douter que vous eussiez jamais eu l'intention de lui rien donner, et vous-même, dans votre perplexité, ne sauriez plus si la propriété est à vous, ou à lui, ou à n'importe qui. Eh bien, n'est-ce pas ainsi que vous vous conduisez à l'égard de Dieu quant à votre consécration ? Vous vous êtes donné à lui, et donné de nouveau, chaque jour peut-être depuis longtemps, mais vous en êtes toujours resté à vous demander si la chose était faite, et, parce que vous ne l'avez pas sentie faite, vous avez conclu qu'elle ne l'était pas. Sachez, cher lecteur, qu'il n'y a aucun motif pour que votre douloureuse incertitude cesse, si vous n'y coupez court par la foi. *Il faut* que vous en veniez à considérer cette question comme une affaire faite et réglée, sur laquelle vous ne revenez plus. Alors seulement il deviendra possible que vous éprouviez quelque chose.

Mais, me demandez-vous, quelle garantie ai-je que je suis au Seigneur, et qu'il a commencé à produire en moi la volonté et l'exécution selon son bon plaisir, si je ne le *sens* pas ? — A cela je réponds : Vous avez pour garantie sa parole même ; assurément il ne vous faut pas davantage ? Lisez 1 Jean 5 : 14, 15 : « C'est ici l'assurance que nous avons envers lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous écoute. Et si nous savons qu'il nous écoute, quoi que nous lui demandions, nous savons que nous avons les choses que nous lui avons demandées. » (*Trad. exacte.*) Est-il « selon sa volonté » que vous lui soyez entièrement consacré ? La réponse n'est pas douteuse, puisqu'il s'agit d'un commandement de lui. N'est-il pas aussi « selon sa volonté » qu'il produise en vous la volonté et l'exécution ? Il a de même promis de le faire. Eh bien, puisque vous savez que ces choses sont « selon sa volonté, » vous êtes tenu, d'après sa Parole, de croire qu'il vous exauce. Vous êtes même tenu d'aller plus loin, et de

croire que *vous avez* les choses que vous lui avez demandées. Je dis que vous les avez, non pas que vous les aurez ou que vous pouvez les avoir ; croyez qu'elles sont déjà en votre possession. C'est ainsi que « par la foi nous obtenons l'effet des promesses ; » c'est ainsi que « par la foi nous avons accès à la grâce » qui nous est offerte en Jésus-Christ notre Seigneur ; c'est ainsi, et ainsi seulement, que nous sommes amenés à savoir que nos cœurs sont « purifiés par la foi ; » ainsi que nous sommes rendus capables de vivre par la foi, de demeurer fermes par la foi, de marcher par la foi.

Je le répète, dans le désir d'aplanir toutes les difficultés qui peuvent encore vous troubler quant à votre consécration. Vous vous êtes donné au Seigneur : désormais vous ne vous appartenez plus du tout à vous-même. N'admettez pas même que l'ennemi puisse vous insinuer le contraire ; si une tentation de ce genre se présente, repoussez-la sur-le-champ et résolument. Affirmez simplement que la chose est faite : ne la remettez pas même en question. Vous avez voulu vous donner, vous le voulez encore, vous l'avez réellement fait. Que votre volonté reste inébranlable, et vos impressions auront beau s'élever contre vous. Dieu regarde à vos intentions, non pas aux sentiments qu'elles peuvent produire en vous. Vos intentions, votre volonté, voilà tout ce qui doit vous occuper.

Votre consécration étant ainsi accomplie une fois pour toutes, ce que vous avez à faire, c'est de croire que Dieu l'accepte, qu'il l'accepte maintenant, qu'il a commencé son œuvre en vous. Tenez-vous donc « en repos. » Vous n'avez pas autre chose à faire, car désormais vous appartenez au Seigneur, vous êtes entièrement et absolument dans ses mains. Il s'est chargé de vous et du soin de produire en vous ce qui lui est agréable par Jésus-Christ. Mais il faut que vous teniez ferme cette assurance. Si vous recommencez à douter de votre consécration ou de l'acceptation de Dieu, votre foi restera vacillante et Dieu n'agira pas en vous. Pendant que vous vous confiez en lui, au contraire, il accomplit en vous son œuvre, dont le résultat est de vous transformer à l'image de Christ de gloire en gloire, par son puissant Esprit.

Dans ce moment même, ne vous consacrez-vous pas à lui tout entier ? Je vous entends répondre *oui*. Alors, mon cher lecteur, commencez sur-le-champ à croire et confesser que vous êtes sien, qu'il

vous a pris et qu'il agit en vous. Et continuez à y compter. Ce vous sera un grand secours que de traduire votre confiance en paroles, et de dire et redire à vous-même et à votre Dieu : « Seigneur, je suis à toi ; je m'abandonne entièrement à toi et je crois que tu m'acceptes. Je me repose sur toi. Accomplis en moi tout le bon plaisir de ta volonté ; je veux seulement me tenir tranquille dans tes bras et me confier en toi ! » Faites de ceci un acte précis de votre volonté, revenez-y plusieurs fois par jour, que ce soit là continuellement l'attitude de votre âme devant Dieu. Confessez votre confiance à vous-même, confessez-la à votre Dieu, confessez-la à vos amis, et vous verrez qu'il vous sera fait « selon votre foi. »

H. W. S.

---

#### EXTRAIT D'UNE LETTRE.

« ... Je suis rentré hier soir d'Annonay, le cœur rempli de reconnaissance envers Dieu pour les excellentes journées que nous y avons eues (21-23 avril). Il y a toujours eu foule empressée et entassée, buvant la Parole de Dieu avec délice. Les réunions de prières du matin avaient un cachet remarquable de vie et de puissance. Les réunions pastorales ont été délicieuses d'intimité, de liberté et surtout de communion vivante avec Jésus. Plusieurs de nos jeunes pasteurs venus là sans trop savoir ce qu'ils allaient y trouver, y ont trouvé l'affranchissement ; il y a eu des confessions touchantes, des témoignages précieux qui nous ont rappelé Montmeyran. Les réunions d'appel du soir ont servi à faire d'abondantes semailles qui ne seront pas inutiles, nous en avons déjà des preuves. Il y a eu en effet des fruits visibles de ce travail de trois jours ; des âmes délivrées nous ont fait demander de rendre grâce pour elles ; d'autres délivrances sont parvenues à notre connaissance par d'autres voies. Le bien accompli est grand, cela est sûr, et nos chers collègues s'attendent à moissonner abondamment.

« Je suis revenu de ces bonnes réunions tout réconforté et plus convaincu que jamais que « Dieu visite son peuple. »



« Ce sont assurément des choses nouvelles, mais qu'il faut sans cesse renouveler, car cette nouveauté, qui ne peut déplaire à Dieu, comme le vieil homme ne lui peut plaire, est différente des nouveautés de la terre en ce que les choses du monde, quelque nouvelles qu'elles soient, vieillissent en durant ; au lieu que cet esprit nouveau se renouvelle d'autant plus, qu'il dure davantage. »

PASCAL.

---

## LA JOIE DANS LA DOULEUR.

On insiste beaucoup, depuis quelque temps, sur la consécration entière au Seigneur, sur la sanctification, et sur la joie comme disposition normale du chrétien. Voulant être avant tout biblique, je me demande si cette direction imprimée à notre vie chrétienne a son point de départ dans la Parole de Dieu.

Or, l'Écriture me dit que notre esprit, notre âme et notre corps doivent être sanctifiés pour l'avènement de Christ ; que nous sommes appelés à la perfection, à la joie, à une liberté glorieuse. Je puis donc me sentir d'accord avec ce point de vue aujourd'hui remis en lumière, et je m'en réjouis comme d'un progrès dans la vie spirituelle, à condition que ces enseignements n'effacent pas d'autres vérités pratiques et qu'ils nous laissent dans l'harmonie de la révélation.

Nous devons avoir en toute chose les mêmes sentiments que Christ ; si une vertu se recommande à moi, il faut que je la trouve en mon Maître. Je le considère donc, et je constate sans peine qu'il n'a jamais péché, qu'il a été la sainteté, la perfection mêmes : je me sens obligé par le programme que l'on place devant nous, puisque je le trouve réalisé par lui et recommandé par les apôtres qui ont parlé en son nom.

Mais comment concilier l'appel à la joie constante avec tout ce qui est écrit de Christ comme de l'homme de douleur, connaissant la douleur, saisi de tristesse jusqu'à la mort ? Ne devons-nous pas être unis à lui « dans la communion de ses souffrances ? » N'a-t-il pas dit à ses disciples : « Vous aurez de l'angoisse dans le monde ? »

Cette contradiction apparente disparaît lorsque je considère Jésus. Ce qui fait la différence entre lui et nous, c'est que nous sommes préoccupés de nous-mêmes jusque dans notre piété, tandis que lui s'est anéanti, s'oubliant, se sacrifiant absolument pour ceux qu'il n'a pas eu honte d'appeler ses frères. La perfection de Christ réside dans cet anéantissement, par lequel il s'est identifié avec nous au point de porter nos péchés comme siens, de se charger des hontes de toute la famille humaine. Cet anéantissement par la sympathie est le pôle opposé à la piété égoïste.

J'affirme donc, avec la tendance nouvelle, que l'appel d'en haut sous-entend une consécration entière à Dieu, c'est-à-dire la sanctification ; mais j'affirme également que cette consécration, pour être

réelle, doit commencer par l'immolation du *moi*. Inspirés par la charité de Christ, nous nous anéantirons nous-mêmes afin de nous sacrifier avec lui pour la famille humaine, n'hésitant pas à reconnaître un frère dans le dernier de ses membres, et portant avec lui toutes ses misères.

Cette consécration à Christ fera de nous des hommes de douleur. Affaiblés sous le poids de cette somme de péchés et de souffrances, nous serons saisis de tristesse jusqu'à la mort, et, dans nos efforts pour arracher les âmes à la perdition, nous aurons de l'angoisse dans le monde. Néanmoins nous serons joyeux ; joyeux dans l'espérance, joyeux par la certitude, au milieu de nos combats, que « l'œuvre du Rocher est parfaite, » que le chemin nouveau est ouvert, que toute puissance est donnée à Christ pour délivrer, qu'il a les clefs de l'enfer et de la mort pour ouvrir toutes les prisons. Nous serons joyeux en saluant d'avance le moment où toutes les nations se prosterneront devant lui, où toute langue confessera que Christ est le Seigneur, à la gloire de Dieu le Père.

Pour comprendre comment la joie et la tristesse de Christ peuvent se retrouver dans le disciple, nous n'avons qu'à regarder l'apôtre Paul, et à l'écouter résumant ainsi ses expériences : « Affligés, mais toujours dans la joie <sup>1</sup>. » Lorsqu'il fut appelé par Jésus au ministère, sa consécration fut tout d'abord celle de la souffrance. « Je lui montrerai, » dit le Seigneur à Ananias, « combien il aura à souffrir pour mon nom <sup>2</sup>. » Paul accepta ce baptême austère, et nous retrouvons chez le disciple les sentiments du Maître. Est-il préoccupé de lui-même, de son propre salut, de sa propre joie ? Paul est anéanti pour Paul. Mais il a « une grande tristesse et un continuel tourment dans le cœur, <sup>3</sup> » (lui qui écrivait pourtant : « Soyez toujours joyeux ») car il désirerait d'être anathème à cause de Christ pour ses frères selon la chair. Voilà ce qu'est l'anéantissement du *moi* et la vraie consécration à Dieu.

C'est aussi celle qui nous est proposée, c'est là la perfection à laquelle nous devons tendre. Christ veut nous faire passer des ténèbres à la lumière, de la puissance de Satan à Dieu : pour cela, il nous offre « la puissance de sa résurrection ; » mais cette puissance de sa résurrection nous amène infailliblement à « la communion de ses souffrances <sup>4</sup>. »

<sup>1</sup> 2 Cor. 6 : 10. — <sup>2</sup> Actes 9 : 16. — <sup>3</sup> Rom. 9 : 2. — <sup>4</sup> Phil. 3 : 10.

Si, oubliant qu'il ne s'agit pas de *moi*, mais de tous, je viens parler au Sauveur de *ma* joie, de *ma* sanctification, il me répond : Veux-tu être mon disciple et me suivre? commence par renoncer à toi-même, par t'anéantir comme je me suis anéanti ; oublie-toi pour les autres, comme je me suis sacrifié pour tous.

Et cela, jusques à quand? Jusqu'à ce que la centième, la dernière brebis perdue soit retrouvée. C'est le retour de la dernière qui mettra le ciel en fête ; donc, pour rester dans les sentiments de Christ, nous mènerons deuil aussi longtemps que nous ne serons que quatre-vingt-dix-neuf. Et nous sommes encore si loin de ce nombre!

Et pourtant, « nous ne perdons pas courage » ; que de fois l'apôtre Paul répète cette parole! Nous ne perdons pas courage ; nous restons joyeux dans l'espérance, parce que toute puissance a été donnée à Christ dans les cieux et sur la terre, et que de grandes transformations peuvent s'accomplir subitement. Elles sont indiquées, elles se font pressentir dans ces paroles significatives du prophète :

« Un bruit éclatant vient de la ville ; une voix sort du sanctuaire, la voix de l'Éternel, qui rend la pareille à ses ennemis... Qui entendit jamais une telle chose, et qui en vit jamais de semblable? Un pays serait-il enfanté dans un jour, ou une nation naîtrait-elle tout d'un coup, que Sion ait enfanté ses fils aussitôt qu'elle a été en travail?... Réjouissez-vous avec Jérusalem, et soyez dans l'allégresse à cause d'elle, vous tous qui l'aimez ; vous tous qui pleuriez sur elle, réjouissez-vous avec elle d'une grande joie... Car ainsi a dit l'Éternel : Voici, je vais faire couler sur elle la paix comme un fleuve, et la gloire des nations comme un torrent débordé' . »

Voilà comment, en Christ, la joie se retrouve dans la tristesse, et comment on réalise la sanctification en commençant par « s'anéantir soi-même » avec le Sauveur.

DIETERLEN.

---

« Se revêtir du Seigneur Jésus-Christ, <sup>2</sup> » c'est endosser une armure, et non pas une robe de chambre.

<sup>1</sup> Ésaïe 66 : 6-12. — <sup>2</sup> Rom. 13 : 14.



## NOS TENTATIONS.

« ... Je voudrais pouvoir débrouiller, bien débrouiller votre tête au sujet des *tentations intérieures*; mais c'est là un arbre à cent mille racines, et dont les rameaux sont si nombreux et si entrelacés, qu'il faudrait un grand volume, ou mieux encore une ou plusieurs longues conversations pour faire quelque chose de profitable. Ne pouvant écrire des volumes, ne pouvant engager de conversations avec vous, je dirai un mot sur ce sujet :

« Il me paraît bien clairement établi par l'expérience et par la Bible, que les tentations intérieures ne sont pas incompatibles, dans notre état d'épreuve, avec la perfection chrétienne. Le Saint-Esprit nous déclare (Héb. 4 : 16) que Jésus-Christ « a été tenté de même que nous en toutes choses, sans toutefois pécher. » Il fut donc tenté *intérieurement*, quoique parfaitement saint, puisqu'il fut tenté *comme nous*, et encore en *toutes choses* comme nous. Mais il ne connut point de péché, quoique beaucoup tenté, et c'est ce que nous pouvons faire *en lui* et *par lui*. Le tentateur peut bien nous dire intérieurement ou extérieurement : « Jette-toi d'ici en bas, » et nous citer les Écritures pour nous faire succomber, mais il ne peut pas nous jeter lui-même en bas. Une chose qu'il est bon de bien comprendre, qui peut jeter beaucoup de jour sur le sujet, et que peu de personnes comprennent comme il faut, c'est qu'il y a en nous des passions, des appétits... que quelques théologiens appellent improprement la nature corrompue, mais qui sont des dons du Créateur, bons en eux-mêmes. Ces théologiens et leurs disciples enseignent donc que l'homme n'est pas parfait aussi longtemps qu'il *sent* ces appétits, et que c'est là un fonds de corruption naturelle qui ne sera détruit qu'à la mort. C'est, à mon avis, une grave erreur : ces appétits étaient chez Adam et Ève, *avant* aussi bien qu'*après* leur chute. Jésus-Christ, en tant qu'homme, les avait aussi, car il a participé à la chair et au sang. La sanctification ne les détruit point, pas plus qu'elle ne détruit notre corps, et ne fait pas que nous ne les sentions plus du tout. Il faudrait pour cela devenir comme des pierres. La sanctification les purifie, les redresse. Elle nous inspire la force et la sagesse de les bien ordonner en ne les appliquant qu'à leurs véritables objets. Ainsi, bien ordonner nos appétits naturels, les tenir dans le droit chemin, les

appliquer à leur propre objet, voilà, à mon avis, la perfection chrétienne. Le péché ou la transgression consiste dans le désordre ou le dérèglement de ces mêmes appétits. Que ces appétits aient une tendance à sortir de leur ornière, c'est ce qui est clair comme le soleil dans son plein midi. Sans cette tendance, Adam même n'aurait pas pu pécher, et nous n'aurions nul besoin de veiller et de prier. Cette tendance est une source de tentations intérieures. Sans elle, plus de craintes, plus de combats. Mais alors nous ne serions plus dans un état d'épreuve ; le but de Dieu serait manqué. Ne disons pas que cette tendance est la corruption même, car dans ce cas Adam aurait été corrompu avant de pécher. Nous ne devons donc pas attendre de ne plus sentir ces appétits pour nous croire délivrés du péché.

« Si ces quelques lignes jettent un peu de lumière dans votre esprit, font un vrai bien à votre âme, tant mieux. Dans le cas contraire, patience ! Quoi qu'il en soit, « n'abandonnons point notre confiance, qui a une grande récompense <sup>1</sup>. »

J.-L. ROSTAN <sup>2</sup>.

## DEUX QUATRAINS.

Un jour, en proie à un abattement profond, un jeune homme exhalait sa tristesse dans cette prière pleine d'amertume :

« Oh ! viens rendre la paix à mon âme troublée !  
Viens dissiper la nuit dont elle est accablée !  
Oh ! viens me relever ! Oh ! viens me secourir !  
Car je suis las de vivre, et j'ai peur de mourir... »

Quelques années plus tard, retrouvant parmi ses papiers cette feuille oubliée, il écrivit sur la page restée blanche :

« O grâce ! O Dieu Sauveur ! O pleine délivrance !  
Tu m'as donné la paix, l'amour et l'espérance :  
Racheté par ton sang, soutenu par ta main,  
Pour moi, vivre c'est Christ, et mourir c'est un gain. »

<sup>1</sup> Hébr. 10 : 35. — <sup>2</sup> Voir aux annonces.

## LES RÉUNIONS DE BERLIN ET DE BALE.

« Donne gloire à ton nom, et non point à nous ; » ni même à aucun de nos frères, ni même à aucun de ceux par lesquels tu nous as fait de grandes choses, et qui ont part, à ce titre, à notre affection reconnaissante. Nous voulons que tu croisses et qu'ils diminuent ; et alors même que leurs noms se trouvent sur nos lèvres et sous notre plume, tu sais que nous appliquons à eux comme à nous la confession de ton apôtre : « Nous portons ce trésor dans des vases de terre, afin que l'excellence de cette force soit de Dieu et non pas de nous. » Mais nous admirons tes voies à leur égard, nous t'adorons pour ce que tu accomplis par eux, et la contemplation de leurs travaux et des bénédictions que tu y attaches nous rapproche de toi et nous fait du bien.

L'homme dont Dieu s'est servi pour ramener tant de chrétiens languissants ou découragés à la connaissance et à la possession de leurs privilèges en Christ par la foi, M. Pearsall Smith, est de nouveau près de nous, comme nos lecteurs le savent déjà sans doute, et a visité tour à tour la Suisse, l'Allemagne, la Hollande, la Belgique. Quiconque sait dans quel état religieux se trouvait en réalité, et depuis longtemps, la protestante Allemagne, regardera assurément comme un signe des temps, comme un indice qu'il est bien vrai que toute la maison d'Israël commence à soupirer après l'Éternel <sup>1</sup>, le fait que M. Pearsall Smith a été appelé par des chrétiens de ce pays. Arrivé à Berlin le 30 mars, il a tenu pendant six jours (31 mars-5 avril), une série de réunions (au moins quatre par jour) qui ont produit une sensation profonde, et dont le résultat semble avoir dépassé les plus courageuses espérances des hommes de foi auxquels en revenait l'initiative. Le besoin du réveil paraît s'être fait sentir à toutes les classes. On comprendra dans quel sentiment nous empruntons le passage suivant à l'intéressant rapport que le Rév. G. P. Davis, agent de la Société Biblique britannique et étrangère à Berlin, envoie au journal *The Christian* : « L'empereur a mis à la disposition de M. Smith sa propre église » (il s'agit de l'église de la Garnison, la plus vaste de Berlin, dont le souverain dispose seul et qui a pour pasteur l'aumônier des armées) ; « l'impératrice et sa fille, la grande-duchesse de Bade, l'ont reçu en particulier et ont eu avec lui un entretien prolongé ; de grands dignitaires, des hommes d'État, se sont empressés de lui ouvrir leurs maisons pour qu'il y tint des réunions privées... Des professeurs de l'Université ont pris place parmi ses auditeurs les plus sympathiques, et, parcourant tous les degrés de l'échelle sociale, jusqu'à l'artisan et à l'agriculteur, le mouvement a passé comme un courant électrique. Je le demande, comment expliquer tout cela?... » — Nous ajouterons, comme détails intéressants, que deux hauts fonctionnaires ecclésiastiques, le docteur Hegel, fils du célèbre philosophe, et le docteur Büchsel, ont exprimé publiquement leur sympathie pour l'œuvre que M. Smith poursuit en Allemagne. Le second a fait entendre ces paroles remarquables :

<sup>1</sup> 1 Sam. 7 : 2.

« Mes frères, tous ces derniers temps, nous nous sommes jetés à corps perdu dans la politique sociale et la politique ecclésiastique, mais nous avons négligé la politique du cœur. Écoutons ce que dit notre frère et mettons-le en pratique. »

De Berlin, M. Smith s'est rendu à Bâle, où des réunions bénies se sont encore tenues pendant toute une semaine. Rien de ce genre ne s'y était jamais vu; aussi l'affluence des auditeurs avides qui se pressaient dans l'église de Saint-Pierre et dans la vaste salle de l'hôtel de ville a-t-elle produit un étonnement universel. Les pasteurs les plus connus de toute la Suisse se trouvaient là, et un laïque éminent, conseiller d'État, a plusieurs fois servi d'interprète à M. Smith. « Les églises en général ont reçu beaucoup de bien, » écrit-on. « Nous voyons maintenant les croyants entrer paisiblement en possession du repos de la foi; les doctrines jusqu'ici admises en théorie deviennent une réalité, la piété vivante remplace le formalisme mort. Les préjugés, les oppositions systématiques s'évanouissent; il y a des détracteurs, il y a des adversaires, qui s'élèvent contre ce qu'ils croient être un point de vue erroné; mais des milliers d'âmes reçoivent des bénédictions incontestables, et la grandeur de l'œuvre qu'accomplit le Saint-Esprit éclate à nos yeux. »

Notre frère, en quittant Bâle, projetait de se rendre successivement à Zurich, Stuttgart, Carlsruhe, Heidelberg, Francfort, Elberfeld, etc. De toutes parts il reçoit des lettres et des députations le pressant de visiter tous les centres importants de l'Europe; il ne pourra évidemment se rendre à tant d'invitations, bien qu'il n'épargne ni son temps ni ses forces. Demandons au Seigneur de lui multiplier les grâces dont il a besoin pour une telle mission, et de lui dire de jour en jour, comme autrefois à Moïse: « Je marcherai moi-même avec toi, et je te donnerai du repos <sup>1</sup>. »

A. C. F.

### UN INCIDENT DES RÉUNIONS DE BALE.

« ... Jeudi dernier, le pasteur L., de Fribourg-en-Brigau, a déclaré, au Vereinshaus, n'avoir rien trouvé dans les réunions de Bâle, et a ajouté qu'il s'en retournait convaincu que le réveil actuel n'apportait rien de réel à l'âme. Dimanche soir, à 5 heures, M. L. était de retour à Bâle; il venait pour rétracter son discours du jeudi, détruire la mauvaise impression qu'il avait pu produire, et raconter les grandes choses que le Seigneur avait faites en sa faveur. Il dit comment, depuis quatre mois, sa méfiance envers le réveil était allée grandissant et comment cette méfiance s'était encore développée en lui, à Bâle, ce qui l'avait porté à parler le jeudi soir contre le prétendu réveil. Un pasteur ami l'avait engagé à revenir à la réunion du vendredi matin, mais entendant prier en faveur de ceux qui ne reconnaissaient pas le doigt de Dieu dans le mouvement actuel, il avait été froissé dans son vieil homme, et il prit

<sup>1</sup> Exode 33 : 14. Trad. de Segond.

la résolution définitive de partir. L'ami dont je viens de parler le supplia encore de regarder à Christ et non à ses idées, et le regard de cet ami l'atteignit jusqu'au fond du cœur : il était humilié et se disait : Il y a pourtant, chez ces gens, quelque chose que tu n'as pas ! Dès qu'il fut en wagon, un malaise profond s'empara de lui, il lui semblait que son cœur était enveloppé de ténèbres, et dans ce moment, le Sauveur lui apparut, non aux yeux de sa chair, mais aux yeux de son esprit, et il le vit, non plus seulement dans son humanité, immolé sur Golgotha, mais dans sa gloire à la droite du Père, et remplissant les cieux et la terre. Alors les écailles lui sont tombées des yeux, il a compris qu'il n'était rien et que Christ est tout, et son cœur se remplit d'adoration et de joie. Et c'est dans ce sentiment de la grandeur de Christ qu'il est revenu à Bâle, pour rendre témoignage à son Maître et proclamer sa puissance pour sauver parfaitement tous ceux qui se confient en lui, sans aucun mérite de leur part. Maintenant il possède Christ par la foi, et, sans s'arrêter à ce qu'il sent et à ce qu'il voit, il sait que Christ vit en lui et que nul ne le ravira de sa main : il ne mettra plus de limites à sa fidélité et à sa puissance dans l'œuvre du salut en faveur des pauvres pécheurs. »

*(Journal religieux de Neuchâtel.)*



Le professeur Beck, de Tubingue, dont l'enseignement évangélique jouit d'une si grande autorité en Allemagne, se montre pleinement sympathique au mouvement religieux qui se rattache au nom de M. Pearsall Smith.

*(Évangéliste.)*



### RÉUNIONS PROJETÉES A BRIGHTON.

« En présence des nombreux exemples que nous trouvons dans la Bible, où nous voyons la bénédiction de Dieu répandue sur son peuple réuni pour confesser ses péchés et chercher la face de l'Éternel ; dans la confiance que celui qui a donné à tant d'âmes, au mois de septembre dernier, à Oxford, la grâce et la paix, veut nous les multiplier, nous convoquons dans la ville de Brighton, du 29 mai au 7 juin 1875, une assemblée analogue. — Nous ne doutons pas, nous ne pouvons pas douter que ceux qui d'un cœur sincère cherchent la communion permanente avec le Seigneur et la victoire sur le péché ne trouvent ces bénédictions dans une mesure qui dépassera leurs espérances, et que nous n'ayons à louer Dieu dès maintenant et à jamais pour sa bonté envers nous en réponse à nos prières. »

*(Extrait de la circulaire du Comité exécutif des réunions de Brighton.)*

Frères bien-aimés en Jésus-Christ, ces paroles n'éveillent-elles pas un écho dans nos cœurs ? ne nous apportent-elles pas, par avance, comme l'en-

gagement de Dieu de répondre selon ses richesses à nos besoins les plus profonds ?

Nous avons faim et soif de sainteté, d'une vie consacrée à Dieu et puissante dans son service; nous soupirons après le jour où nous ne nous appartenions plus à nous-mêmes, pour appartenir tout entiers, esprit, corps et âme, à Celui qui s'est donné tout entier pour nous. Voici des frères en grand nombre qui, après avoir demandé et obtenu ces bénédictions, les veulent obtenir dans une mesure plus grande encore; ils nous invitent à passer ensemble dix jours pour les demander aussi, les recevoir, en rendre grâces, et pouvoir ensuite retourner dans nos maisons pour « raconter les grandes choses que le Seigneur nous aura faites. »

Ne négligeons pas l'invitation miséricordieuse du Seigneur. Que ceux qui pourront se rendre à Brighton le fassent, non par vaine curiosité, mais pour y recevoir « toutes choses nouvelles. » Que tous les enfants de Dieu, *en quelque lieu qu'ils soient*, « quoique je les aie éloignés parmi les nations, et que je les aie dispersés par les pays, je leur serai comme un petit sanctuaire dans les pays où ils sont allés » (Ezéch. 11 : 16), s'unissent en prières pendant ces dix jours; que leurs « yeux regardent à l'Éternel notre Dieu jusqu'à ce qu'Il ait pitié de nous » (Ps. 123 : 2), jusqu'à ce qu'Il ouvre sur son peuple tout entier les canaux des cieux et épuise sur nous la bénédiction en sorte que nous n'y pourrions pas suffire (Mal. 3 : 10).

Alors les anges du ciel pourront dire de l'Église de Dieu sur la terre : « Soyez dans l'allégresse à cause d'elle, vous tous qui l'aimez, vous tous qui pleuriez sur elle, réjouissez-vous avec elle d'une grande joie » (És. 66 : 10).

G. J.

*N. B.* — Les personnes désireuses de se rendre à Brighton (et notamment les pasteurs familiers avec la langue anglaise, auxquels sont offertes des facilités particulières), sont invitées à s'adresser, dans le plus bref délai possible, à M. le pasteur *Lelièvre*, à Nîmes, qui leur enverra les renseignements nécessaires.



La vie de la foi devient de plus en plus unie, paisible, homogène; car il n'y a rien de si difficile que Dieu ne puisse le faire par moi, et rien de si facile que je puisse le faire sans lui.



« IL A SATISFAIT L'ÂME ALTÉRÉE; IL A COMBLÉ DE BIENS L'ÂME AFFAMÉE. » Ps. 107 : 9.

*Le gérant :*

J. BONHOURS.

## DE QUOI IL S'AGIT.

(Suite.)

— Quand nous avons été brusquement interrompus, l'autre jour, vous étiez sur le point de répondre à une question que j'avais pris la liberté de vous poser : En quoi les vues nouvelles que vous avez embrassées il y a quelques mois ont-elles modifié, dans l'expérience intime et dans la pratique journalière, votre vie chrétienne ?

— Ne dites pas « vues nouvelles ; » vous venez de reconnaître qu'elles n'ont rien de nouveau. Elles sont conformes, non-seulement aux Écritures, mais (je pourrais vous en fournir des citations multipliées) aux enseignements de nos auteurs les plus respectés, tels que Gaussen, Vinet, Adolphe Monod, Rochat, Lobstein et bien d'autres. Je résumais, tout dernièrement, ces vues dans les termes suivants :

« Les Écritures nous révèlent d'un bout à l'autre les trois faits que voici :

1° Le salut tout entier est le fruit de l'œuvre rédemptrice de Jésus-Christ ;

2° Il est donné par la grâce toute seule et reçu par la foi toute seule, dans l'usage des divers moyens que Dieu nous a prescrits pour obtenir, conserver et accroître la vie de la foi et de la grâce ;

3° La sanctification est une partie intégrante (et non la moins essentielle) du salut. »

A quoi j'ajoutais aussitôt :

« Reste le pas décisif à faire : renoncer à notre justice, à notre sagesse, à notre force, à notre volonté, en un mot, à nous-mêmes, et, par l'efficace du Saint-Esprit, promis à qui le demande, nous donner tout entiers au Sauveur pour qu'il se donne à nous tout entier. »

— D'accord. Seulement, ce que vous définissez-là, ce n'est point « un pas » à faire, c'est une carrière à fournir. Renoncer de plus en plus à sa justice, à sa sagesse, à sa force, à sa volonté, à soi-même, enfin, pour se donner au Seigneur et tout recevoir de lui, mais, mon bon ami, c'est la vie chrétienne d'un bout à l'autre.

— Vous avez ajouté à ma phrase quatre mots qui en modifient singulièrement le sens.

— Et lesquels?

— *De plus en plus.*

— Ah! « de plus en plus » vous déplaît? j'aurais dû m'en douter. Sanctification complète et instantanée! Mais, pour le coup, je vous tiens; quand j'affirmerai que, dans la vie chrétienne telle que vous la représentez, il n'y a pas de place pour le progrès, vous ne direz plus: « Allons donc! »

— Pardonnez-moi: je le dirai... de plus en plus. Ce n'est pas contre cette expression que je réclame, c'est contre la place que vous lui donnez dans une phrase où elle n'a que faire. Nous nous entretiendrons quand vous voudrez du développement de la vie chrétienne; pour le moment vous m'avez demandé de vous dire « en quoi consiste la consécration à Dieu. »

— Mais la consécration à Dieu, c'est la vie chrétienne, encore une fois.

— Non pas; c'est l'entrée dans la vie chrétienne et la condition incessante de cette vie.

— Je ne vous comprends pas bien.

— Vous arrivez de la campagne, n'est-ce pas?

— Ceci est plus clair. Oui, j'arrive de la campagne.

— Par le chemin de fer?

— Par le chemin de fer.

— Et vous êtes monté en wagon de plus en plus?

— Ah! mauvais plaisant! Je vois où vous en voulez venir.

— N'est-ce pas?... Vous n'êtes pas monté en wagon de plus en plus; mais une fois que vous avez pris votre place, chaque tour de roue vous a rapproché de Paris. Si vous étiez resté à la station, méditant sur la force motrice de la locomotive et sur la vitesse de la marche du train, vous n'auriez pas avancé d'un pas de toute la journée. Pour progresser « de plus en plus » vers Paris, il a fallu d'abord, à un moment déterminé, et par un acte décisif, confier votre personne au train qui devait vous y porter. Il a fallu, en outre, ne pas abandonner le train en route. Sommes-nous d'accord, maintenant?

— Je comprends. Ainsi, d'après vous, *la vie* de plus en plus sainte a pour point de départ *l'acte* de la consécration?

— C'est cela même; ou, si vous voulez, disons plus simplement encore, que pour avancer dans la grâce, la connaissance et le service de Dieu, il faut d'abord se donner à lui.



— Par une détermination volontaire?

— Oui, par une détermination volontaire que nous ne saurions accomplir sans l'Esprit de Dieu, et que l'Esprit de Dieu n'accomplira pas sans notre consentement. Là se retrouve l'éternel problème, insoluble pour la théologie spéculative, mais qui se résout de lui-même dans la pratique. Il est possible, d'ailleurs que cet acte de consécration, comme celui de la conversion elle-même, soit amené par une préparation graduelle, par des degrés presque insensibles, en sorte que l'on ait à peine conscience du moment précis où il s'accomplit.

— Faites-vous une différence entre cette « consécration à Dieu » et la conversion?

— En théorie, les deux choses se peuvent distinguer, mais non séparer : une âme vraiment convertie à Dieu ne s'appartient plus à elle-même ; et même, en fait, toute conversion sincère est accompagnée d'une consécration sans réserve à Dieu ; seulement cette consécration complète ne persiste d'ordinaire que peu de temps. Trop souvent, hélas ! il se trouve des chrétiens tièdes, complices de l'ennemi, pour persuader aux nouveaux convertis que l'abandon sans réserve du premier amour ne saurait durer. La pauvre âme, ébranlée dans sa confiance, l'est bientôt dans sa fidélité. Peut-on encore l'appeler *convertie* ? Oui, puisqu'elle se repose avec foi sur le sacrifice du Sauveur, garde quelque amour pour sa Parole, quelque zèle pour son service, quelque habitude de la prière. Est-elle *consacrée* ? Non, puisqu'elle s'appartient en partie à elle-même, essaye des compromis avec le monde, a perdu l'habitude de la victoire, est presque étrangère à ce royaume de Dieu, qui est essentiellement « justice, paix et joie par le Saint-Esprit. » Ame, d'ailleurs, en grand danger de se faire illusion, de ne conserver que l'apparence de la piété et finalement de se perdre. C'est à sortir d'un état si lamentable, hélas ! et si commun, que Dieu nous appelle aujourd'hui ; il nous montre dans sa Parole, et confirme par l'expérience d'un nombre toujours croissant de ses enfants, que la vie de l'abandon sans réserve à sa volonté et à son amour est la vie normale, prescrite, possible, promise, acquise avec le pardon même par le sang de Jésus-Christ.

TH. MONOD.

(La fin au prochain numéro.)

L'AFFRANCHISSEMENT<sup>1</sup>.

## III. (Suite.)

Ce n'est qu'en marchant selon l'Esprit que nous serons vraiment libres<sup>2</sup>. Car, aussitôt que nous ferions de notre liberté en Christ, dans une mesure quelconque, un prétexte pour vivre selon la chair<sup>3</sup>, nous retomberions sous le joug du vieil homme, et, par lui, de la mort<sup>4</sup>. La question se pose donc : Qu'est-ce que marcher selon l'Esprit? Y répondre sera tout à la fois appliquer à notre vie de tous les jours la doctrine exposée par l'apôtre, et pénétrer au cœur de notre sujet.

L'Esprit n'est pas seulement une lumière, un guide céleste : il est la vertu d'en haut qui agit avec efficace dans l'Église. Marcher selon l'Esprit ne sera donc pas tant régler notre vie d'après ses inspirations que la lui donner à régler à lui-même, en le laissant régner en nous. Ce que Dieu nous demande, en effet, ce n'est pas le déploiement d'une force qui nous soit propre ; car notre force est faiblesse, et à quoi ont abouti jusqu'à ce jour nos plus sincères efforts et nos plus énergiques résolutions? Ce qu'il demande, c'est au contraire l'aveu de notre impuissance ; c'est cette pauvreté intérieure à laquelle le Royaume des cieux appartient parce que Dieu peut déployer librement en elle toute sa grâce ; c'est l'abandon de nous-mêmes entre ses mains ; en un mot, c'est la foi. Quand nous nous abattons au pied de la croix, et saisissons en Christ, comme de vivantes réalités, le pardon et la victoire, alors sa vie de résurrection descend dans notre âme et devient notre vie par le Saint-Esprit, non pour se retirer bientôt après, mais pour demeurer en nous éternellement ; pourvu que nous demeurions nous-mêmes dans la constante dépendance du Sauveur. Marcher selon l'Esprit, c'est persister dans une pauvreté qui rend si riche, dans une faiblesse qui rend si fort, c'est vivre de la vie de la foi<sup>5</sup>, qui, apportant

<sup>1</sup> *Erratum* au dernier article. P. 54, l. 2, au lieu de (7 : 25, 6), lire : (7 : 25, 8), c'est-à-dire la seconde moitié du v. 25. — P. 55, l. 24, au lieu de *inclinaisons*, lire *inclinations*.

<sup>2</sup> Voyez, dans Gal. 5 : 16 à 18, un résumé des trois chapitres que nous étudions. —

<sup>3</sup> Gal. 5 : 13. — <sup>4</sup> Rom. 6 : 16.

<sup>5</sup> Galates 2 : 20. « Ce que je vis encore dans la chair, je le vis dans la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est donné lui-même pour moi. »

tout à Dieu, pensées, désirs, volonté, reçoit aussi d'instant en instant tout de Lui seul.

Quel repos que cette vie-là ! L'enfant dans les bras de sa mère ne saurait être plus paisible et plus assuré que l'heureux croyant dans le sein de Celui qui, après l'avoir racheté, veut le défendre contre tous ses ennemis et le garder jusqu'à la fin. Mais dans ce repos, quelle force, quelle activité, quels progrès, quelles victoires ! La lutte n'est plus renfermée dans les étroites limites de la défense. Une ardeur que nos meilleurs jours même ne connaissaient pas auparavant, nous embrase désormais à toute heure ; une ambition immense remplit notre âme, celle de posséder au plus tôt tout le pays que Dieu nous donne à conquérir. Et notre attente n'est plus trompée comme précédemment ; car, à mesure que nous avançons, nous voyons tomber l'une après l'autre, devant le Capitaine de notre salut, toutes les forteresses de l'ennemi.

Telle est l'expérience que nous commençons à faire aussitôt que Dieu, de sa main puissante, et par la vertu de la croix de Christ, brise notre force propre. Blessés à mort dans notre vieil homme, d'une blessure qui fait notre éternelle guérison, nous entrons dans une ère nouvelle. Nous ne nous appelons plus Jacob mais Israël <sup>1</sup>, nous ne laissons plus aller le Seigneur qu'Il ne nous ait bénis, et Il nous bénit toujours. Comme la vie abonde alors ! Que de fruits on voit apparaître sur ce sarment qui jusque-là, bien qu'uni au cep dans une certaine mesure, paraissait comme desséché ! « Or, les fruits de l'Esprit sont l'amour, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la fidélité, la bénignité, la tempérance <sup>2</sup>. » En vérité, toutes choses sont faites nouvelles en nous.

Ainsi, tandis que pour marcher selon la chair il suffit de suivre la pente de nos dispositions naturelles, de notre tempérament ou de notre caractère, nous ne marchons selon l'Esprit qu'en ravissant incessamment le Royaume des cieux <sup>3</sup>, c'est-à-dire en saisissant au moyen de la foi, Christ et tous ses trésors. Fondés sur le rocher des siècles, et posant toujours le pied sur le terrain solide des déclarations de notre Dieu, nous ne chancelons point et nous avançons de promesse en promesse, de force en force, de gloire en gloire. Car, semblable à l'aimant, la foi se fortifie par l'exercice et nous devient de plus en plus naturelle. Mais elle ne peut subsister que

<sup>1</sup> Voyez Gen. 32 : 24 à 32. — <sup>2</sup> Gal. 5 : 22. — <sup>3</sup> Matth. 11 : 12.

dans un abandon complet à la volonté de notre Père, une obéissance immédiate à tous ses ordres et la réalisation toujours plus entière de notre néant. Les obstacles à la foi en nous sont aisés à reconnaître. « Comment pouvez-vous croire, disait Jésus, vu que vous cherchez la gloire qui vient des hommes et que vous ne cherchez pas la gloire qui vient de Dieu seul? » Comment pouvons-nous croire, faut-il ajouter, si nous sommes pleins de confiance en nous-mêmes ou de volonté propre? Si au contraire nous nous abandonnons au Seigneur, si nous lui cédon sur tous les points et cessons toute résistance, ne voulant plus rien être, afin qu'il soit tout en nous, le Saint-Esprit pourra décidément prendre les rênes de notre vie. Alors, nous « serons conduits par l'Esprit » (8 : 14), nous « marcherons selon l'Esprit. » Et, par conséquent, nous serons libres. Car cet Esprit ne contraint point notre volonté, mais l'incline en la gagnant ; il l'attire, il ne l'enchaîne pas. « Ce n'est point un esprit de servitude... , c'est l'Esprit d'adoption, par lequel nous nous écrions : Abba, Père » (8 : 15).

L'Esprit d'adoption ! Que de choses dans ce simple titre ! L'adoption, c'est d'abord un droit : « A tous ceux qui l'ont reçu, il leur a donné le *droit* d'être faits enfants de Dieu <sup>2</sup>. » Mais, dans la pensée de l'apôtre, c'est plus, et il faudrait un mot nouveau pour rendre dans notre langue tout ce que contient le terme dont il se sert. Non content de nous faire part du droit de fils, Dieu nous en imprime le caractère par l'Esprit de son Fils qu'Il nous donne <sup>3</sup>, non-seulement Il nous « scelle pour le jour de la rédemption <sup>4</sup>, » c'est-à-dire nous marque et nous met à part, mais il nous engendre à sa propre vie <sup>5</sup>, et nous rend participants de sa propre nature <sup>6</sup> : « Ils ne sont point nés de sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais ils sont nés de Dieu <sup>7</sup>. »

Avons-nous compris toute l'étendue de cette grâce ? L'Esprit nous introduit dans la maison paternelle ; il nous dit : « Tu n'es plus serviteur, mais fils <sup>8</sup>. » Il nous met l'anneau au doigt, nous couvre des vêtements du salut, qui sont la justice de Christ. Il nous « régénère » enfin <sup>9</sup>, c'est-à-dire nous arrache à la filiation de la chair ou du premier Adam et nous communique une nouvelle

<sup>1</sup> Jean 5 : 44. — <sup>2</sup> Jean 1 : 12. — <sup>3</sup> Gal. 4 : 6 : « Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans votre cœur criant Abba, c'est-à-dire Père. » — <sup>4</sup> Eph. 4 : 30. — <sup>5</sup> Jacq. 1 : 18. — <sup>6</sup> 2 Pierre 1 : 4. — <sup>7</sup> 1 Jean 1 : 13. — <sup>8</sup> Gal. 4 : 7 ; Rom. 8 : 16. — <sup>9</sup> 1 Pierre 1 : 23.

nature, « nous créant en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres qu'il a préparées afin que nous y marchions <sup>1</sup>. » Il ne fallait rien moins que cela, car de quoi nous servirait-il que l'accès à Dieu nous fût ouvert, si notre être intime demeurait charnel, ennemi de Dieu? La crainte subsisterait infailliblement, en dépit d'une grâce dont nous ne saurions ni ne voudrions user. Il fallait qu'à cette grâce, notre réhabilitation par Christ, correspondît en nous, non une simple affirmation, qui n'aboutirait qu'à une foi de tête, mais une création nouvelle <sup>2</sup>; il fallait que Dieu mît en nous les dispositions mêmes qui nous font saisir le privilège et y répondre : la confiance et l'amour filial.

Ainsi la foi, que nous indiquions tout à l'heure comme le moyen de recevoir la vie de l'Esprit, est déjà le commencement de cette vie. « Celui qui croit que Jésus est le Christ, est né de Dieu <sup>3</sup>. » C'est la parole plantée en nous <sup>4</sup>, le message de grâce prenant racine dans notre cœur; car « la foi vient de l'ouïe, et l'ouïe par la parole de Dieu <sup>5</sup>. » Même en la prenant à son degré élémentaire, lorsqu'elle n'est encore que la foi qui cherche, c'est déjà l'Esprit du Père attirant au Fils l'Âme qui a cessé de résister, et Pascal a eu raison de se représenter Jésus disant à cette Âme-là : « Tu ne me chercherais pas, si tu ne m'avais déjà trouvé. » — « Quiconque est de la vérité, a dit le Sauveur, entend ma voix <sup>6</sup>. » Celui qui cède à l'attrait secret du Père, reçoit la foi qui sauve par l'enseignement intérieur auquel il a commencé de prêter l'oreille <sup>7</sup>, et cet attrait allant croissant, le gagnant enfin tout à fait, allume en lui l'amour du Père qui sépare du monde <sup>8</sup> et soumet à Jésus-Christ <sup>9</sup>.

Laissez donc toute crainte, heureux croyants, qui par cela même que vous croyez, êtes dès maintenant les enfants de Dieu. Vivez désormais aux pieds de votre Père, reposez-vous sur son sein. Car vous habitez déjà, pour n'en plus sortir, en vertu des droits du Fils, la maison paternelle dans laquelle il vous a introduits <sup>10</sup>. Jouissez ainsi d'un repos que rien ne peut détruire, puisque c'est la paix de Jésus

<sup>1</sup> Éph. 2 : 10. — <sup>2</sup> 2 Cor. 5 : 17. « Si quelqu'un est en Christ, il est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées, toutes choses sont faites nouvelles. » — <sup>3</sup> 1 Jean 5 : 1. — <sup>4</sup> Jacq. 1 : 21. — <sup>5</sup> Rom. 10 : 17. — <sup>6</sup> Jean 18 : 37. — <sup>7</sup> Jean 6 : 44, 45. « Nul ne peut venir à moi si le Père qui m'a envoyé ne l'attire... Quiconque a écouté le Père, et a été instruit par lui, vient à moi. » — <sup>8</sup> 1 Jean 2 : 15. — <sup>9</sup> Jean 5 : 42 et suiv.

<sup>10</sup> Voyez Jean 8 : 35, 36 : « L'esclave ne demeure pas toujours dans la maison, mais le fils y demeure toujours. Si donc le Fils vous affranchit, vous serez véritablement libres. »

lui-même dont il vous rend participants par son Esprit. Mais faites plus : aspirez à posséder toutes les grâces qui vous sont offertes en lui. Entrez, par l'amour, dans une jouissance personnelle de ce Dieu qui est tout à vous et tout pour vous. Faites plus grande la place en vous à l'Esprit d'adoption que vous avez reçu ; ouvrez toutes vos voiles au vent qui soufflant dans votre âme veut la faire avancer vers les rivages éternels. Et loin d'enfouir et d'étouffer l'étincelle de vie qui vous a été communiquée, laissez-vous embraser par elle, attendant pour cela tout d'en-haut, rien de vous-mêmes. Croissez dans l'amour, qui est la vie même de Dieu, car « Dieu est amour, et quiconque aime est né de Dieu et connaît Dieu <sup>1</sup>. » C'est ainsi (nous revenons à notre point de départ) que vous serez véritablement libres.

Au fond, si « là où est l'Esprit du Seigneur là est la liberté <sup>2</sup>, » c'est surtout parce que là est l'amour. Car l'amour, dont l'apôtre a dit : « Si je ne l'ai pas, toute la science, et toute la foi, et toutes les œuvres ne me serviraient de rien <sup>3</sup> ; » l'amour est le premier des fruits de l'Esprit <sup>4</sup>. Et le second, c'est la joie, c'est-à-dire précisément cette liberté intérieure dont nous parlons. Elle découle donc de l'amour, elle en est du moins inséparable. Les anges cesseraient d'être heureux, s'ils pouvaient cesser d'aimer.

« Aimer, aimer toujours, des âmes bienheureuses  
C'est le bien éternel, c'est l'éternel plaisir ! »

Aimer c'est être heureux ; aimer, c'est être libre ; aimer, c'est vraiment vivre, c'est commencer, dès ici-bas, la vie du ciel.

TH. RIVIER.

(*La fin au prochain numéro.*)



« Telles sont les dispositions que je prie notre bon Dieu de vous accorder ; elles ne feront pas cesser votre douleur, mais elles apaiseront les angoisses qui la compliquent et qui proviennent, en grande partie, d'une repentance où la propre justice n'a pas dit son dernier mot. Ne travaillez plus à vous *refaire*, mais laissez-vous travailler par le Seigneur ; donnez-vous à lui tel que vous êtes, et sa grâce vous transformera. Alors, et seulement alors, vous trouverez cette paix qu'aucun effort humain ne saurait procurer ni produire. »

(*Extrait de « Combats et victoires dans l'ombre. »*)

<sup>1</sup> 1 Jean 4 : 7, 8. — <sup>2</sup> 2 Cor. 3 : 17. — <sup>3</sup> 1 Cor. 13 : 1-3. — <sup>4</sup> Gal. 5 : 22. « Le fruit de l'Esprit est l'amour, la joie, la paix, la patience, la bonté, la bienfaisance, la fidélité, la douceur, la tempérance. »

## NOTRE VIE DANS SES DÉTAILS.

« Rejetant tout fardeau. »  
(Héb. 12 : 1.)

Le chrétien veut être « toujours joyeux » parce que la Bible le lui commande. Or, rien n'est moins compatible avec la joie que les *préoccupations*. Par ce mot, j'entends ici non les inquiétudes ou les soucis proprement dits, mais le fait d'avoir l'esprit habituellement absorbé par « autre chose » que ce qu'on a sur l'heure à faire, à combiner, fût-ce même à supporter. Cherchons donc tous les moyens possibles d'éviter ces fâcheux conflits. Le plus sûr et le plus simple sera d'éviter soigneusement *l'arriéré*.

Qui n'a gémi de la facilité, toujours croissante à mesure que nous avançons dans la vie, avec laquelle nous oublions? Lorsque nous terminons une journée sans avoir accompli ce que le matin nous nous étions proposé de faire : « J'ai oublié, » disons-nous avec regret ; mais trop souvent ne semble-t-il pas que ce mot soit une excuse suffisante? Nous croyons pouvoir par là tranquilliser notre conscience, nous y réussissons jusqu'à un certain point, et le lendemain amenant avec lui d'autres devoirs, dont une partie inaccomplie le soir vient encore s'ajouter à l'arriéré de la veille, nous arrivons peu à peu à porter toujours avec nous un lourd fardeau de choses « à faire » qui troublent notre paix et empoisonnent nos joies.

Le secret pour n'avoir plus de fardeau à porter consiste à ne laisser aucun fardeau se former. Ne nous arrive-t-il pas souvent de nous trouver bien chargés, bien à plaindre, auprès de tel ou tel chrétien qui est toujours joyeux, qui semble avoir des ailes, tant il se meut facilement là où nous nous traînons avec peine? Comment Dieu permet-il de si grandes différences? pensons-nous involontairement. Il est évident que j'ai là tout autant de devoirs positifs à remplir, et que c'est Dieu qui me les impose ; mais ni mon temps ni mes forces n'y suffisent. Et nous sommes dans le vrai ; mais il faudrait savoir si c'est bien Dieu qui nous a envoyé tout cela à faire *à la fois*, ou bien si, Dieu nous ayant envoyé *successivement* divers devoirs à remplir, il nous a plu, à nous, de les laisser s'accumuler jusqu'à devenir un fardeau trop pesant pour nous. Rien n'est plus facile que de balayer la neige à mesure qu'elle tombe devant notre

porte ; mais si nous la laissons s'amonceler, et puis se durcir, il faudra bientôt la pioche pour nous frayer un chemin.

Pour vous convaincre de la vérité de ce que j'avance, considérez votre fardeau dans ses détails. Prenez *un* devoir à remplir, *un* sacrifice à faire, *une* épreuve à accepter, *une* piqûre d'épingle à supporter paisiblement (ce sont elles qui influent le plus sur notre humeur habituelle), — et dites à Dieu : Ce devoir-là, tu sais que je ne puis pas le remplir ; ce sacrifice-là, qu'il est au-dessus de mes forces ; cette épreuve-là, je ne puis pas l'accepter, pas plus que je ne puis endurer patiemment cette piqûre. Nous ne parlerons pas ainsi au Seigneur, et pourquoi ? Parce que, pour chacune de ces victoires à remporter, prise isolément, nous savons très-bien que nous avons reçu en son temps la force nécessaire ; mais nous n'avons pas reçu cette force pour plusieurs à la fois. On dit, et avec raison, que Dieu ne nous donne pas aujourd'hui la force pour demain : dans un certain sens, il ne la donne pas non plus pour hier. Que cette pensée est sérieuse ! Avec le devoir que Dieu nous prescrit aujourd'hui, il nous donne le secours aujourd'hui ; mais si nous négligeons d'accomplir ce devoir immédiatement, nous laissons une grâce de Dieu sans emploi, et la chose qu'aujourd'hui nous eussions faite dans sa force et avec bénédiction, nous ne la ferons demain — si tant est que nous la fassions — qu'avec nos propres ressources, c'est-à-dire dans la faiblesse et avec le sentiment douloureux de notre infidélité. Si nous croyons vraiment que Dieu ne nous charge pas au delà de nos forces, tirons-en cette conclusion pratique, que lorsque nous sommes *trop* chargés la faute en est à nous-mêmes : ce n'est pas Dieu qui a mis ce fardeau sur nos épaules.

Pour n'être plus jamais préoccupés par la pensée de « tout ce que nous avons à faire, » demandons à Dieu qu'il nous donne « des cœurs intelligents » et nous enseigne à accomplir, heure par heure, les divers devoirs qu'il place devant nous. En ceci comme en toute chose, soyons humbles, défiants de nous-mêmes, mais absolument confiants quant à notre Dieu. Ne nous hâtons pas de décider de nous-mêmes qu'une chose est à faire ; mais dès que nous avons conclu que la volonté de Dieu nous appelle à ceci ou à cela, peut-être à une chose de minime importance, comme une lettre à écrire, une visite à faire, une note à payer, un mot à dire, faisons-la à l'instant même. Nous en débarrasserons à la fois notre conscience et notre esprit, et notre santé elle-même s'en trouvera bien.



Nous retirerons de cette bonne habitude le double avantage d'avoir l'esprit libre pour les choses nouvelles que nous voudrions faire en vue du Seigneur, et le cœur au large pour accepter joyeusement tout ce qu'il lui plaira de nous envoyer.

Un mot encore : « Et l'arriéré actuel ? dira plus d'un lecteur en soupirant. C'est une montagne qui ne *devrait* pas se trouver sur mon chemin, mais le fait est qu'elle s'y trouve. » Nous répondons : c'est aussi un devoir actuel que de la faire disparaître, et Dieu vous donnera pour cela une grâce suffisante, au prix d'un labeur et d'une lutte qui vous conduiront pas à pas à la victoire. Et permettez-nous d'ajouter ce conseil pratique essentiel : Donnez toujours la première place au devoir immédiat ; il vous restera souvent du temps pour attaquer l'arriéré et un jour en venir à bout. G. J.



#### UNE PRIÈRE COMME IL Y EN A TANT.

Dans une des belles réunions qui viennent d'avoir lieu à Brighton, le Rev. Evan Hopkins a dit qu'il aimait le nom de *croyants* donné aux chrétiens, parce que les chrétiens font profession de croire ce que Dieu dit. Mais il a exprimé la crainte que souvent on ne s'imaginât croire, tandis qu'en réalité on ne croyait pas, et pour expliquer sa pensée il a raconté l'anecdote suivante :

Un petit garçon disait un jour à sa mère : Maman, tu dis, n'est-ce pas, que si nous demandons quelque chose à Dieu il nous le donne ? — Oui, mon enfant, pourvu que nous demandions avec foi, c'est-à-dire en croyant que Dieu nous exaucera. — Eh bien ! puisque nous sommes pauvres et que nous n'avons pas de pain, je vais demander à Dieu avec foi de faire qu'il y ait demain matin un gros pain dans le buffet. — Soit, pourvu que tu croies qu'il y en aura un en effet. — L'enfant quitte la chambre. Le lendemain il revient, ouvre toute grande la porte du buffet, le trouve vide et s'écrie : Ah ! tu vois, mère ! *J'en étais bien sûr !*

Et voilà comment, trop souvent, nous avons prié « pour voir » si Dieu nous exaucerait, et sans nous attendre à l'exaucement de nos prières.

---

« Si notre force ne suffit pas pour nous amener à Christ, la force de Christ suffit pour l'amener jusqu'à nous. »

---

## LES RÉUNIONS DE BRIGHTON.

Les dimensions de notre journal ne nous permettent pas de donner des détails sur les réunions de Brighton<sup>1</sup>. Dieu a exaucé nos prières. Il nous a accordé un temps admirable, une affluence de chrétiens avides de lumière et de sainteté, — environ sept à huit mille personnes en tout, — dont cinq ou six mille étaient rassemblées chaque soir pendant dix jours dans deux vastes salles, pour entendre la lecture de la Parole de Dieu, accompagnée de simples développements, d'exhortations directes, de vivants témoignages. Tout le long du jour avaient lieu diverses réunions, de prière, de conversation, d'allocution, d'expérience, sans oublier, en dehors de la « Convention » mais y prenant leur source, de nombreuses réunions s'adressant aux inconvertis et quelques-unes se rapportant aux œuvres chrétiennes. Le bien déjà manifeste est considérable; mais l'avenir seul dira ce qu'il y a eu là de germes féconds déposés ou vivifiés dans les âmes.

Comparant ces assemblées à celles d'Oxford, nous y avons trouvé (ainsi que l'on pouvait s'y attendre) quelque chose de moins intime, mais non pas de moins sérieux. Il y avait, au contraire, une grande puissance avec un grand calme, un frappant cachet de réalité, un large courant de vie spirituelle, un sentiment profond que c'est ici une œuvre de Dieu, qui appelle son Église à secouer la poussière qui la couvre, pour se préparer, dans une intime communion avec son Chef, à de nouvelles luttes, de nouvelles souffrances, de nouveaux triomphes.

La généreuse hospitalité de nos frères anglais avait amené du continent près de deux cents pasteurs, dont vingt-quatre de France. Si par ce que nous connaissons du résultat des réunions d'Oxford, nous jugeons de ce que nous sommes en droit d'attendre de celles de Brighton, ne pouvons-nous pas, ne devons-nous pas nous approprier une fois de plus la Parole du Seigneur à Nathanaël : « Tu verras de plus grandes choses que celles-ci. » TH. M.

<sup>1</sup> Un compte rendu sera publié en anglais et en français.

## COMMENT NOUS AIDER.

Avec le présent numéro, le *Libérateur* accomplit son premier semestre. Nous remercions Dieu qui nous a bénis, les collaborateurs qui nous ont assisté, et les amis qui nous ont aidé de leurs conseils, soutenu de leur sympathie. Plus que jamais nous avons besoin du concours de tous ceux qui ont à cœur les progrès du règne de Dieu dans les âmes, dans l'Église, dans le monde.

Parmi les moyens de nous venir en aide, nous indiquerons les suivants :

1. Nous adresser des articles, des notes ou remarques, des citations, des traductions (nous recevons avec reconnaissance les offres des personnes qui nous autoriseraient à leur envoyer des articles anglais ou allemands à traduire) ; le récit d'une expérience (accompagné du nom de l'écrivain, pour nous, sinon pour le public), sera toujours le bienvenu : nous ne parlons pas seulement d'expériences intimes et d'expériences joyeuses, mais aussi d'expériences douloureuses, et de faits se rapportant aux détails de la vie de chaque jour. La longueur de la communication importe peu : une pensée de deux lignes peut faire autant de bien qu'un article de dix pages.

2. Nous procurer des collaborateurs.

3. Nous signaler des sujets à traiter, des textes à mettre en lumière.

4. Participer à nos dépenses qui seront considérables cette année, attendu le soin que nous avons cru devoir donner à la partie matérielle du journal, et l'extrême modicité de prix par laquelle nous avons désiré nous mettre à la portée des plus humbles bourses.

5. Le nombre de nos abonnés dépasse déjà quatre mille. Que chacun en trouve un nouveau, ce sera le moyen le plus facile et le plus efficace de nous venir en aide.

6. Enfin, nous proposons à nos amis de prier particulièrement pour le journal, le jour où ils le reçoivent. De la sorte, il viendra lui-même leur rappeler chaque mois notre demande. C'est surtout quand il s'agit d'une œuvre spirituelle qu'il importe de ne jamais oublier la parole du psalmiste : « Si l'Éternel ne bâtit la maison, ceux qui la bâtissent travaillent en vain. »

TH. M.

## LE DOCTEUR BECK.

Dans notre dernier numéro, nous avons annoncé, d'après d'autres journaux religieux, que le D<sup>r</sup> Beck, de Tubingue, était sympathique au mouvement religieux qui se rattache au nom de M. Pearsall Smith. Le fait ayant été mis en doute, nous nous sommes adressé au D<sup>r</sup> Beck lui-même, lui demandant si nous pouvions confirmer ou si nous devions retirer notre assertion. La réponse qu'a bien voulu nous adresser l'éminent professeur, nous informe que le paragraphe le concernant qui a fait le tour de la presse protestante française est absolument erroné. Le D<sup>r</sup> Beck vient même de publier une brochure intitulée : *Le mouvement religieux actuel*<sup>1</sup>, pour se défendre de toute sympathie avec ce mouvement.

Cette brochure, sur laquelle nous pourrions avoir occasion de revenir, renferme nombre d'avertissements et d'observations d'une haute valeur, mais elle procède, nous osons le dire respectueusement, d'une connaissance imparfaite des vues et de l'œuvre de M. Smith. Preuve en soient les deux passages que voici, dont le premier ne s'applique pas aux personnes qu'il veut combattre, et dont le second (où l'auteur expose ce qu'il considère comme la vraie doctrine chrétienne), se rapproche beaucoup des enseignements de M. Smith. Nous ne disons pas qu'il n'y ait entre le professeur allemand et l'industriel américain des divergences sérieuses, surtout quant à la manière de diriger les âmes, mais ils sont, quant à l'essentiel, beaucoup plus d'accord qu'il ne semble. Voici nos deux citations :

« Les mouvements religieux les plus nouveaux, ceux de Smith, par exemple, éveillent l'enthousiasme et la sensibilité des gens, ils excitent des imaginations malades par des descriptions de l'enfer et du ciel, ou par d'autres contrastes, par des récits brodés et romantiques d'histoires de conversions, par l'importance qu'ils donnent à leurs intéressantes personnes, par l'exposé de leurs expériences et de leurs épreuves. »

« ... Nous apprenons toujours mieux à ne repousser et à ne perdre aucun de ceux qui cherchent dans la grâce libératrice et sanctifiante de Dieu en Jésus-Christ un secours contre le péché qui s'attache continuellement à notre nature et à nos œuvres. Ce secours, nous n'avons pas à l'arracher de force à Dieu, puisque Jésus-Christ lui-même nous a été donné de la part de Dieu pour nous réconcilier avec lui. Et aussi certainement que cela s'est accompli de fait, aussi certainement Dieu nous pardonne-t-il et le sang de son Fils nous purifie-t-il de tout péché, chaque fois que nous venons nous placer à sa lumière avec nos péchés intérieurs et extérieurs. Nous pouvons alors, dans les consolations de la patience, reprendre la course et les combats qui nous sont proposés, poursuivre, par la puissance salutaire de Christ qui agit en nous, par sa parole et par la foi (Jean 17 : 17, 19), la purification de toute souillure de la chair et de l'esprit, achevant notre sanctification dans la crainte de Dieu ; puisque sans la sanctification, personne ne verra le Seigneur. » (2 Cor. 7 : 1 ; Hébr. 12 : 14.).

TH. M.

<sup>1</sup> Neuchâtel. Borel.

## SOUVENIR DES ARCHIVES.

Qu'est-ce que la doctrine sans la vie? Nous l'avons vu tout à l'heure, et nous pouvons l'apprendre dans les écrits de saint Jean où partout, d'un bout à l'autre, la connaissance, la doctrine, ou en d'autres termes la *vérité*, la *lumière*, sont des synonymes de la *vie*. La *vie* était la *lumière* des hommes<sup>1</sup>; les paroles de Jésus-Christ sont esprit et *vie*<sup>2</sup>; il a les paroles de la *vie éternelle*<sup>3</sup>; celui qui le suit a la *lumière de la vie*<sup>4</sup>; il est lui-même la *vérité* et la *vie*<sup>5</sup>; *connaître*, c'est la *vie*<sup>6</sup>; *croire*, c'est avoir actuellement la *vie éternelle*<sup>7</sup>; ce que les apôtres *annoncent* c'est la *vie éternelle*<sup>8</sup>. De bonne foi, reconnaissez-vous dans ce style et dans cette théologie la théologie et le style de plusieurs de nos prédicateurs et de nos écrivains religieux? Et si l'un d'eux devenait exclusif dans cette tendance, comme tant d'autres sont exclusifs dans deux ou trois doctrines plus spécialement empruntées à saint Paul, quels cris de mysticisme s'élèveraient de toutes parts! Et encore saint Paul! Quand il identifie le croyant avec son Sauveur dans sa mort, sa résurrection et sa vie (Rom. 6); quand il dit aux chrétiens: Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Christ en Dieu; quand il se déclare crucifié au monde et le monde crucifié à lui; quand il dit que ce n'est plus lui qui vit, mais Christ en lui; quand il s'écrie: Christ est *ma vie*; quand il fait tous ses efforts, renonce à tout pour connaître la puissance de la résurrection de Christ et la communion de ses souffrances, pour lui être rendu conforme en sa mort, et parvenir, s'il le peut, à la résurrection des morts; quand saint Paul écrit ces choses, ces choses si éminemment mystiques, sépare-t-il la connaissance de la *vie*?

Ah! il y a longtemps que je porte en moi la triste conviction que la maladie qui ronge au cœur la théologie moderne dans les églises de la langue française, c'est ce caractère essentiellement *intellectuel* qu'elle a imprimé à la foi et à la piété des troupeaux. Je reconnais et je proclame hautement d'éminentes exceptions; il faut même que je retienne ma plume pour ne pas écrire des noms propres. Mais en général, tout en professant d'accepter toute la Bible, le réveil n'a puisé ses enseignements, sa foi, ses inspirations, sa vie, que dans quelques livres de la Bible, et encore en restant à la superficie; il n'a qu'un apôtre, saint Paul, le saint Paul de la justification par la foi au sacrifice de Christ, et c'est déjà beaucoup; mais le saint Paul de l'*homme intérieur*, et presque tout saint Jean sont pour plusieurs docteurs une terre inconnue.

LOUIS BONNET.

(Extrait d'une lettre aux *Archives du Christianisme*, en 1850.)

<sup>1</sup> Jean 1 : 4. — <sup>2</sup> Jean 6 : 63. — <sup>3</sup> Jean 6 : 68. — <sup>4</sup> Jean 8 : 12. — <sup>5</sup> Jean 14 : 6. — <sup>6</sup> Jean 17 : 3. — <sup>7</sup> 1 Jean 5 : 13. — <sup>8</sup> 1 Jean 1 : 2.



EXODE 14: 15. *Parle aux enfants d'Israël. Qu'ils marchent.* Sur les bords de cette mer Rouge, une foule de gens s'arrêtent et n'entrent pas, quoique l'invitation, l'ordre du Seigneur les concerne très-directement. « Qu'ils marchent » ! leur dit-il ; Christ est mort pour nous. Croyez-le ! Acceptez le salut ! Saisissez la vie éternelle ! Marchez ! — Je le voudrais bien, répondent-ils, mais je ne le peux pas. Je voudrais croire, mais je ne peux pas croire.

— Vous ne pouvez pas croire ? Vous ne pouvez pas croire que Christ est mort pour vous ? Vous ne pouvez pas marcher ? Quelle idée auriez-vous eue d'Israël, s'il avait répondu à Moïse qu'il ne pouvait pas marcher ! Que penseriez-vous du paralytique auquel le Seigneur dit : « Lève-toi et marche ! » s'il avait refusé de marcher ? Qu'eussiez-vous dit de Lazare si, quand le Seigneur eut fait pénétrer à travers son tombeau et jusqu'à son cœur glacé ce commandement si clair : « Lazare, sors dehors ! » vous l'eussiez vu rester obstinément dans son tombeau ?

Que pensez-vous de vous-mêmes, à qui Dieu ordonne de marcher, de croire, de vous approprier le salut, et qui dites que vous le voudriez bien, mais que vous ne le pouvez pas ? *Je voudrais* : ah ! c'est le mot de l'enfer ! *Je veux* : voilà le mot du ciel ! Eh quoi ! Dieu vous ordonne de croire, et il se trouverait qu'il vous a ordonné une chose qu'il vous était impossible de faire ! Il vous a ordonné de marcher dans le seul chemin qui vous puisse sauver, et il se trouverait qu'il vous est impossible d'entrer dans ce chemin ! Non, cela ne se peut pas ! Non, Dieu n'ordonne pas une chose impossible ! Oui, il vous est possible de croire que, puisque le Seigneur a donné sa vie pour les pécheurs, il a donné sa vie pour vous aussi...

Puisque le Seigneur vous ordonne de marcher, obéissez ! Sachez vouloir croire ! Lazares, sortez !...

E. ROBERT.



« Le bonheur est proportionné à la sainteté, et tout ce qui manque à la sainteté, c'est-à-dire à l'obéissance et à l'amour, est autant de pris sur le bonheur, autant de retranché sur le salut. »

VINET.



IL A PLU A DIEU QUE TOUTE PLÉNITUDE HABITAT EN LUI.  
(COL. 1: 19.)

*Le gérant :*

J. BONHOURS.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1875.

## DE QUOI IL S'AGIT.

*(Suite.)*

— Me voilà au clair sur ce que vous entendez par la consécration de soi-même à Dieu. En théorie, je ne puis faire autrement que d'être d'accord avec vous ; mais ce qui me paraît difficile, pour ne pas dire impossible, c'est de faire de cette théorie une réalité pratique. Comment s'y prendre pour cela ?

— Comment vous y êtes-vous pris vous-même pour obtenir le pardon de vos péchés ?

— J'ai ajouté foi aux déclarations expresses de la Parole de Dieu, et je me suis approché du Sauveur.

— Sans préparation ?

— A moins que vous n'appeliez préparation le trouble même de ma conscience et les vains efforts que j'avais faits pendant longtemps pour trouver la paix.

— Vous n'avez pas attendu de sentir au dedans de vous la grâce de Jésus-Christ pour y croire ?

— Assurément non ; mais après y avoir cru, je n'ai pas tardé à en éprouver le sentiment.

— Eh bien, voilà aussi comment je me suis consacré à Dieu. J'ai ajouté foi aux déclarations expresses de sa Parole, et je me suis approché du Sauveur. J'ai attendu de lui la délivrance au même titre que le pardon, n'ayant d'autre préparation qu'un ardent désir de faire sa volonté, et que le découragement où m'avaient jeté des tentatives sans cesse renouvelées et toujours infructueuses pour trouver ailleurs qu'en lui la force de lui obéir.

— Vous confondez, ce me semble, deux ordres de choses tout à fait distincts.

— Il s'agit au contraire d'un seul et même ordre de choses : la conversion commencée et la conversion complétée. Ce sont les deux moitiés du « don ineffable ; » elles doivent, elles auraient toujours dû demeurer inséparables dans notre enseignement et dans notre expérience, comme elles le sont dans le dessein de Dieu et dans sa Parole qui nous le révèle. En Jésus-Christ, Dieu nous a donné la grâce qui sanctifie, comme il nous a donné la grâce qui justifie ;

nous devons nous approprier l'une et l'autre par la foi. — Est-il nécessaire de vous citer la parole du prophète annonçant le Sauveur et en lui « la justice et la force <sup>1</sup>, » ou celle de l'apôtre déclarant que Jésus-Christ a été fait, de la part de Dieu, pour nous, « sanctification » aussi bien que « justice <sup>2</sup> ? » Faut-il vous rappeler que nous avons été créés en Jésus-Christ pour les bonnes œuvres <sup>3</sup>; que Dieu nous a bénis, en lui, de toute bénédiction spirituelle <sup>4</sup>; que s'il s'est donné pour nous, c'est afin de nous purifier <sup>5</sup>, nous retirant du présent siècle mauvais <sup>6</sup>; que s'il a porté nos péchés en son corps sur le bois, c'est afin qu'étant morts au péché nous vivions à la justice <sup>7</sup>; que s'il est venu nous bénir, c'est en retirant chacun de nous de ses iniquités <sup>8</sup> ... il faudrait citer la Bible entière. Toutes ces déclarations, d'ailleurs, ne sont-elles pas renfermées dans cette seule parole du Sauveur : « Je suis la vie <sup>9</sup> ? » La vie, c'est-à-dire plus que le pardon, plus que la force, plus que la lumière, plus que la grâce même; la vie, c'est-à-dire Dieu, se donnant en nous en son Fils unique : « celui qui a le Fils a la vie <sup>10</sup>, » et quelle vie, sinon la vie sans mesure et sans terme, « la vie éternelle <sup>11</sup> ? » Que celui qui la désire la prenne, « sans qu'elle lui coûte rien <sup>12</sup>. » Vouloir, c'est la première condition; puis, croire ce que Dieu dit et prendre ce que Dieu donne.

— Quand vous avez fait cela vous-même (excusez mon insistance, mais j'ai besoin que vous précisiez; la question en vaut la peine), c'était sans doute sous l'influence d'un appel entraînant dans quelque réunion spéciale?

— Non; c'était dans la solitude, à la suite d'une paisible après-midi passée à ma table de travail.

— Et tout à coup, il vous est survenu un élan d'enthousiasme?

— En aucune façon; j'étais très-calme, mais profondément sérieux et absolument déterminé.

— Déterminé à quoi? En quoi a consisté cet acte décisif, dont vous paraissez avoir gardé un souvenir si net?

— Il a consisté, en somme, à dire à Dieu : « Je suis à toi. »

— Rien de plus? Mais vous lui aviez dit cela cent fois!

— Mille fois, et davantage; mais il y avait de nouveau, cette fois-ci, l'entière sincérité et l'entière confiance.

<sup>1</sup> Ésaïe 45 : 24 (lire de 21 à 25). — <sup>2</sup> 1 Cor. 1 : 30. — <sup>3</sup> Éph. 2 : 10. — <sup>4</sup> Éph. 1 : 3. — <sup>5</sup> Tite 2 : 14; Éph. 5 : 25, 26. — <sup>6</sup> Gal. 1 : 4. — <sup>7</sup> 1 Pierre 2 : 24. — <sup>8</sup> Actes 3 : 26. — <sup>9</sup> Jean 14 : 6. — <sup>10</sup> 1 Jean 5 : 12. — <sup>11</sup> 1 Jean 5 : 11. — <sup>12</sup> Apoc. 22 : 17.



— Vous vous calomniez vous-même.

— Hélas ! non. Je ne prétends pas qu'il n'y eût, dans ma vie chrétienne antérieure, ni sincérité ni confiance ; mais cette sincérité voulait sans *vouloir*, cette confiance croyait sans *croire*. Je me donnais à Dieu, tout en me réservant en bien des choses la libre disposition de moi-même... comprenez-vous ?

— Je ne vous comprends que trop facilement. Eh bien, après cette suprême prière, ce réel abandon de vous-même entre les mains de Dieu, que s'est-il passé ?

— Rien d'extraordinaire ; une demi-heure après je prenais part au repas de famille, très-tranquillement. Mais j'éprouvais un singulier mélange de sécurité et de tremblement, de surprise et de reconnaissance ; ce n'était pas un vif sentiment de la présence du Seigneur, mais plutôt une expérience continue de sa fidélité à garder ce que je lui avais confié ; c'était... comment vous décrire cela?... l'étoile du matin se levant à l'horizon, le pâle et doux rayon d'une nouvelle aurore... des impressions qui, après tout, rappelaient à s'y méprendre celles des premières heures de ma conversion ; seulement je savais mieux, cette fois, et avec quel Sauveur j'avais affaire, et avec quel pécheur Il avait affaire.

— Vous n'avez pas craint d'être le jouet d'une illusion ?

— J'aurais eu bien plus de motif de le craindre si j'avais ressenti quelque chose comme une extase. D'ailleurs, en quoi aurait consisté cette illusion ?

— Mais, à penser que désormais vous apparteniez à Dieu !

— Comment donc ? Je ne faisais en cela qu'accepter le bonheur et le devoir que Dieu m'avait fait connaître de tout temps ; en renonçant à mon indépendance, bien loin de me faire illusion, j'abandonnais l'illusion pour la réalité, je sortais d'une position fautive pour rentrer dans le vrai et prendre enfin la place qui m'appartient.

— Et le lendemain ?

— Le lendemain, ce fut la même chose.

— Il fallut vous donner à Dieu de nouveau ?

— Pas précisément ; mais ratifier ce que j'avais fait, continuer à lui dire : « Je suis à toi, » et agir en conséquence.

— Ah ! *agir* en conséquence ; il y a donc, en définitive, quelque chose à faire ?

— Je ne l'ai, certes, jamais contesté.

— Et qu'entendez-vous par là ?

— Tout d'abord, je dois continuer à croire que Dieu a accepté ce que je lui ai donné (donné, ne l'oubliez pas, alors qu'il me l'avait lui-même demandé : « Mon fils, donne-moi ton cœur<sup>1</sup> ») ; je dois croire que, l'ayant accepté, il le garde, il en prend soin, il se charge de tout ce qui me concerne, soit pour l'âme, soit pour le corps. Dans cette confiance, je dois lui demander toute lumière, toute force, toute délivrance, toute bénédiction, avec la paisible et ferme assurance d'être exaucé. Je dois tenir mon regard attaché sur le Sauveur, pour être, de moment en moment, dirigé dans le chemin de l'obéissance. Je dois résister à la tentation, assuré d'en trouver l'issue<sup>2</sup> ; je dois accepter, sans murmure et sans crainte, mais non pas sans douleur et sans larmes, les afflictions même les plus extrêmes (et à plus forte raison supporter avec patience les petites contrariétés de chaque jour), étant « plus que vainqueur en celui qui nous a aimés<sup>3</sup> ; » je dois vivre pour la gloire de Dieu<sup>4</sup> et le bien de mon prochain<sup>5</sup>. Je dois n'oublier jamais que j'ai crucifié la chair avec ses affections et ses convoitises<sup>6</sup>, et cela parce que mon vieil homme a été crucifié avec Jésus-Christ, afin que le corps du péché soit détruit et que je ne serve plus le péché<sup>7</sup> ; je dois, enfin, demeurer incessamment dans la prière<sup>8</sup>, et me nourrir de la Parole de Dieu, au moyen de laquelle Dieu me fait connaître sa vérité, sa volonté, et révèle à mon âme Jésus lui-même, par le Saint-Esprit. Je dois profiter de toute occasion de lire ou d'écouter cette parole, de m'édifier dans la communion des saints, de trouver à la table du Seigneur un moyen d'entrer dans une plus intime possession des réalités spirituelles qui nous y sont représentées.

— En résumé : prière, vigilance, lutte, obéissance, souffrance, Écriture sainte, assemblées de culte, communion, amour de Dieu et des hommes ; si c'étaient là pour vous les conditions essentielles de la vie chrétienne, vous auriez raison d'affirmer que vos amis n'ont rien découvert.

— Absolument rien.

— Cela vous plaît à dire ; mais vous m'accorderez, tout au moins, que si les termes dont vous vous servez sont anciens, vous leur donnez une acception qui n'est pas celle de tout le monde.

— Je ne vous accorde rien de pareil. Je prends les termes dans

<sup>1</sup> Prov. 23 : 26. — <sup>2</sup> 1 Cor. 10 : 13. — <sup>3</sup> Rom. 8 : 36. — <sup>4</sup> 1 Cor. 10 : 31. — <sup>5</sup> Rom. 15 : 2. — <sup>6</sup> Gal. 5 : 24. — <sup>7</sup> Rom. 6 : 6. — <sup>8</sup> Éph. 6 : 18 ; 1 Thess. 5 : 17.

le même sens que vous. Seulement, je remets au premier plan, et cela avec la Parole de Dieu, une vérité capitale qui a été, je ne dirai pas contestée, mais laissée dans l'ombre : à la racine de tout le reste, je place *la foi*. En d'autres termes, je considère mon salut, d'un bout à l'autre, non pas comme mon œuvre à *moi*, accomplie avec l'assistance de la grâce de Dieu, mais comme l'œuvre *de Dieu* par mon moyen ; et en conséquence, pour ce qui me regarde, comme l'œuvre de la foi. De même que ma justice est la justice de la foi <sup>1</sup>, la prière dont je vous parle, c'est la prière de la foi <sup>2</sup> ; la vigilance, la vigilance de la foi <sup>3</sup> ; l'obéissance, l'obéissance de la foi <sup>4</sup> ; la patience, la patience de la foi <sup>5</sup> ; et j'en pourrais dire autant de la joie <sup>6</sup>, de l'espérance <sup>7</sup>, de l'amour <sup>8</sup>. S'agit-il de la Parole de Dieu ? elle doit être reçue par la foi <sup>9</sup> ; de la Sainte Cène ? elle n'a de bénédictions que pour la foi, qui seule discerne le corps du Seigneur <sup>10</sup> ; le combat, c'est le combat de la foi <sup>11</sup> ; la victoire, la victoire de la foi <sup>12</sup> ; la vie entière, en un mot, n'est pas la vie de l'idée, ni de l'émotion, ni de l'effort indépendant, mais la vie de la foi <sup>13</sup>, c'est-à-dire la vie de Dieu en nous, reçue par la foi, maintenue par la foi, accrue par la foi.

— Comment peut-elle être accrue, si, par votre définition même, elle découle tout entière de la grâce de Dieu et est conforme à sa volonté ?

— Parce que c'est la volonté même de Dieu qu'elle s'accroisse ; précisément parce qu'elle vient de Dieu, il faut qu'elle grandisse incessamment. La croissance — chez un enfant, par exemple, — est le fruit et le signe d'une constitution saine ; c'est l'enfant maladif qui ne grandit pas. Jésus-Christ croissait en sagesse et en grâce <sup>14</sup> et n'a jamais cessé de croître, apprenant l'obéissance par les choses qu'il a souffertes <sup>15</sup> ; obéissance entière à chaque instant, et néanmoins de plus en plus parfaite <sup>16</sup> jusqu'à la mort de la croix <sup>17</sup>. Nous marchons « de foi en foi <sup>18</sup>, » et c'est ainsi que nous recevons « grâce pour grâce <sup>19</sup>, » dans une mesure qui va toujours grandissant. Le Saint-Esprit appelle « parfait » celui-là même qui, se conduisant en toute bonne conscience devant Dieu <sup>20</sup>, ne

<sup>1</sup> Rom. 4 : 13. — <sup>2</sup> Jacq. 1 : 6, 7. — <sup>3</sup> 1 Cor. 16 : 13. — <sup>4</sup> 1 Thess. 1 : 3. — <sup>5</sup> Hébr. 6 : 12. — <sup>6</sup> 1 Pierre 1 : 8. — <sup>7</sup> Rom. 15 : 13. — <sup>8</sup> Gal. 5 : 6. — <sup>9</sup> Hébr. 4 : 2. — <sup>10</sup> 1 Cor. 11 : 29. — <sup>11</sup> 1 Tim. 6 : 12. — <sup>12</sup> 1 Jean 5 : 4. — <sup>13</sup> Rom. 1 : 17 ; Gal. 2 : 20. — <sup>14</sup> Luc. 2 : 52. — <sup>15</sup> Hébr. 5 : 8. — <sup>16</sup> Hébr. 2 : 10. (Littéralement : *achever* ou *rendre parfait* par les souffrances.) — <sup>17</sup> Phil. 2 : 8. — <sup>18</sup> Rom. 1 : 17. — <sup>19</sup> Jean 1 : 16. — <sup>20</sup> Act. 23 : 1.

se persuade pas d'avoir déjà atteint le but et d'être arrivé à la perfection<sup>1</sup>. Cesser de marcher en avant, ce serait avoir cessé de vivre de la vie de Dieu. C'est même là le signe infaillible auquel on peut toujours distinguer la sanctification qui ne découle que de nous-même (de notre force, de notre ferveur, de notre imagination), d'avec celle qui découle du Sauveur, par la foi.

TH. MONOD.

(*La fin au prochain numéro.*)

---

« VOUS ÊTES L'ÉPITRE DE CHRIST. »

Une pensée m'a saisi en ces temps-ci et je me sens pressé de vous en faire part.

Dieu a épuisé tous les moyens de parler au monde, et le monde, dans son immense majorité, ferme l'oreille à tous les appels de Dieu.

Dieu a parlé autrefois par les patriarches, et cette voix on la récuse. Histoire ancienne, dit-on, antéhistorique, rêveries!

Dieu a parlé par les prophètes. Des Juifs, s'écrie-t-on, parlant à des Juifs, dans un langage juif, de choses qui, en grande partie, ne nous concernent pas!

Dieu a envoyé son Fils au monde, mais le monde n'a pu comprendre la grandeur de cet amour, et il a dépouillé le Fils de sa divine origine.

Dieu a parlé encore au monde par sa parole inspirée, et le monde l'a cité au tribunal de son orgueilleuse raison; de là à ne plus la croire, il n'y avait qu'un pas rapidement franchi.

Dieu a bien parlé encore au monde par des jugements. La guerre s'est déchaînée à nos portes, sanglante et terrible; des inondations ont ravagé bien des contrées; le récit de famines faisant périr les hommes par centaines et par milliers est parvenu jusqu'à nos oreilles. Dieu juge bon de rappeler à la terre qu'il est une volonté supérieure à celle des hommes. Mais le monde ne semble écouter que pour un instant, et quand le fléau a passé, la voix de Dieu se perd de nouveau au milieu de l'agitation incessante des temps actuels.

Dieu veut se servir d'un dernier moyen pour parler au monde: la vie de ses enfants. Cette prédication de tous les jours, faite en tous lieux, est plus puissante, plus pénétrante que toute autre. « Si les chrétiens étaient ce qu'ils doivent être, disait déjà au IV<sup>e</sup> siècle Jean Chrysostome, il n'y aurait plus de païens. » Que notre vie devienne ce qu'elle doit être, le sel de la terre, la ville située sur la montagne, la lumière du monde, et personne autour de nous n'ignorera qui est Jésus et ce qu'est son œuvre. C'est à l'annoncer que je vous convie; c'est là votre grande, votre sublime vocation: « Vous êtes l'épître de Christ. »

(*Chrétien évangélique.*)

R. DUPRAZ.

---

<sup>1</sup> Phil. 3: 12 et 15.

## L'AFFRANCHISSEMENT.

(Suite et fin.)

« Parce que nous sommes enfants, nous sommes aussi héritiers » (8 : 17). Cette parole est riche. Elle constate un droit, mais aussi une conséquence : Christ est en nous « l'espérance de la gloire <sup>1</sup>, » « les arrhes de l'héritage <sup>2</sup>. » L'héritage lui-même, c'est la gloire, qu'il veut partager avec nous <sup>3</sup>, en nous la faisant contempler <sup>4</sup> : « Nous savons que lorsqu'il sera apparu, nous lui serons semblables, car nous le verrons tel qu'il est <sup>5</sup>. » Alors la gloire intérieure qu'il nous a donnée <sup>6</sup> éclatera aux yeux de tous. Ici-bas déjà, la foi s'illumine de clartés croissantes : « Contemplant, comme en un miroir, la gloire du Seigneur à face découverte, nous sommes transformés en la même image, de gloire en gloire, comme par l'Esprit du Seigneur <sup>7</sup>. » Mais alors elle sera changée en vue, et la gloire nous enveloppera comme elle enveloppa Jésus au Thabor. « Présentement, notre vie est cachée avec Christ en Dieu ; mais quand Christ, qui est notre vie, paraîtra, nous paraîtrons aussi avec lui en gloire <sup>8</sup>. » « Les enfants de Dieu seront manifestés » (8 : 19). Et nous aurons enfin ce que l'apôtre appelle par excellence « l'adoption, » ou son entière réalisation par la rédemption de notre corps (8 : 23) <sup>9</sup>, ou l'introduction dans la maison du Père où notre place est préparée <sup>10</sup>. La précieuse liberté que nous possédons, invisible et inconnue du monde, deviendra, au sens plein du mot, une liberté *glorieuse* (8 : 21), une royale indépendance, non-seulement de ce qui peut porter atteinte à notre vie intérieure, mais de toutes les choses créées : « Nous régnerons avec lui <sup>11</sup>. »

Cette indépendance du monde et des créatures est, du reste, telle-  
ment une conséquence de la liberté de l'âme, que le croyant la possède en un certain sens dès ici-bas. C'est ce que montre admirablement le reste de notre chapitre, à partir du verset 17 : nous serons glorifiés avec lui un jour, a dit l'apôtre, mais à une condition, c'est que nous souffrions avec lui maintenant. Car c'est dans le creuset qu'on épure l'or, et au travers des afflictions que

<sup>1</sup> Col. 1 : 27. — <sup>2</sup> Éphés. 1 : 14. — <sup>3</sup> « Cohéritiers de Christ. » Rom. 8 : 17. — <sup>4</sup> Jean 17 : 24. — <sup>5</sup> 1 Jean 3 : 2. — <sup>6</sup> Jean 17 : 24. — <sup>7</sup> 2 Cor. 3 : 18. — <sup>8</sup> Col. 3 : 3. — <sup>9</sup> Comp. Luc. 20 : 36. « Ils seront fils de Dieu, étant fils de la résurrection. » — <sup>10</sup> Jean 14 : 2, 4. — <sup>11</sup> 2 Tim. 2 : 12.

Dieu achève en nous l'œuvre de la foi. Mais, tout en souffrant, nous sommes au-dessus de la souffrance, par l'espérance glorieuse qui vit en nous et par le puissant soulagement que l'Esprit nous apporte dans la prière, au sein de nos défaillances mêmes (8 : 25, 26). Nos soupirs ne sont-ils pas, d'ailleurs, ceux de la création tout entière, gémissant sous la servitude de la corruption et attendant la liberté qui lui est promise à elle aussi? (8 : 19 à 21.) Nous avons un rôle important dans ce vaste travail d'enfantement qui s'accomplit au travers des douleurs de la vie présente, et d'où doivent sortir un jour les nouveaux cieux et la nouvelle terre annoncés au monde. Ayant reçu les prémices de l'Esprit (8 : 22), nous possédons en nous-mêmes la clef de l'énigme universelle<sup>1</sup>, nous sommes pour ainsi dire les prophètes du renouvellement à venir, en attendant d'y avoir la première et la plus glorieuse part. Nous prêtons notre voix à la création qui soupire, jusqu'au jour où nous donnerons, par nos chants de triomphe, le signal de sa délivrance. Or c'est l'Esprit qui crée, sur les cordes intimes de notre âme, ces accords mêlés de douleur et d'espérance qui sont l'indispensable prélude de l'Al-léluia éternel.

Combien l'existence la plus assombrie s'illumine à de telles hauteurs! Comme la grandeur du but prête aux souffrances les plus obscures une signification profonde, et quel sens revêtent à nos esprits des paroles comme celle-ci : « Notre légère affliction, qui ne fait que passer, produit en nous le poids éternel d'une gloire souverainement excellente<sup>2</sup>. » « Ceux qui sèment avec larmes moissonneront avec chant de triomphe<sup>3</sup>. »

Indépendants de la souffrance présente, nous le sommes également de toutes les éventualités de l'avenir. Car « nous savons » d'avance « que toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu » (8 : 27). La volonté arrêtée de Celui qui nous a appelés à la possession de son royaume est pour nous l'infailliable garantie de toutes les victoires, la promesse certaine de toutes les grâces dont nous aurons besoin pour parvenir au terme de la course,

---

<sup>1</sup> Plus privilégiés en cela qu'un Goethe, par exemple, qui dit, dans l'un de ses ouvrages, ces paroles en tous cas remarquables : « Quand je me trouve seul, de nuit, en pleine nature, il me semble voir en elle un esprit qui implore de moi une délivrance. J'ai souvent senti comme si la nature était en deuil et me demandait en gémissant quelque chose, et j'avais le cœur brisé de ne pouvoir comprendre ce qu'elle voulait. » — <sup>2</sup> 2 Cor. 4 : 17. — <sup>3</sup> Ps. 126 : 5.

au prix de la vocation céleste, à la reproduction parfaite en nous de l'image de son Fils (8 : 27 à 29).

Nous sommes placés ainsi au-dessus de tous les dangers et à l'abri de tous les besoins. Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Il nous a donné son Fils, que peut-il nous refuser désormais ? Qui peut nous accuser, puisque Dieu même prend notre défense, ou nous condamner, lorsque Christ, mort et ressuscité, intercède pour nous à la droite du Père ? Rien ne saurait vraiment nous nuire, car Dieu nous aime, et il n'existe, ni dans les cieux, ni sur la terre, ni aux enfers, de puissance capable de nous séparer de son amour. En toutes choses nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés.

Telle est la situation de l'enfant de Dieu, tel est le résultat, glorieux dès ici-bas, de la grâce dont il a été l'objet en Jésus-Christ. Ainsi se déploient les conséquences de la vie divine qu'il a reçue, ainsi se développe par degrés la plante céleste que le Père a plantée dans son cœur et qui, apportée de Golgotha où la semence avait été mise en terre<sup>1</sup>, arrosée du sang de la croix et constamment vivifiée par le souffle de Dieu, s'épanouit pleinement dans son sein.

Il est temps de conclure, et notre conclusion sera toute pratique. Nous n'aurons pas à la chercher bien loin : l'apôtre nous la donne lui-même, après une longue parenthèse<sup>2</sup>, dans les premiers versets du chapitre 12 : « Je vous exhorte donc, mes frères, par les compassions de Dieu, que vous offriez vos corps en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu, ce qui est votre service raisonnable. Et ne vous conformez point au siècle présent ; mais soyez transformés par le renouvellement de votre esprit, afin que vous éprouviez quelle est la volonté de Dieu, bonne, agréable et parfaite. » Essayons de résumer en peu de mots la riche exhortation que renferme cette parole, qui, à elle seule, pourrait fournir matière à une étude complète sur « l'obéissance chrétienne. » Nous ne pouvons terminer mieux un travail sur l'affranchissement du chrétien, puisque, ainsi que nous l'avons vu, la vraie obéissance est, sous l'Évangile, tout à la fois le but et le moyen de la vraie liberté.

<sup>1</sup> Voyez Jean 12 : 24. — <sup>2</sup> A parler exactement, les chapitres 9 à 11 forment une partie distincte de l'épître, rendue nécessaire par son plan général. Avec le chapitre 12 commence la conclusion.

Discerner la volonté de Dieu pour la faire constamment, telle est, nul ne le contestera, notre vocation comme chrétiens. Or, il n'y a, nous dit l'apôtre, qu'un moyen pour cela : livrer notre corps au Seigneur par un renoncement complet à toute volonté ou activité propre. C'est un sacrifice de nous-même, mais un sacrifice vivant, l'offrande d'un cœur humble et docile qui veut tout recevoir pour tout accomplir. C'est aussi un renoncement au présent siècle, que l'on ne veut plus servir parce qu'on ne peut plus l'aimer, et une attente confiante de la grâce, qui va renouveler nos facultés et les captiver au service de l'amour nouveau que le feu céleste aura allumé dans notre âme. Ainsi l'on est transformé. La volonté de Dieu apparaît alors claire et droite, et surtout (là est la victoire) douce et aimable : « bonne, agréable, parfaite. »

Quand on aime ainsi, par l'Esprit, la volonté de Dieu, *quelle qu'elle soit*, on a compris ce que c'est que d'être libre.

TH. RIVIER.

«... La foy n'est pas seulement baillée pour un coup aux esleus, pour les introduire au bon chemin : ains pour les y faire continuer aussi jusques au bout <sup>1</sup>. Car comme c'est à Dieu de faire le commencement, aussi c'est à lui de parachever.

Nous croyons que par ceste foy nous sommes régénérés en nouveauté de vie, estans naturellement asservis à péché<sup>2</sup>. Or nous recevons par foy la grâce de vivre saintement, et en la craincte de Dieu, en recevant la promesse qui nous est donnée par l'Évangile : assavoir, que Dieu nous donnera son saint Esprit<sup>3</sup>.

Ainsi la foy, non seulement ne refroidit l'affection de bien et saintement vivre, mais l'engendre et excite en nous, produisant nécessairement les bonnes œuvres<sup>4</sup>... »

(Confession de foy faite d'un commun accord par les François qui désirent vivre selon la pureté de l'Évangile de notre Seigneur Jésus-Christ. 1559. Art. XXI et XXII.)

<sup>1</sup> Philip. 2 : 13 ; 1 : 6. — <sup>2</sup> Rom. 6 : 1, 2 ; 7 : 1, 2 ; Col. 1 : 13 ; 3 : 10 ; 1 Pierre 1 : 3. — <sup>3</sup> Jacques 2 : 14 ; Gal. 5 : 6 ; 1 Jean 2 : 3, 4 ; 5 : 18. — <sup>4</sup> Deuté. 30 : 6 ; Jean 3 : 3. (N. B. L'indication des passages fait partie de la Confession de foi.)



## CE QUI NOUS ARRIVE.

« Ce qui m'est arrivé. » Phil. 1: 12. — « Les choses présentes... sont à vous. » 1 Cor. 5: 22.

Quand nous avons été amenés à reconnaître le prix d'une vie de confiance absolue, de parfait abandon à l'égard du Seigneur, nous sommes trop souvent portés à croire qu'il y a dans notre position particulière, dans les circonstances qui nous entourent, autant d'empêchements à ce que cette heureuse vie devienne la nôtre. Que de chrétiens qui s'imaginent qu'il leur serait aisé de faire bien plus de progrès dans la foi, d'atteindre à une sanctification bien plus haute, si seulement leur lot ici-bas était un peu différent!

Y a-t-il là un raisonnement sérieux? Je ne le pense pas. J'ai beaucoup réfléchi sur ce sujet depuis quelque temps, et je me suis convaincu, par l'étude de la Bible et par ma propre expérience, que les circonstances où nous sommes placés, non-seulement ne sont jamais défavorables à nos progrès dans la sanctification, mais constituent, au contraire, les circonstances mêmes qui peuvent le mieux y contribuer. En d'autres termes, je dis que Dieu, qui ne peut se tromper, met chacun de ses enfants dans la position qui convient le mieux à son développement dans la grâce.

Je ne parle pas, bien entendu, des positions où l'on a tort de se trouver, des relations que l'on a choisies volontairement et qui sont coupables ou dangereuses. Ce n'est jamais Dieu qui nous place dans des situations de ce genre, pas plus que ce n'est lui qui aurait envoyé Lot à Sodome; et le plus tôt nous en sortirons, fût-ce au prix de sacrifices immenses, le mieux cela vaudra pour l'honneur de Dieu et pour la paix de notre âme. Mais partout où Dieu nous place lui-même, ou permet dans sa sagesse que nous soyons placés, que ce soit en Égypte comme Joseph, à Babylone comme Daniel, ou à Patmos comme Jean, c'est là, sachons-le, que se trouve pour nous l'occasion de faire le plus de progrès dans cette vie spirituelle qui est de la part de notre Père céleste l'objet des plus tendres soins.

Cette intime persuasion est une des plus précieuses sources de consolation que puissent avoir les enfants de Dieu. Qui de nous, soit dans les grandes douleurs de la vie, soit au milieu de ces petites

contrariétés qui semblent moins importantes mais se renouvellent bien plus constamment, n'a trouvé doux d'appuyer son âme sur la glorieuse assurance que « toutes choses concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu? » Dans les circonstances les mieux faites pour nous décourager, notre foi s'est cramponnée à des paroles comme celle-là, en dépit des tentations de l'incrédulité qui aurait voulu s'écrier : « Toutes ces choses sont contre moi ! »

Et pourtant, tout en croyant, sur la parole de notre Dieu, que tout ira bien un jour, que les vents et les courants mêmes qui nous semblent contraires, nous poussent vers le port, nous avons de la peine à faire passer la ferme confiance de la théorie dans la pratique, et à croire que tout ce qui se présente renferme pour nous, dès maintenant, une bénédiction réelle.

Prenons, par exemple, ce qui semble devoir nuire le plus à la communion avec Dieu : les soucis, les inquiétudes, les interruptions constantes dont peu de vies sont exemptes.

Nous soupirons après les frais ombrages d'où l'âme contemple les choses invisibles, et s'entretient avec le Père qui est aux cieux : et constamment des choses de peu d'importance viennent réclamer notre attention, et ramener vers la terre les pensées qui s'élevaient vers le ciel.

Eh bien, ces choses de peu d'importance ne sont-elles pas voulues de Dieu? Ne sont-elles pas comprises dans les « toutes choses » qui doivent concourir à notre bien? En tout cas, elles font partie de ces « choses présentes » qui sont à nous, de ces « choses présentes » qui ne pourront « nous séparer de l'amour de Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur. » Elles contiennent donc une bénédiction présente. A la foi de la reconnaître et de s'en emparer.

En voici une preuve. Quel est, dans l'Ancienne Alliance, l'homme qui plus qu'aucun autre a joui de la communion avec Dieu? N'est-ce pas précisément celui dont l'existence ne fut pour ainsi dire qu'une longue série de travaux, de soucis, de contrariétés, et qui, fléchissant sous le poids, supplia Dieu un jour de lui ôter la vie plutôt que de lui imposer sa tâche plus longtemps : « Je te prie, si j'ai trouvé grâce devant toi, de me faire mourir, afin que je ne voie point mon malheur ! » Mais ce furent précisément ces soucis qui poussèrent Moïse vers le trône de la grâce, et l'amènèrent à converser de telle sorte avec son Dieu, à répandre avec une telle liberté son cœur en sa présence, qu'il a été dit de lui

« qu'il ne s'est jamais levé de prophète en Israël comme Moïse, qui ait connu l'Éternel face à face. » Certes, jamais la communion avec Dieu ne resplendit d'une plus vive clarté que sur le visage de cet homme dont la vie, pendant quarante ans, avait été traversée par des vicissitudes si exceptionnelles.

Nous aussi, apprenons à regarder toutes les circonstances de notre vie, qu'elles aient rapport à notre famille, à nos affaires ou à notre position sociale, comme des circonstances voulues spécialement de notre Dieu, pour hâter nos progrès dans sa grâce et dans sa connaissance. Ne soyons pas incrédules, mais croyons.

Plaçons-nous maintenant à un point de vue encore plus élevé. Malgré toute l'importance qu'il y a pour nous à faire des progrès spirituels, nous ne devons pas être égoïstes même sous ce rapport. Il vient un moment dans la vie chrétienne, un bienheureux moment, où, tout en veillant plus que jamais sur ses pensées et sur ses actions, le croyant cesse d'envisager avant tout les événements selon leurs conséquences quant à lui, et se préoccupe plutôt de l'influence qu'ils peuvent avoir sur la grande œuvre qui lui tient au cœur, l'avancement du règne de Dieu dans le monde.

Eh bien, c'est une chose magnifique que de voir ici encore tous les détails de notre vie concourir au triomphe de l'Évangile. Parce que nous sommes chrétiens, la cause de Christ ressent le contre-coup de tout ce qui nous arrive, depuis les plus grandes choses jusqu'aux plus petites. Les incidents de notre vie sont les petits rouages qui se meuvent dans les rouages immenses des desseins de Dieu en Jésus-Christ, et il ne nous arrive rien que ce grand Dieu ne destine non-seulement à notre bien, mais encore à la gloire de notre Sauveur bien-aimé.

« Ce qui m'est arrivé, » dit saint Paul, « a même contribué aux progrès de l'Évangile. » Que lui était-il arrivé? Précisément ce qui, à première vue, semblait devoir entraver ces progrès. La prison, les liens, les naufrages, la longue détention à Rome, voilà les choses qu'il avait eu à subir, voilà au milieu de quelles « circonstances » il avait vécu. Et cependant, sans l'emprisonnement de saint Paul à Philippes, jamais le géolier n'aurait entendu parler de l'Évangile; sans son naufrage à Malte, aucun miracle n'aurait été fait dans cette île; sans sa captivité à Rome, jamais l'Évangile ne se serait répandu « dans tout le prétoire. »

Il en est de même aujourd'hui. Notre Dieu est le Dieu qui

prend soin de tout ce qui nous regarde<sup>1</sup> et le fait contribuer à l'avancement de son règne. Nous-mêmes et nos plus petits intérêts sommes liés à l'accomplissement de ses desseins, et il n'est pas un détail de notre vie, fût-ce le plus insignifiant en apparence, qui ne devienne dans sa main toute-puissante une pierre de l'édifice que sa grâce veut élever.

Notre famille, notre santé, nos relations, tout est conduit en vue de ce grand but. Nos occupations, nos voyages, nos succès, nos revers, les lieux que nous visitons, les personnes que nous rencontrons, les changements et les déceptions qu'amène la vie, en un mot, tout ce qui nous arrive, est permis et paternellement dirigé. Notre Dieu poursuit dans le monde son œuvre de salut au moyen de ces petites choses. Parfois elles nous semblent si importantes que nous ne pouvons nous empêcher d'y reconnaître la main divine ; mais souvent elles sont tellement minimes que nous perdons de vue le rapport qu'elles ont avec le plan de Dieu, et que nous nous dépitons si tout ne marche pas exactement selon nos desseins.

Ah ! chacun de nous ne peut-il pas se rappeler nombre d'occasions où ses projets ont été renversés par la circonstance la plus ordinaire ? Nous avons manqué un train, un domestique nous a quitté, que sais-je ? nous avons fait une rencontre imprévue, — et dans la main de Celui qui dirige toutes choses selon son propos arrêté, ces incidents ont eu des résultats qui se feront sentir jusque dans l'éternité, à la louange de la gloire de sa grâce.

Soyons donc contents de l'état où nous nous trouvons ; laissons à notre Père céleste le soin de diriger notre vie, pleinement persuadés que s'il nous est impossible à nous de discerner le *pourquoi* des choses, Lui ne se trompe pas. « Ses œuvres lui sont connues de toute éternité, » et il ne permet pas que rien nous arrive qui non-seulement ne soit pour notre bien, mais ne contribue en même temps au triomphe de sa vérité. Satan peut bien encore chercher à nous nuire, mais il ne peut rien contre Celui qui confond les sages dans leurs finesses et fait tourner à sa gloire la colère de l'homme. Il a dit : « Mon conseil tiendra, et je ferai selon mon bon plaisir. » Toutes choses le servent. Il ne tombe pas un passereau à terre sans sa permission. La perte des ânesses de Kis ne constituait qu'un événement bien vulgaire, et cependant Dieu s'en servit

---

<sup>1</sup> Ésaïe 26 : 12.

pour accomplir ses desseins quant à l'avènement d'un roi. Aujourd'hui comme alors, il emploie les instruments les plus humbles pour amener les plus merveilleux résultats ; aussi ses enfants ne mépriseront-ils aucun des incidents de leur vie ordinaire, car ils y verront autant d'anneaux de la chaîne qui relie les choses de la terre à celles du ciel.

S.-A. BLACKWOOD.

### EXPÉRIENCE PERSONNELLE.

Dieu m'a donné une grâce si profonde en me révélant toute la simplicité joyeuse de la vie de la foi, que je me sens pressée de vous raconter par quels chemins il m'a fait passer.

Il y a de cela des années, un jour, en lisant un verset de saint Paul aux Romains, il me vint l'ambition de vivre plus véritablement pour Jésus-Christ. J'essayai. — Par moments je me sentais capable de résister aux tentations, de me réjouir à la pensée qu'avec la grâce de l'Esprit de Dieu Satan serait écrasé et que j'aurais la victoire par Jésus-Christ. Mais je ne pouvais pas dire que je fusse « morte au péché, » selon l'expression de saint Paul. Au contraire, le péché intérieur était là, bien vivant dans mon cœur, et plus d'une fois l'orgueil ou la froideur de mes sentiments vinrent troubler ma paix, et chasser celui que j'aimais pourtant plus que la vie et que le bonheur du monde ; sa présence ne se faisait plus sentir, et je me retrouvais après mes journées de ferveur plus faible que jamais, plus triste, plus découragée. « Je demeurerai en vous » : ces mots du Sauveur me semblaient une promesse faite à ses apôtres, mais non à une pécheresse comme moi. Je ne saisisais pas cette promesse par la foi, car la foi qu'il fallait pour cela, comment pouvais-je l'obtenir ? Maintenant que le bandeau est tombé, que la foi en lui est devenue une chose si simple, je me demande pourquoi ce mot de *foi* m'apparaissait enveloppé d'un si grand mystère ; pourquoi je ne me suis pas confiée, dès les premiers jours de ma vie chrétienne, à la douce puissance de mon Sauveur,

Avant d'arriver à cette confiance enfantine, j'ai pourtant bien lutté, bien pleuré sur mes chutes, essayant de fortifier ma faiblesse, de me purifier de toute imperfection morale à force de prières et par l'élan de mes saints désirs. Un jour, j'étais lasse de moi-même et près de désespérer. Dieu vint à moi — c'est toujours à ces heures-là qu'il vient. Il me révéla que Jésus-Christ n'accomplirait son œuvre en moi que lorsque je renoncerais à l'aider de mes faibles efforts et de mes luttes impuissantes. Il fallait m'abandonner simplement à lui, alors il m'apparaîtrait comme le grand Sauveur dont parle l'Écriture. J'en fis l'expérience. J'essayai d'oublier ma misère, j'essayai en marchant de tenir mes yeux attachés sur lui seul. Il me soutint, et, le sentant là, je me laissai aller peu à peu, d'abord en tremblant, puis de plus en plus délibérément, jusqu'au jour où je vis que je marchais sur les flots et que la foi m'était donnée. J'avançaï ainsi quelque temps, joyeuse et comme étonnée de la merveilleuse puissance de mon Sauveur, dont j'avais si longtemps douté.

Je ne luttai plus, je ne m'agitais plus, je m'étais abandonnée. Je comprenais pour la première fois la parole de Jésus : « Il faut que vous naissiez de nouveau. » Cette seconde naissance doit nous donner *une nature* selon le cœur de Dieu.

Après quelques mois de joie constante, il me vint tout à coup une crainte : « Si je perdais Jésus-Christ ! Si je perdais sa paix, si je retournais en arrière ! » Moi qui l'avais si souvent abandonné, pourquoi ne l'abandonnerais-je pas de nouveau ? Une vie si heureuse pouvait-elle être à tout jamais mon partage ? C'était la tentation au doute, et, comme à toute tentation qui vient de Satan, j'aurais dû répondre : « Retire-toi de moi, Satan, » tu ne peux tenter ton Dieu ! J'aurais dû ne point trembler tant que j'étais entre les bras éternels du Dieu fort. Mais je regardais à moi-même, j'avais peur de ma faiblesse, et je sentais mes pieds enfoncer. Alors j'appris une autre vérité : ce n'était pas moi qui devais me soutenir sur les flots, Dieu m'y soutiendrait ; j'avais seulement à lui confier ma foi comme je lui avais confié le soin de me rendre meilleure. Ce n'était pas moi qui avais sa main dans la mienne, c'était lui qui tenait ma main dans sa puissante main. Ce n'était pas mon faible amour qui devait garder mon cœur toujours vivant près de Jésus, c'était son amour à lui, amour immuable, sans variation ni ombre de changement, ayant la toute-puissance ; « gardés par la Puissance de Dieu, » est-il écrit. Alors je m'abandonnai de nouveau, et cette fois si entièrement que je lui confiai jusqu'au soin de m'apprendre à l'aimer et à le servir. Je ne m'inquiétai plus de rien. « Si vous ne pouvez pas ces plus petites choses, pourquoi vous inquiétez-vous du reste ? » dit le Seigneur. « Du reste, » c'est-à-dire des plus grandes choses spirituelles et divines que nous ne pouvons qu'accepter des mains de Dieu.

Oui, maintenant j'attends tout de lui ! Je le fais responsable de ma vie chrétienne ; je marcherai tant qu'il me dira de marcher, je souffrirai comme il voudra que je souffre, je jouirai de tous ses biens chaque jour de ma vie comme il lui plaira que j'en jouisse. Je ne prendrai plus souci de rien.

J'obéis et j'adore jour après jour, heure après heure, sans jamais m'inquiéter. Oh ! bienheureuse vie après laquelle soupirent tous ceux qui ont commencé à aimer le Sauveur, pourquoi ne vous connaît-on pas dès les premiers pas que l'on fait dans la carrière chrétienne ? — Pourquoi ? Parce que Dieu ne nous explique lui-même ces pages de son Évangile que lorsque nous avons pleuré sur nous-mêmes, et que nous sommes las de tout ce qui est humain, faible et périssable en nous. Il faut avoir faim et soif pour être rassasié. « Bienheureux ceux qui ont faim et soif » dès cette vie, dès les premiers jours de leur jeunesse ; ceux-là peuvent être rassasiés par l'immense amour que Dieu nous a témoigné en nous donnant Jésus-Christ.      o o o



« CRIE VERS MOI, ET JE TE RÉPONDRAI, ET JE TE RÉVÉLERAI DES CHOSSES GRANDES ET CACHÉES, LESQUELLES TU NE SAIS PAS. »  
(JÉR. 33 : 3.)

*Le gérant :*

J. BONHOUR.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1875.

## DE QUOI IL S'AGIT.

(Fin.)

— La conclusion, ce me semble, c'est qu'il n'y a plus pour le chrétien entré dans cette vie de la foi aucune possibilité de pécher?

— Possibilité, oui ; nécessité, non. Il ne nous est jamais impossible (absolument parlant) de désobéir à notre Père ; mais il n'y a pas un instant où il ne nous soit possible, par sa grâce, de lui obéir. C'est trop peu dire, car l'obéissance nous devient de plus en plus douce, facile, naturelle, tandis que la désobéissance devient de plus en plus contraire à nos habitudes, à nos désirs. Chacun comprend cela lorsqu'il s'agit de certains péchés grossiers. Il serait, par exemple, impossible à un homme tel que vous de commettre un vol, et pourtant nulle irrésistible contrainte ne vous en empêche. Que, par le progrès de la sanctification, le même principe vienne à s'appliquer à toute transgression de la loi divine, et nous comprendrons comment l'apôtre, parlant du cœur régénéré, n'a pas craint de dire : « Il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu <sup>1</sup>. »

— Le fait est, pourtant, qu'il pèche.

— Quand il pèche, il fait ce qui devrait lui être impossible, ce qu'il doit tenir pour impossible, en tant qu'il est né de Dieu. « *Non possumus* » est une réponse victorieuse que nous avons toujours le droit d'opposer au tentateur.

— Quant à vous-même (laissez-moi être indiscret jusqu'au bout), votre conscience est-elle toujours sans reproche?

— Hélas ! il s'en faut bien, et vous n'avez pas besoin de me le demander pour le savoir.

— A la bonne heure ! C'est là que je vous attendais.

— On dirait presque que mon aveu vous fait plaisir ; mais il n'excuse, croyez-le bien, ni mes chutes ni les vôtres, dont il n'est pas une qui ne doive nous affliger, comme elle contriste l'Esprit de Dieu.

— Je ne dis pas non ; toujours est-il que votre système s'écroule, car je ne vois pas en quoi consiste l'avantage pratique que vous en retirez, puisque, aussi bien, vous n'êtes pas délivré du péché.

<sup>1</sup> 1 Jean 3 : 9.

— Mon cher ami, quand il n'y aurait pas sur la terre, quand il n'y aurait jamais eu, une seule âme qui fût arrivée à saisir et à conserver dans sa plénitude le salut qui lui a été donné en Jésus-Christ, cela ne retrancherait rien de cette plénitude ; cela prouverait seulement que la foi de l'homme a été jusqu'ici trop petite pour contenir toute la grâce de Dieu. S'il reste quelque incrédulité ou quelque mauvaise volonté dans nos cœurs, il ne s'agit pas de nous résigner à la désobéissance en la déclarant inévitable, mais de nous en accuser, de nous en humilier, et de faire au péché, au moindre péché, une guerre d'extermination. En vue de notre succès dans cette bonne guerre, la conception de la vie chrétienne que j'ai essayé de vous présenter d'après l'Écriture est d'un avantage incalculable ; pour ce qui me regarde, je puis vous dire, puisque vous m'interrogez, que mon expérience actuelle diffère de celle qui l'a précédée autant qu'un ciel bleu où passe quelquefois un nuage diffère d'un ciel gris où l'on aperçoit çà et là un coin bleu. Je puis vous dire aussi que la moindre transgression me cause plus de surprise, de douleur et de honte que ne le faisaient des péchés beaucoup plus nombreux et plus graves. Vous m'accorderez que c'est quelque chose. Ai-je besoin d'ajouter que si je retrouve la paix, ce n'est qu'au pied de la croix, en confessant et en abandonnant mon iniquité ? Ah ! béni soit Dieu de ce que, « si quelqu'un a péché, — (nous sommes accoutumés à entendre dire : « *Puisque* les chrétiens pêchent continuellement ; » mais, pour l'apôtre, le péché est l'exception : « *si* quelqu'un a péché) — nous avons un avocat auprès du Père, Jésus-Christ le Juste <sup>1</sup>. » Ces paroles se trouvent dans une lettre dont l'auteur définit l'objet en ces termes : « Mes petits enfants, je vous écris ces choses afin que vous ne péchiez point <sup>1</sup>. » Ne pas pécher <sup>2</sup>, voilà notre loi, notre but, et ce que nous devons attendre de la fidélité de Dieu <sup>3</sup>. Au contraire, s'attendre à tomber, c'est tomber infailliblement ; c'est, pour ainsi dire, être tombé par avance.

— Et vous croyez que l'on peut arriver, sur cette terre, à ne plus tomber ?

— Pourquoi pas ? L'ancien Pharisien Saul de Tarse en est venu à pouvoir dire : « Je suis crucifié avec Christ, et je vis, non plus moi, mais *Christ vit en moi* ; et ce que je vis *maintenant en la chair*,

<sup>1</sup> 1 Jean 2 : 1. — <sup>2</sup> 1 Cor. 15 : 34. — <sup>3</sup> 1 Thess. 5 : 23, 24.



je le vis dans la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est donné lui-même pour moi <sup>1</sup>. » Il disait encore : « Soyez mes imitateurs, comme je le suis aussi de Christ <sup>2</sup>; » et il n'était pas le seul, car il écrit dans une autre lettre : « Soyez tous ensemble mes imitateurs, mes frères, et considérez ceux qui marchent suivant le modèle que vous avez en nous <sup>3</sup>. » Ses épîtres, qui nous laissent lire si avant dans son âme, nous montrent partout un homme qui se considère comme le premier des pécheurs <sup>4</sup>, mais comme un pécheur sauvé par grâce et devenu, par « la loi de l'Esprit de vie en Jésus-Christ <sup>5</sup>, » le serviteur fidèle de celui qui l'a racheté. Regarde-t-il à lui-même, il est « charnel, vendu au péché <sup>6</sup>; » mais il ne veut plus regarder qu'à celui qui l'a « affranchi de la loi du péché et de la mort <sup>5</sup>. » Je trouve dans ses épîtres l'humilité la plus profonde, la vigilance incessante, la discipline sévère, le soupir vers la vie céleste, la lutte vaillante et continuelle, mais nulle part la trace d'une défaite, rien qui indique ou qui même implique la conscience d'une désobéissance quelconque. Il semble qu'il ait pu dire sans intermittence : « Dieu, à qui je suis et que je sers <sup>7</sup>. »

— A ce compte, il n'avait plus à demander chaque jour au Seigneur de lui pardonner ses offenses?

— Dans une circonstance particulière, il écrivait aux Corinthiens : « Je ne me juge point moi-même ; je ne me sens coupable de rien, cependant pour cela je ne suis pas justifié ; mais celui qui me juge, c'est le Seigneur <sup>8</sup>. » Il appliquait sans doute à tous ses actes le même principe. L'enfant de Dieu qui marcherait en pleine lumière devrait encore dire à son Père : « Juge-moi toi-même ; toi qui as les yeux trop purs pour voir le mal, purifie-moi de mes fautes cachées ; Dieu de sainteté, pardonne toutes mes offenses, le mal que j'ai fait et le bien que j'ai négligé de faire ; ce qui échappe à mes regards, montre-le-moi ; supplée à ce qui me manque, aie pitié de ton enfant que tu aimes et qui t'aime, bien qu'il voudrât un cœur plus grand pour t'aimer davantage, et qu'il n'ait d'autre titre à ton amour que ton amour même et les seuls mérites de ton Fils, qui l'a racheté. » Et surtout, plus le fidèle avancera dans la connaissance et la communion du Sauveur, plus aussi il s'humiliera devant lui dans la poussière, plus il sentira le besoin et le bonheur d'avoir

<sup>1</sup> Gal. 2 : 20. — <sup>2</sup> 1 Cor. 11 : 1. — <sup>3</sup> Phil. 3 : 17. — <sup>4</sup> 1 Tim. 1 : 15. — <sup>5</sup> Rom. 8 : 2. — <sup>6</sup> Rom. 7 : 14. — <sup>7</sup> Actes 27 : 23. — <sup>8</sup> 1 Cor. 4 : 3, 4.

part, pour le passé, pour le présent, pour l'avenir, à l'aspersion du sang de l'Agneau, ne connaissant d'autre chemin pour aller au Père, d'autre justice, d'autre force, d'autre espérance, d'autre gloire que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié.

— Tout cela a un fort parfum de mysticisme.

— Vous voulez dire de christianisme.

— Au fond, c'est tout simplement la piété des apôtres à laquelle on nous convie aujourd'hui?

— Cette fois, vous avez dit le vrai mot. Il n'est pas besoin d'être prophète, ni même d'avoir observé de bien près la condition actuelle de l'humanité, pour reconnaître qu'il n'y a, à l'heure qu'il est, d'autre alternative pour le christianisme que de redevenir apostolique ou de disparaître. Or vous n'admettez pas plus que moi qu'il puisse disparaître; il faut donc qu'il redevienne apostolique.

— Vous avez peut-être raison. Pussions-nous...

— Voilà que vous vous oubliez encore! Quel bien a-t-il jamais fait à vous ou à qui que ce soit, votre « pussions-nous! » Apprenons plutôt à dire avec foi : « Nous pouvons, parce que Dieu peut; nous pouvons, parce que Dieu veut, et que désormais notre volonté est d'accord avec la sienne; nous pouvons toutes choses, en Christ qui nous fortifie<sup>1</sup>. »

— Je vous remercie, et vous promets de réfléchir à notre conversation. Il faut pourtant que je vous avertisse franchement d'une chose. Ce qui se passera entre Dieu et moi restera entre Dieu et moi. J'entends demeurer en dehors de ce qu'on appelle « le mouvement », et je ne crois pas que je devienne jamais sympathique à vos « réunions de consécration. »

— Quant à cela, mon bon ami, vous agirez selon votre jugement et votre conscience; c'est bien la moindre de mes préoccupations à votre endroit. Il m'importera fort peu que vous entriez ou non dans le mouvement, quand viendra l'heureux jour — et je le crois proche — où « le mouvement » sera entré en vous.

— Qui vivra verra... Au revoir, et prions l'un pour l'autre.

TH. MONOD.

<sup>1</sup> Phil. 4 : 13.

## NOTRE DÉLIVRANCE.

« ... Jusqu'ici je n'ai parlé que de l'expiation des péchés par le sang de Christ. A cette grâce s'en rattache intimement une autre qui n'est ni moins précieuse ni moins nécessaire. Jésus signifie Sauveur ; il « délivre son peuple de leurs péchés ; » il l'en délivre à tous égards. S'il nous avait affranchis de la peine du péché sans nous affranchir aussi de son empire, il ne serait pas un Sauveur parfait ; il ne justifierait pas le nom qui lui fut donné par l'ange et la raison pour laquelle il le reçut (Matth. 1 : 21). Mais, en mourant pour nous sur la croix, il nous a délivrés de l'empire du péché en même temps que du châtiement qui l'accompagne. C'est l'importante vérité que l'apôtre développe dans les chap. 6 et 7 de son épître aux Romains ; après avoir exposé tout au long, dans les chapitres précédents, la doctrine fondamentale de la justification gratuite : « Notre vieil homme, » continue-t-il (chap. 6 : 6), « fut crucifié avec Christ, afin que le corps du péché fût rendu impuissant, pour que nous ne soyons plus asservis au péché. » (Voir aussi Gal. 2 : 20.) Du même coup, Jésus a « détruit les œuvres du diable » (1 Jean 3 : 8 ; Rom. 5 : 12) : « le péché » par le moyen du péché (Matth. 26 : 15, 16 ; Jean 13 : 2), « la mort » par le moyen de la mort (Héb. 2 : 14, 15) ; il a battu l'adversaire avec ses propres armes ; « il nous a délivrés de la main de nos ennemis, afin que nous le servions sans crainte, en sainteté et en justice devant lui, tous les jours de notre vie <sup>1</sup>. »

Voilà ce que nous rappelle également la Cène ; elle nous dit à sa manière que « le péché n'aura pas la domination sur nous, parce que nous ne sommes pas sous la loi, mais sous la grâce <sup>2</sup> ; » elle nous dit que, en Jésus mourant pour nous sur le Calvaire, nous avons tout à la fois le droit et le devoir, mais par cela même aussi l'obligation morale, de vivre saintement ; elle nous dit que si le péché habite encore en nous (et ne nous le fait, hélas ! que trop sentir), il ne pourra néanmoins, aussi longtemps que nous demeurerons attachés à Christ, reprendre sur nous la domination qu'il a perdue... La Cène, si nous la comprenons, nous invite à entonner d'avance avec l'apôtre le chant de la victoire : « Je rends grâce à Dieu par notre Seigneur Jésus-Christ <sup>3</sup> ! »

E. GUERS <sup>4</sup>.

« J'ai gravi vers l'Évangile à travers la spéculation, je m'y soumetts ; mais heureux ceux à qui il se présente aussitôt, non par le côté spéculatif, qui n'est que son profil, mais en face, comme une puissance vive de régénération et de charité. Il n'y a que cela de vraiment bon ici-bas ; il faut s'y attacher et s'y tenir, et user du reste comme n'en usant pas. »

VINET.

<sup>1</sup> Luc 1 : 74, 75. — <sup>2</sup> Rom. 6 : 14. — <sup>3</sup> Rom. 7 : 25. — <sup>4</sup> *La Cène du Seigneur et ses divers aspects.*

## LA VIE DE LA FOI.

## V. — DIFFICULTÉS PRATIQUES. — 2. DE LA FOI.

Le pas qui suit immédiatement celui de la consécration, dans notre marche vers le pays découlant de lait et de miel, est celui de la foi. Ici encore, Satan est fort habile à créer des difficultés et à susciter des obstacles.

L'enfant de Dieu dont les yeux se sont ouverts à la plénitude que Jésus lui offre, et qui en est venu à souhaiter d'y avoir part, entend chacun de ceux dont il appelle l'expérience à son aide lui dire que cette plénitude s'obtient par la foi. Mais comme la notion de la foi est elle-même entourée pour lui d'un profond mystère, cette réponse, au lieu d'éclairer son chemin, semble le rendre encore plus ténébreux.

« Il va sans dire que c'est par la foi, » pense-t-il, « car je sais bien que tout est par la foi dans la vie chrétienne. Mais voilà justement ce qui me trouble ; car la foi, je ne l'ai pas, je ne sais pas même bien en quoi elle consiste, ni comment on l'obtient. » Et découragé dès le début, désespérant de surmonter cet obstacle, il reste dans un vague douloureux.

Ces perplexités viennent de ce qu'on a très-généralement de la foi une conception fautive ; car la foi est en réalité la chose du monde la plus simple, la plus unie, la plus facile.

Voici, j'imagine, l'idée que vous vous en êtes faite jusqu'ici. Vous l'avez en quelque sorte considérée comme un acte de l'âme, comme une bienheureuse disposition venant de la grâce de Dieu, en un mot, comme *quelque chose* : quelque chose de palpable, que l'on possède, que l'on contemple, dont on jouit, dont on se sert comme d'un passe-port donnant accès à la faveur de Dieu, ou comme d'une monnaie pour payer ses dons. C'est dans cette idée que vous avez prié pour obtenir la foi ; et ne recevant rien de pareil, vous vous en tenez à la conviction que vous manquez de foi. Mais la foi ne présente aucun de ces caractères ; elle n'a rien qui puisse se constater ; de même que la vue, elle n'existe que dans son rapport avec son objet. Fermez les yeux, essayez de regarder sous vos paupières closes, et demandez-vous si vous possédez ou non le sens de la vue : cela est aussi rationnel que de regarder

au dedans de vous pour examiner si vous avez la foi. C'est lorsque vous voyez quelque chose que vous savez que vous jouissez de la vue ; c'est lorsque vous croyez quelque chose que vous savez que vous avez la foi. De même que la vue consiste simplement à voir, de même la foi consiste simplement à croire. Et de même que le seul caractère indispensable d'une bonne vue, c'est qu'elle nous montre les objets tels qu'ils sont, de même le seul caractère indispensable de la foi, c'est qu'elle nous fasse croire les choses telles qu'elles sont. L'efficace ne réside pas dans le fait de la croyance, mais dans ce que l'on croit. Si vous croyez la vérité, vous êtes sauvé ; si vous croyez le mensonge, vous êtes perdu. Dans l'un et l'autre cas, votre foi a été la même, mais les choses que vous croyiez étaient diamétralement opposées, et voilà ce qui a entraîné l'immense différence. Votre salut résulte non de ce que votre foi vous sauve, mais de ce qu'elle vous unit au Sauveur qui vous sauve. Elle n'est pas autre chose que ce lien.

Reconnaissez donc, je vous en prie, l'extrême simplicité de la foi ; comprenez qu'elle consiste à croire Dieu quand il dit qu'il a fait, ou qu'il fera, quelque chose pour vous, et alors de compter sur lui : rien de plus, rien de moins. Cela est simple au point d'être difficile à démontrer. Si l'on me demande ce que c'est que de croire que quelqu'un veuille faire pour moi un ouvrage quelconque, je réponds que cela signifie laisser la personne en question faire mon ouvrage et sentir qu'il est absolument inutile que je le fasse moi-même. Il n'est personne qui ne remette ainsi à d'autres, par confiance, des choses de la plus haute importance avec la plus complète sécurité. Tous les jours des mères laissent aux soins d'une bonne l'enfant qui leur est si cher, sans éprouver l'ombre d'une inquiétude. Tous les jours, sans penser même que nous courions le moindre risque, tous tant que nous sommes nous confions notre santé, même notre vie, à des cuisinières, des cochers, des mécaniciens, des chefs de train, à toutes sortes de gens salariés qui nous ont entièrement à leur merci, qui pourraient en un instant nous plonger dans le malheur ou nous faire mourir si l'envie leur en prenait, ou si seulement ils manquaient de l'attention nécessaire. Bien souvent nous savons à peine sur qui nous nous reposons ainsi ; il nous suffit de connaître en bloc la nature humaine et les lois qui régissent d'habitude les rapports des hommes entre eux, et jamais il ne nous vient à la pensée que nous fassions quelque chose d'extraordinaire.

Et vous n'hésitez pas à répéter sans cesse que vous ne pouvez avoir pleinement confiance en votre Dieu !

Imaginez ce que vous deviendriez dans la vie ordinaire si vous y apportiez les mêmes notions qu'à votre vie spirituelle. Supposons que vous allez vous lever demain matin bien persuadé que vous ne pouvez vous reposer sur personne parce que vous n'êtes pas disposé à la confiance. En vous mettant à table pour déjeuner, vous dites : « Je ne puis rien manger, car je manque de foi, et je ne puis croire que la cuisinière n'ait pas empoisonné le café, ou que le boucher n'ait pas envoyé une viande malsaine. » Et vous quittez la table ayant faim. Vous allez à vos affaires, et vous dites : « Je ne puis prendre le chemin de fer, car je manque de foi et par conséquent je ne me fie ni au mécanicien, ni au conducteur, ni aux constructeurs des voitures, ni aux inspecteurs de la voie. » Vous voilà obligé de vous rendre partout à pied, au prix de beaucoup de fatigue, et encore n'atteindrez-vous pas tant de lieux où le chemin de fer vous aurait conduit. Vos amis vous apportent des renseignements, votre commis vous présente des comptes ; vous répondez : « Je suis désolé de ne pouvoir vous croire, mais je manque de foi et ne crois jamais personne. » Si vous ouvrez un journal, vous êtes tout aussitôt forcé de le poser en disant : « Vraiment, je ne puis croire un mot de ce que dit ce journal, car je manque de foi. Je ne crois pas qu'il y ait au monde une reine d'Angleterre, car je ne l'ai jamais vue, ni un pays qui s'appelle l'Irlande, car je n'y ai jamais été. Je manque de foi ; par conséquent je ne puis rien croire que je n'aie vu et touché. C'est une grande épreuve, mais je n'y puis rien. »

Représentez-vous ce que serait une journée comme celle-là ; jugez comme elle vous rendrait malheureux, et combien insensé vous paraîtriez à tout le monde. Représentez-vous combien vos amis se trouveraient offensés par votre méfiance ; quant à vos domestiques, ils refuseraient assurément de rester un jour de plus à votre service. Eh bien, si le manque de foi en vos semblables peut avoir de telles conséquences, que devient-il lorsque c'est à Dieu lui-même que vous dites être incapable de compter sur lui ou de croire sa parole, que vous répétez que c'est une grande épreuve, mais à laquelle vous ne pouvez rien ?

Serait-il vrai que vous pouvez vous confier en votre prochain et que vous ne pouvez pas compter sur votre Dieu ? Serait-il vrai

qu'alors que vous recevez « le témoignage des hommes, » vous ne pouvez recevoir « le témoignage de Dieu? » Vous pourriez remettre vos intérêts terrestres les plus chers à des créatures aussi faibles et impuissantes que vous, et vous craindriez de remettre vos intérêts spirituels au Sauveur qui a versé son sang dans le dessein même de vous sauver, et dont il est dit qu'il est « puissant pour sauver pleinement! »

Croyant, mon frère, vous que ce nom même de croyant désigne comme pouvant croire, n'est-ce pas, vous n'oserez plus alléguer comme excuse que vous manquez de foi? Car lorsque vous parlez ainsi, vous voulez dire, évidemment, que vous manquez de foi en Dieu; il ne s'agit pas d'avoir confiance en vous-même, et si tel était le cas, vous seriez au contraire dans une condition très-fâcheuse. Laissez-moi vous supplier de toujours compléter votre phrase, lorsque vous avancez ou pensez chose pareille, et de dire catégoriquement : « Je manque de foi en Dieu, je ne puis croire Dieu. » Cela vous paraîtra tellement affreux que vous n'oserez bientôt plus continuer dans cette voie.

Mais, dites-vous, je ne puis croire sans le secours du Saint-Esprit. D'accord. En concluez-vous que vous manquez de foi parce que cet Esprit de gloire manque à l'accomplissement de son œuvre? Si tel est le cas, vous n'avez assurément rien à vous reprocher, vous n'avez rien à craindre, et il est complètement inutile de vous exhorter à la foi.

Mais non! ne voyez-vous pas qu'en restant au point où vous en êtes, en répétant que vous manquez de foi et que vous ne pouvez croire, non-seulement vous « faites Dieu menteur, » mais encore vous témoignez la plus complète défiance à l'égard du Saint-Esprit? Il est toujours prêt à soulager nos faiblesses; ce n'est jamais nous qui avons à l'attendre, c'est lui qui nous attend toujours. Pour ma part, j'ai une confiance si absolue en l'Esprit-Saint, je sais si bien qu'il est toujours prêt à agir, que j'ose dire à chacun de ceux qui me lisent : Vous pouvez croire, maintenant, sur l'heure même, et si vous ne le faites pas, la faute n'en est pas au Saint-Esprit, mais à vous.

Rangez donc votre volonté du côté de la foi. Dites : « Seigneur, je veux croire; Seigneur, je crois; » et ne cessez pas de le répéter. Chaque fois que l'ennemi reviendra avec une tentation au doute, redites-vous que vous croyez. Sortez une bonne fois de votre incréd-

dulité pour vous jeter tête baissée dans la confiance à la parole et aux promesses de Dieu, osez vous abandonner à la garde puissante du Seigneur Jésus. Si jamais vous avez commis un précieux dépôt aux mains d'un ami terrestre, je vous en conjure, remettez-vous vous-même et tous vos intérêts spirituels entre les mains de votre ami céleste, et ne vous permettez jamais, *jamais*, JAMAIS, de douter de nouveau.

Rappelez-vous aussi qu'il y a deux choses qui sont encore plus absolument incompatibles que l'eau et le feu : la confiance et l'agitation. Diriez-vous que vous avez confiance si, ayant prié un ami de faire quelque chose pour vous, vous passiez jours et nuits à vous tourmenter, vous demandant si la chose sera faite et bien faite? Et une fois que vous avez remis au Seigneur le soin de votre âme, direz-vous que vous avez confiance si jour après jour et nuit après nuit vous vous demandez avec angoisse où vous en êtes? Quand un croyant a confiance, il cesse de s'agiter; et s'il s'agite, c'est la meilleure preuve qu'il n'a pas confiance. A prendre ceci comme pierre de touche, combien peu de vraie confiance renferme l'Église de Christ! Elle a bien sa raison d'être, cette solennelle question du Sauveur : « Quand le Fils de l'Homme viendra, pensez-vous qu'il trouve de la foi sur la terre? » Il trouvera beaucoup d'activité, beaucoup d'ardeur sincère et, sans nul doute, plus d'un cœur consacré; mais trouvera-t-il de *la foi*, cette chose précisément qu'il met au-dessus de tout le reste? Question sérieuse, que tout chrétien devrait peser avec soin. Puisse-t-il nous suffire d'avoir dans le temps passé partagé l'incrédulité du monde, et puisse chacun de nous, qui connaissons notre Maître, sceller qu'il est véritable en nous abandonnant complètement à lui...

Vous vous êtes déjà confié en lui pour certaines choses, et il ne vous a pas fait défaut. Désormais, confiez-vous en lui pour toutes choses, et vous verrez s'il ne fait pas pour vous infiniment au delà de tout ce que vous avez jamais demandé ou pensé, selon son glorieux pouvoir qui accomplira en vous tout le bon plaisir de sa volonté bénie.

Vous ne trouvez pas difficile de laisser au Seigneur le soin de l'univers et de la création physique; peut-il donc y avoir en vous quelque chose de plus compliqué, de plus difficile, que vous croyiez ne pas pouvoir lui abandonner sans trouble et sans inquiétude? Arrière ces misérables doutes! Tenez-vous ferme à la puissance, à



la vérité de Dieu, soyez fermement résolu à croire, et vous verrez comme vos difficultés s'évanouiront promptement. Dans l'obscurité, ayez confiance ; dans la lumière, ayez confiance ; croyez le soir, croyez le matin, et votre foi qui, au début, vous coûtera peut-être un sérieux effort, finira par être pour votre âme une simple et douce habitude.

« Toutes choses sont possibles à Dieu, » et « toutes choses sont possibles à celui qui croit. » Dans les temps anciens, la foi a « conquis des royaumes, exercé la justice, obtenu les promesses, fermé la gueule des lions, éteint la force du feu, échappé au tranchant des épées, soutenu vaillamment la guerre, mis en fuite des armées ennemies : » elle peut le faire encore. Notre Seigneur nous dit lui-même : « Si vous avez de la foi aussi gros qu'un grain de moutarde, vous direz à cette montagne : Ote-toi de là et viens ici, et elle le fera ; et rien ne vous sera impossible. »

Pour peu que vous soyez un enfant de Dieu, vous devez avoir de la foi au moins aussi gros qu'un grain de moutarde ; par conséquent, vous n'oserez plus dire que vous ne pouvez avoir confiance parce que vous manquez de foi ! Dites plutôt : « Je puis et je veux me confier en mon Rédempteur, si grand, si puissant, si fidèle, et aucune puissance de la terre ou de l'enfer ne me fera douter de lui ! »

De tous les hommages que nous puissions lui rendre, aucun ne lui est aussi agréable qu'une confiance entraînant l'abandon. Embrassez donc par la foi tout ce que Dieu vous a dit, et suppliez-le de vous multiplier les sujets de le croire. Et chaque fois que revient l'heure obscure de l'épreuve, rappelez-vous que si maintenant vous êtes attristés pour un peu de temps par diverses tentations, vu que cela est conveñable, c'est « afin que l'épreuve de votre foi, beaucoup plus précieuse que l'or qui périt et qui est pourtant éprouvé par le feu, vous tourne à louange, à honneur et à gloire lorsque Jésus-Christ paraîtra. »

H. W. S.

---

Dieu « produit en nous la volonté, » non pas en nous dispensant de vouloir, mais en nous en rendant capables.

---

## UN TÉMOIGNAGE.

Beaucoup de chrétiens se demandent ce qu'il y a *au fond* du mouvement religieux actuel ; ils ne se rendent pas bien compte de ce qu'éprouve une âme qui en subit l'influence, et ils craignent qu'il n'en soit de ce réveil comme de tant d'autres. « Lorsque l'intérêt ou l'excitation produits par la nouveauté de la chose seront passés, » disent-ils, « n'aurons-nous pas à constater une fois de plus combien il est vain de vouloir réveiller les âmes en dehors du vieux moyen, plus lent, mais plus sûr, des prédications évangéliques régulières et du salutaire exemple donné par l'accomplissement humble et fidèle des devoirs que Dieu place chaque jour devant nous ? »

C'est à ces chrétiens-là que je voudrais dire en toute simplicité comment Dieu m'a fait entrer dans ce « mouvement, » il y a un an, comment il m'y a maintenu, et ce qu'il m'y a appris jusqu'ici.

En fait d'apparences de vie chrétienne, j'avais à peu près tout ce qu'on peut souhaiter. Les hommes s'y trompaient si bien que Dieu a permis que, par mes paroles ou par mon exemple, je fusse en bénédiction à quelques âmes ; et mes habitudes étaient telles qu'elles auraient pu me tromper moi-même si Dieu n'avait eu pitié de moi. Je croyais à toutes les doctrines que la Bible enseigne, je m'appuyais sur elles, je n'espérais qu'en Jésus ; mais jamais je ne m'étais placé sérieusement en face de ces doctrines pour examiner l'influence qu'elles exerçaient sur moi. Le sentiment de mon état de péché allait s'affaiblissant de plus en plus, et l'idée d'une réforme à accomplir dans ma vie, quand elle se présentait à moi, m'épouvantait comme au-dessus de mes forces.

Il y a un an, j'entendis un frère étranger insister sur cette parole de saint Paul : « Mettez-vous bien dans l'esprit que vous êtes morts au péché, et que vous vivez à Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur. » Cette parole n'était pas à mon adresse, mais évidemment la volonté de Dieu à mon égard était qu'elle le devînt, et *ma* volonté seule pouvait y mettre obstacle. Je demandai à Dieu, en conséquence, qu'à l'instant même il changeât ma volonté, qu'il la rendît conforme à la sienne, qu'il détruisît les résistances de mon cœur et accomplît en moi « tout le bon plaisir de sa volonté. »

Dieu me donna d'être sincère dans mon désir de ne plus m'appartenir à moi-même et de lui appartenir tout entier ; mais je n'étais pas certain, d'abord qu'il acceptât cette misérable offrande, ensuite qu'il daignât s'occuper de moi qui avais si souvent méprisé ses appels, et qu'il me fit vraiment faire l'expérience personnelle de la réalité des promesses faites à la foi.

An fond de mon cœur, je pensais que pour recevoir de telles grâces, pour avoir part à de si grandes bénédictions, pour être admis à vivre *tous les jours* dans la présence et dans la communion du Seigneur, il fallait le *mériter*, puisque rien d'impur ou de souillé ne peut subsister devant lui. Je me rappelle avec quelle joie émue, mais tremblante, je retournai à mes occupations habituelles ; je ne doutais pas que je ne dusse recevoir « quelque chose, » mais j'étais sous la même impression que l'enfant qui, sachant bien qu'un « grand plaisir » l'attend, ignore pourtant en quoi consistera ce plaisir. Eh bien ! oui, cela est

vrai : du moment où nous nous donnons à Dieu sans réserve, *il agit en nous*. Dieu m'a accordé ce que je lui demandais, et il m'a révélé qu'il est un Dieu « fort aisé à trouver. » Est-ce à dire que je sois plus satisfait de moi-même aujourd'hui qu'autrefois ? Tout au contraire ; mais je suis beaucoup plus satisfait de mon Dieu ; je sens davantage *combien* il m'aime, et je comprends mieux que c'est à cause de son amour pour moi, non du mien pour lui, qu'il me sauve et me sanctifie. « Il se taira à cause de son amour <sup>1</sup>. »

L'immense différence entre ma vie d'autrefois et celle d'aujourd'hui consiste en ceci : Autrefois, mon attention ne se portait sur les choses de Dieu et sur mes intérêts spirituels que dans un sentiment de devoir, lorsque j'en avais le temps, et je n'y prenais point de plaisir ; aujourd'hui, je puis le dire à la gloire de Dieu, c'est l'inverse. Dieu met en moi un intérêt croissant pour tout ce qui touche à l'avancement de son règne, au salut des âmes, à mon propre salut. Dieu m'a fait changer de direction. Il m'a fait regarder les choses dont je détournais les yeux ; il m'a placé en face de celles dont je m'éloignais ; bien plus, il m'a fait désirer celles qui m'étaient indifférentes, et craindre celles dans lesquelles je me complaisais autrefois.

C'est bien là son œuvre, bien que ce n'en soit encore que le commencement ; mais il m'a fallu d'abord lui demander de tout mon cœur de me disposer à le laisser agir en moi, — et c'est là ce que tous nous pouvons et devons faire c'est à ce point de vue qu'il dépend de nous d'accepter ou de refuser la grâce de Dieu. Si nous lui disons, avec un sincère désir d'être exaucés : « Produis en moi la volonté de t'appartenir, » il le fait, et alors l'exécution *ne peut pas* manquer de suivre.

Ne nous inquiétons pas de savoir à quel point précis nous en étions auparavant ; de savoir si, oui ou non, nous étions justifiés devant Dieu par le sang de la croix. Qu'importe ce que nous étions hier ? L'essentiel, c'est que nous acceptions aujourd'hui ce que Dieu nous donne en Jésus-Christ. Il ne s'agit pas de nous croire prêts à recevoir de plus grandes grâces de Dieu, mais de croire que toutes les grâces de Dieu sont prêtes pour nous.

Si nous attendons pour nous consacrer à Dieu une manifestation extraordinaire quelconque, ou seulement un vif sentiment de nos péchés, ou un profond regret, une sincère douleur de l'avoir offensé, nous risquons d'attendre toujours. On l'a dit avec raison : Il faut de la lumière pour voir au fond d'une mine que le charbon est noir. De même, ce n'est que lorsque nous nous serons résolument, de propos délibéré, engagés dans le chemin de l'obéissance, que Dieu nous révélera — mais par mesure, car nous ne pourrions pas supporter d'en voir la réalité tout à la fois — l'abîme de misères d'où sa grâce nous a retirés. Et l'obéissance consiste à nous donner à Dieu tels que nous sommes, d'autant plus coupables que nous ne croyons pas l'être, que nous n'éprouvons pas de repentance, et ajoutant ces péchés de l'incrédulité et de l'endurcissement à tous les autres dont nous avons besoin qu'il nous délivre.

Il existe un grave malentendu sur le sens du mot « conversion. » On le prend en général comme désignant *un but atteint* ; et comme on entend saint Paul

<sup>1</sup> Soph. 3 : 17.

dire : « Je ne me persuade pas d'avoir atteint le but, » on n'ose jamais se croire « converti, » encore moins se donner pour tel. Souvent, peut-être, le fait que des chrétiens assuraient être convertis a fait douter de leur humilité. Mais la conversion est un point *de départ*, et non d'arrivée. Nous marchions avec le monde dans le chemin qui mène à la perdition, tournant le dos à Jésus et à son salut ; par la grâce de Dieu, à un moment déterminé que nous aurons peut-être de la peine à retrouver dans nos impressions, mais qui n'en est pas moins précis pour l'auteur de cette œuvre en nous, nous avons été « retournés, » « convertis. » Tournant alors le dos au monde et « regardant à Jésus, » nous nous sommes résolument engagés dans le chemin de l'obéissance, et nous avons décidé de ne plus servir Bahal, mais Dieu. Voilà ce qui constitue, non pas la vie chrétienne, mais la nouvelle naissance, et voilà ce qui s'appelle « la conversion. »

Un enfant n'est pas un homme ; il le deviendra... peut-être ; mais il n'aura pas pour cela à renaître une seconde fois ; le fait de sa naissance était aussi complet et aussi définitif après quelques heures qu'il le sera lorsque l'homme aura atteint son entier développement. Il en est de même de la « nouvelle naissance. » Nous savons bien qui nous voulons servir ; nous savons où vont nos désirs, où tendent nos goûts, quelles sont les lectures, les compagnies, les occupations qui nous plaisent ; nous savons si nous pouvons dire en toute sincérité que nous *voudrions* faire le bien que nous ne faisons pas, et que nous ne voudrions pas faire le mal que nous faisons. Avant d'être convertis, nous ne recherchons pas « le bien, » et nous pratiquons le péché sans même admettre qu'il soit péché. Si donc notre conscience est réveillée à cet égard, c'est l'œuvre de l'Esprit de Dieu en nous, et si l'Esprit de Dieu agit en nous, c'est l'homme nouveau qui est né, et Dieu lui donnera l'accroissement. Nous sommes tournés vers un point opposé au premier, nous sommes convertis : il s'agit maintenant de « *marcher* dans la force du Seigneur Éternel » vers les choses qui sont devant nous.

Convertis, oui ; nés de nouveau par la grâce de Dieu, mais encore enfants ; faibles, craintifs, hésitants, offensant notre père par nos désobéissances, notre ingratitude, notre méchanceté ; faisant des chutes fréquentes, relevés par la main paternelle, pardonnés par le cœur paternel ; heureux aujourd'hui parce que nous marchons dans la voie de l'obéissance, malheureux demain parce que nous écoutons la voix du tentateur ; ne sachant rien, sinon que c'est notre père qui nous a aimés le premier... Tel est l'état de l'enfant, tel est aussi notre état spirituel aux premiers jours de notre nouvelle vie. Mais de l'état d'enfant, il faut passer à celui d'homme fait, — et ici se présente la période de l'éducation et de l'instruction. Ni l'instruction ni l'éducation spirituelles n'ont rien à voir dans le fait même de la conversion ; convertis, nous sommes justifiés devant Dieu par la foi en Jésus-Christ, et, ouvriers de la onzième heure, nous n'en aurons pas moins part au salut acquis par Jésus-Christ à tous ceux qui croient en lui : l'exemple du brigand sur la croix suffirait à lui seul pour le prouver. Mais nous avons peut-être bien des années à passer sur la terre après notre conversion, et nous ne devons pas prendre notre parti de demeurer dans l'état d'enfance ; là encore, la même grâce qui nous a enfantés à une vie nouvelle poursuivra son œuvre en nous pour notre dévelop-

pement et nous sanctifiera. Dans ce sens aussi, si nous voulons, il nous sera donné de pouvoir.

Avec la croissance, les besoins de l'enfant se développent. Ce qui nous suffisait autrefois ne nous suffit plus ; nous demandons davantage, sachant par une expérience déjà souvent répétée que ce que nous demandons nous est donné ; et à mesure que nous laissons derrière nous les choses qui sont de l'enfance, notre Père céleste nous apprend, nous sentant aimés, à aimer à notre tour ; il nous enseigne à prier, et en nous faisant prendre plaisir à faire sa volonté, il développe en nous le désir d'en connaître toujours davantage. « S'il y a quelque chose en moi de plus que ce que je vois, fais-le-moi connaître. » Nous prenons ainsi l'habitude de vivre de prière, ce qui est vivre de foi. Puis, Dieu nous fait faire cette expérience, que si nous résistons à Satan, il s'éloigne de nous, et nous sommes tout surpris et joyeux de constater que là où nous étions autrefois toujours vaincus, nous remportons habituellement la victoire.

Dieu fait plus encore. Après nous avoir fait triompher dans nos combats, il permet souvent que nos tentations elles-mêmes diminuent d'intensité, parce qu'il fait diminuer en nous le goût et l'attrait des choses qui nous étaient en piège. Et qui dira tout ce que Dieu nous fait trouver dans sa Parole ! Cette Bible, si souvent lue autrefois par acquit de conscience, sans goût et sans profit, s'illumine ; elle prend pour nous tout l'intérêt qui s'attache à un livre nouveau ; nous avons peine à croire que nous ayons déjà lu tel ou tel passage qui nous émeut comme le ferait la voix de Dieu résonnant à nos oreilles ! Nous ne comprenons pas comment nous avons pu, pendant si longtemps, vivre si misérablement, tandis que nous avions en notre possession un pareil trésor, et, plus nous y puisons, plus nous y découvrons de richesses nouvelles.

Voilà comment Dieu nous élève quand nous nous humilions, et nous instruit lorsque nous voulons tout apprendre de lui.

Et puis, il nous fait désirer de faire part à d'autres des grâces qu'il nous a révélées, et voilà ouvert devant nous le vaste champ de l'activité chrétienne. Il y produit en nous et la volonté et l'exécution, et s'y sert de nous dans la mesure exacte où nous lui disons avec sincérité : « Non ce que je veux, mais ce que tu veux. »

N'attendons pas de sentir déborder en nous l'amour des âmes pour leur annoncer les compassions de Dieu. Commençons par le faire parce qu'il est ainsi ordonné ; faisons-le « dans la faiblesse, dans la crainte et dans un grand tremblement, » mais aussi dans la foi, « la foi fondée, non sur la sagesse des hommes, mais sur la puissance de Dieu. » — Nous découvrirons alors avec ravissement ce précieux secret, que c'est en nous dépensant que nous sommes enrichis, et que le moyen de recevoir c'est de donner, non ce que nous avons, mais ce que Dieu nous donne à donner ; ainsi, pas à pas, si nous laissons à notre Père céleste le soin de nous conduire, nous serons guidés dans la vie chrétienne depuis le jour de notre naissance (la conversion) jusqu'à celui où il nous dira : « Entre dans la joie de ton Seigneur. »

S'il fallait donc résumer l'enseignement des Écritures sur lequel l'attention des chrétiens se porte aujourd'hui d'une manière toute particulière, et signaler

la doctrine capitale du mouvement religieux auquel nous assistons, nous dirions :

1° Que les chrétiens ont présenté trop souvent « la conversion » comme un but à atteindre *pour y rester*, au lieu de la présenter comme le seul point de départ possible d'une vie chrétienne vraiment digne de ce nom.

2° Que tout dans la vie du chrétien, depuis le moment de la nouvelle naissance jusqu'à celui de la parfaite stature, en passant par tous les degrés intermédiaires d'instruction et de développement, s'obtient par la foi, et seulement par la foi.

« Quand j'étais enfant, je parlais comme un enfant, je jugeais comme un enfant, je pensais comme un enfant ; mais lorsque je suis devenu homme, j'ai quitté ce qui tenait de l'enfant. »

G. J.

---

La première et la dernière fois que le mot *bienheureux* est employé dans l'histoire évangélique, il l'est en relation avec la *foi*.

« Bienheureuse est celle qui a cru, car (*ou que*) les choses qui lui ont été dites de la part du Seigneur auront leur accomplissement. » Luc 1 : 45.

« Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » Jean 20 : 29.



En deux occasions seulement il est dit que Jésus *s'étonna*. Toutes deux ont trait à la foi.

Il s'étonna *de la foi* d'un étranger. Matth. 8 : 10. Comp. Matth. 15 : 28.

Il s'étonna *de l'absence de foi* chez ses compatriotes. Marc 6 : 6.

L. M.



On se plaît à rappeler, et non sans raison, que le christianisme n'est pas une idée, mais une histoire ; il en est de même du salut d'une seule âme : ce salut est une histoire, ou il n'est rien.



« VOTRE PÈRE SAIT DE QUOI VOUS AVEZ BESOIN AVANT QUE VOUS LE LUI DEMANDIEZ. » — MATTH. 6 : 8.

*Le gérant :*

J. BONHOURE.

LUTTE ET VICTOIRE <sup>1</sup>.

Ils l'ont vaincu par le sang de l'Agneau, et par la parole de leur témoignage. (Apoc. 12 : 11.)

Nous pensons trop souvent que les saints déjà glorifiés étaient d'une autre race que nous-mêmes, capables de plus nobles choses et revêtus de grâces au-dessus de notre portée. Les artistes les ont ornés d'auréoles, bien que leur front ait été chargé de soucis pareils aux nôtres et que leurs cheveux aient blanchi sous l'épreuve.

Ils ont été attaqués par l'ennemi comme nous le sommes, mais ils ont *résisté*. Nous savons ce que c'est que d'être tentés, mais pas assez peut-être ce que c'est que de résister. Pourtant, plus la tentation est grande, plus la résistance doit l'être, et c'est là ce qui caractérise les enfants de Dieu. Ils se tiennent sur leurs gardes. Ce serait une grande erreur que de demeurer les bras croisés et de nous figurer que nous aurons la victoire en nous bornant à croire que nous l'avons. Le salut n'est pas par les œuvres, mais la lutte contre le péché est de chaque jour. Nous devons veiller, prier, aller en avant ; ce n'est point par une passive quiétude que nous obtiendrons la victoire, mais avec toutes les énergies que nous donne l'Esprit éternel. Ces Cananéens-là doivent être chassés du pays par la force des armes, afin que nous prenions entière possession de notre héritage spirituel. Ceignons nos reins et prenons notre épée sous la conduite de notre grand Josué, sachant que le ciel n'est pas pour ceux qui combattent seulement, mais pour ceux qui triomphent. — « Je combats contre mes péchés, » me dites-vous. Et moi je vous demande : « Êtes-vous vainqueur ? » Car si le péché vous domine habituellement, vous êtes encore sous la loi et non sous la grâce. Si les saints gémissent et s'écrient parfois : « Qui me délivrera de ce corps de mort ? » ils ajoutent avec une confiance assurée en la puissance divine : « Je rends grâce à Dieu

<sup>1</sup> Un ami du réveil nous communique ce remarquable morceau, qu'il a bien voulu traduire pour nous en le condensant quelque peu. Il a pensé avec raison que l'assurance de la victoire ne doit pas faire perdre de vue la nécessité de la lutte, pas plus que la lutte inévitable ne doit faire oublier la victoire assurée en Jésus-Christ.

par Jésus-Christ ! » Le croyant connaît le combat, mais il se réjouit de la victoire. Il lutte et triomphe en même temps. Nous sommes victorieux, mais non sans bataille ; notre victoire est déjà gagnée et nous sommes plus que vainqueurs, mais nous marchons sans cesse vers de nouveaux conflits et ne mettons jamais de côté notre épée.

La position des chrétiens est semblable à celle de Napoléon I<sup>er</sup> qui disait : « Les conquêtes m'ont fait ce que je suis ; et les conquêtes seules me maintiendront. »

Ainsi de vous, chrétiens ! Si je triomphe d'un péché par la force du Saint-Esprit, j'en rencontre d'autres qu'il me faut combattre, car entre le moment présent et le ciel, je ne puis espérer que les hostilités cessent. Je ne dois jamais déposer les armes et dire : « La lutte est finie, la victoire est gagnée ; je n'ai qu'à me reposer. » Vous êtes enrôlés, frères, pour une guerre qui doit durer toute la vie. Quand vous dormirez dans votre sépulcre, alors la bataille sera terminée. Mais tant que vous serez sur la terre, vous resterez à portée des assauts de l'ennemi, et peut-être votre plus grand combat sera-t-il le dernier. L'attaque, la résistance et la victoire, voilà notre partage.

Les bienheureux dans la gloire se réjouissent parce qu'ils ont vaincu. Leurs robes blanches et leurs palmes sont les symboles de leur triomphe : c'est qu'ils ont eu des luttes. Les anges se réjouissent aussi d'être demeurés fermes ; mais notre chant de victoire sera bien plus doux, plus mélodieux que le leur, parce que notre combat aura été plus terrible. Nous avons été attaqués, nous avons faibli parfois, nous avons été soutenus et finalement vainqueurs ; c'est pour cela que notre joie sera grande devant le trône de Dieu.

Mais laissez-moi vous demander : Résistez-vous ? êtes-vous des conquérants ? La vie de Dieu a-t-elle la haute main sur votre péché ? Si le péché est notre maître, nous périrons ; la grâce doit régner en nous, ou bien nous sommes dans une condition déplorable. Ne pensez pas que vaincre le péché soit une bénédiction de luxe, accordée aux chrétiens qui vivent sur les sommets de la vie spirituelle. Il nous faut entrer dans cette voie victorieuse ou bien nous ne sommes pas sauvés. La sainteté est une nécessité pour tous les saints, et ce que l'on représente souvent comme une grâce qui s'obtient par une seconde conversion, est une part nécessaire de la première, si elle a été véritable. Les esclaves du péché



ne sont pas des enfants de Dieu ; si Satan vous gouverne, vous n'êtes pas en Christ. Où la grâce domine, elle combat pour le Roi céleste ; elle entre dans l'âme pour lutter et pour vaincre. Où se trouve l'arche de Dieu, Dagon tombe et se brise. « Celui qui pêche ne l'a pas vu, ni ne l'a pas connu, » dit saint Jean.

Les guerriers spirituels ont deux armes : « le sang de l'Agneau et la parole de leur témoignage. »

« *Le sang de l'Agneau* » les a déjà lavés, justifiés. Ce sang continue à leur ouvrir un accès auprès du trône de la grâce. Si vous et moi sommes jamais au nombre des vainqueurs dans le ciel, c'est parce que ce sang sera devenu nôtre, et nous aura été appliqué par la foi. Le sang de Christ a-t-il purifié ton âme, mon frère ? L'a-t-il rapproché de Dieu ? S'il en est ainsi, tu pourras vaincre par ce sang. Quand nous avons senti sa puissance rédemptrice, nous avons été rachetés de toute iniquité, délivrés de l'empire de Satan et revêtus de force. Nous avons été faits rois et sacrificeurs parce que Jésus a été mis à mort.

Si donc, bien-aimés, nous sommes participants du salut, nous avons obtenu en même temps la puissance sur le péché, la force, un royaume, une communion avec Christ et l'autorité de parler en son nom, tout cela par le sang de l'alliance éternelle !

Les saints glorifiés ont aussi vaincu par « *la parole de leur témoignage.* » Quel a été ce témoignage ? Ils ont parlé du sang de l'Agneau. Si nous voulons combattre la puissance de Satan dans le monde, il faut lui opposer la rédemption par le sang de l'Agneau. A proportion que cette vérité a été obscurcie dans l'Église, la force de l'Église a décliné ; tandis que partout où la justification par la foi est clairement annoncée, l'Église est forte et écrase la tête du Dragon. Annoncez le sacrifice de Christ et sa puissance pour ôter le péché ! Si quelqu'un est l'esclave d'une iniquité, qu'il voie la punition de son péché portée par Christ. Dites au pécheur que Dieu peut le délivrer parce que son Sauveur est mort ; allez aussi apporter ce témoignage jusqu'aux portes mêmes de l'enfer, et vous retirerez des âmes de la destruction. Proclamons le salut par Jésus-Christ crucifié et nous ébranlerons jusque dans ses fondement la puissance de l'Adversaire.

SPURGEON.

## LA VIE DE LA FOI.

## VI. — TOUT NOUS VIENT-IL DE DIEU?

La peine que nous avons à reconnaître la main de Dieu en toutes choses est un des plus grands obstacles au calme de notre vie intérieure. Combien souvent on entend répéter : « Je me soumetts sans peine à la volonté de Dieu, mais non pas à celle des hommes ; et il se trouve la plupart du temps que mes épreuves et mes croix me viennent des hommes. » Ou encore : « Parler de la confiance est chose facile ; mais quand je remets une affaire à Dieu, l'homme intervient inmanquablement et déränge tout, car s'il ne m'est pas difficile d'avoir confiance en Dieu, je trouve extrêmement difficile d'avoir confiance en l'homme. »

Ces difficultés-là ne sont pas chimériques ; elles ont au contraire beaucoup de gravité, et si l'on ne peut les aplanir, elles rendent impossible la vie de la foi qu'elles transforment en une pure utopie. En effet, dans la vie, presque tout nous arrive par des voies humaines, et la plupart de nos épreuves sont le résultat de l'insuccès, ou de l'ignorance, ou de la négligence, ou du péché de quelqu'un. Ces choses-là, nous savons que Dieu ne peut en être l'auteur ; et pourtant, s'il n'y est pour rien, comment pourrions-nous lui dire, à propos de ces mêmes choses : « Ta volonté soit faite ? »

D'ailleurs, à quoi sert que nous remettions à Dieu le soin de ce qui nous concerne si, après tout, il est loisible à l'homme d'intervenir et de tout compromettre ? Et comment vivre par la foi si les causes humaines, dans lesquelles il serait coupable et insensé d'avoir confiance, doivent exercer sur notre vie une influence si considérable ?

Il y a plus encore. Les choses dans lesquelles nous pouvons voir la main de Dieu renferment toujours une douceur qui guérit ce que cette main a blessé. Il n'y a qu'amertume au contraire, dans les chagrins qu'infligent les hommes.

Ce dont nous avons besoin, par conséquent, c'est de trouver Dieu en toutes choses, et de tout recevoir de lui directement, sans intervention de causes secondes. Et il nous faut en venir là pour que nous puissions faire l'expérience soutenue de ce qu'est l'entier abandon et la pleine confiance. Si nous nous abandonnons, ce doit être au Seigneur et non à l'homme. Il faut que notre assurance

repose sur lui et que nous ne fassions jamais de la chair notre bras, ou nous succomberons à la première épreuve.

Mais ici une question se pose devant nous : « Est-il vrai que la main de Dieu soit en toutes choses ? Est-ce la Bible qui nous assure que nous devons tout prendre comme venant de lui, sans nous arrêter aux causes secondes qui ont pu servir à amener les événements ? » Je n'hésite pas à répondre : OUI. Tout ce qui arrive aux enfants de Dieu leur est dispensé directement par la main de leur Père, quelles que soient les apparences. Pour eux, il n'existe pas de *causes secondes*.

Ceci découle de tout l'enseignement des Écritures. Pas un passereau ne tombe à terre sans notre Père. Les cheveux mêmes de notre tête sont tous comptés. Nous ne devons nous inquiéter de rien, parce que notre Père a soin de nous. Nous ne devons pas nous venger nous-mêmes, parce que notre Père s'est chargé de nous défendre. Nous ne devons rien craindre, car le Seigneur est avec nous. Personne ne peut être contre nous, parce qu'il est pour nous. Nous n'aurons point de disette parce qu'il est notre Berger. Quand nous passerons par les fleuves, ils ne nous noieront point, et quand nous marcherons à travers le feu, nous ne serons pas brûlés, parce qu'il sera avec nous. Il ferme la gueule des lions pour qu'ils ne nous fassent point de mal. Il sauve et il délivre <sup>1</sup>. Il change les temps et les saisons ; il renverse les rois et il établit les rois <sup>2</sup>. Dans sa main, le cœur de l'homme est comme une eau courante, il l'incline à ce qu'il veut <sup>3</sup>.

Il domine sur tous les royaumes des nations, et la force et la puissance sont dans sa main, en sorte que nul ne peut lui résister <sup>4</sup>. Il domine sur la fureur de la mer ; quand les vagues s'élèvent, il les apaise <sup>5</sup>. Il réduit à néant le conseil des nations ; il rend de nul effet les desseins des peuples <sup>6</sup>. Dans le ciel, sur la terre, dans les mers et tous les lieux profonds, le Seigneur fait ce qu'il lui plaît <sup>7</sup>.

« Si tu vois dans un pays le pauvre opprimé, et le jugement et la justice violés, ne t'en étonne point ; celui qui est au-dessus du plus élevé regarde : il y en a de plus puissants qu'eux <sup>8</sup>. »

« Voici, ce ne sont là que les bords de ses voies ; et combien peu nous en connaissons ! Mais qui pourra comprendre l'éclat de

<sup>1</sup> Dan. 6 : 22, 27. — <sup>2</sup> Dan. 2 : 21. — <sup>3</sup> Prov. 21 : 1. — <sup>4</sup> 2 Chron. 20 : 6. — <sup>5</sup> Ps. 89 : 10. — <sup>6</sup> Ps. 33 : 10. — <sup>7</sup> Ps. 135 : 6. — <sup>8</sup> Eccl. 5 : 8.

sa puissance? ' » « Ne sais-tu pas, et n'as-tu pas entendu, que le Dieu d'éternité, le Seigneur, le Créateur des bouts de la terre, ne se travaille point et ne se fatigue point? Il n'y a pas moyen de sonder son intelligence ? »

Et encore : « Dieu est notre retraite et notre force, notre secours dans les détresses, fort aisé à trouver. C'est pourquoi nous ne craindrons point, quand même la terre se bouleverserait et que les montagnes se renverseraient au milieu de la mer, que ses eaux viendraient à bruir et à se troubler, que les montagnes seraient ébranlées par ses vagues soulevées <sup>3</sup>. » « Je dirai de l'Éternel : il est ma retraite et ma forteresse, mon Dieu en qui je m'assure. Sûrement il te délivrera des pièges du chasseur et de la mortalité funeste ; il te couvrira de ses plumes et tu auras retraite sous ses ailes. Sa vérité sera ton bouclier et ton écu. Tu n'auras point peur de l'épouvante qui règne la nuit, ni de la flèche qui vole le jour, ni de la peste qui marche dans les ténèbres, ni de la destruction qui fait le dégât en plein midi. Il en tombera mille à ton côté et dix mille à ta droite, mais elle n'approchera point de toi... Parce que tu as choisi l'Éternel, ma retraite, même le Souverain pour ton asile, aucun mal ne t'arrivera, et aucune plaie n'approchera de ta tente, car il donnera charge de toi à ses anges afin qu'ils te gardent dans toutes tes voies <sup>4</sup>. »

A mon sens, ces passages, et tant d'autres analogues, résolvent une fois pour toutes le problème de l'importance que peuvent avoir les causes secondes dans la vie des enfants de Dieu. Ils sont sous la surveillance de leur Père, et rien ne peut les toucher sans qu'il le sache et le permette. Il est possible que l'action dont nous subissons les conséquences ait eu pour origine le péché de l'homme, et que par conséquent on ne puisse dire qu'elle soit en elle-même la volonté de Dieu ; mais au moment où nous nous en ressentons, elle est devenue la volonté de Dieu à notre égard, et nous avons à la prendre comme venant de lui. Aucun homme, aucune association d'hommes, aucune puissance sur la terre ou dans le ciel, ne peut atteindre l'âme qui demeure en Christ sans passer par lui d'abord et recevoir de lui l'autorisation d'aller jusqu'au disciple. Si Dieu est pour nous, peu importe qui est contre nous ; rien n'est capable de nous troubler ou de nous nuire, à moins qu'il ne l'ait jugé bon pour

<sup>1</sup> Job 26 : 14. — <sup>2</sup> Ésaïe 40 : 28. — <sup>3</sup> Ps. 46 : 1, 2. — <sup>4</sup> Ps. 91 : 2-7, 9-11.

nous et qu'il ne se tienne près de nous pendant que la calamité passe.

Ce qu'est pour un faible enfant l'amour paternel nous offre une pâle image de ces soins de notre Dieu. Si l'enfant se trouve dans les bras de son père, rien ne l'atteindra sans le consentement du père, à moins que celui-ci ne soit trop faible pour s'y opposer; et encore, dans ce cas, commencera-t-il par soutenir lui-même le choc. Or, ce que ferait un père terrestre pour un petit être impuissant, combien plus ne devons-nous pas l'attendre de notre Père céleste, dont l'amour est infiniment plus profond, dont rien ne peut mettre en défaut la force et la sagesse? Je crains que bien des gens, même parmi les enfants de Dieu, n'aient peine à croire qu'il les égale en tendresse, en amour, en vigilance, et ne l'accusent dans le secret de leur cœur d'une négligence, d'une indifférence dont eux-mêmes se sentent incapables. Eh bien, la vérité, c'est qu'il prend de nous un soin qui défie toute vigilance humaine possible; la vérité, c'est que celui qui compte les cheveux de notre tête et ne permet pas qu'un passereau tombe à terre sans lui, enregistre les plus petits détails propres à intéresser la vie de ses enfants, et les dirige tous selon sa volonté d'amour, quelque origine que nous puissions leur attribuer.

Les exemples à citer comme preuves sont innombrables. Prenez Joseph. *Vit-on* jamais rien qui pût sembler plus évidemment le résultat du péché, l'opposé de la volonté de Dieu, que le moment où il fut vendu comme esclave? Et cependant, Joseph, parlant de ce moment dit : « Pour vous, vous avez pensé du mal à mon égard, mais Dieu l'a pensé en bien <sup>1</sup>. » Aux yeux de la chair, c'étaient bien assurément les méchants frères de Joseph qui l'avaient envoyé en Égypte; et pourtant Joseph, considérant la chose des yeux de la foi, put dire : « Dieu m'a envoyé <sup>2</sup>. » Sans aucun doute, ses frères avaient commis un grave péché; mais avant que les conséquences de ce péché se fissent sentir à Joseph, elles étaient devenues la volonté de Dieu à l'égard de Joseph, et constituèrent en définitive, bien que tout d'abord on ne pût en juger ainsi, la plus grande bénédiction de sa vie. Nous voyons par là comment Dieu peut tirer sa louange même de la colère de l'homme, et comment « toutes choses, » même les péchés des autres, « concourent ensemble au bien de ceux qui aiment Dieu. »

(*A suivre.*)

H. W. S.

<sup>1</sup> Gen. 50 : 20. — <sup>2</sup> Gen. 45 : 5, 7, 8.

## UN SCANDALE ET UNE DÉLIVRANCE.

Il y a environ vingt-cinq ans, je voyais quelquefois une jeune dame pour lui parler de l'Évangile. Je le faisais avec d'autant plus d'empressement que sa faible santé semblait lui promettre peu d'années d'existence.

Après mes premières visites, Madame L. m'ouvrit son cœur et me raconta sa vie au point de vue religieux ; elle me dit, entre autres choses, que pendant sa jeunesse elle avait appris à connaître et à aimer la vérité. « J'étais même sur le point de me convertir franchement à Jésus, » poursuivit-elle, « lorsque je fus témoin, pour mon malheur, d'une grave infidélité commise par une personne considérée comme éminemment pieuse, un véritable pilier de l'Église. » Ce scandale me fit tant de mal que je conclus que si les chrétiens n'étaient pas meilleurs, il n'était pas besoin de devenir chrétien, et dès ce moment je retombai dans le monde et dans l'indifférence religieuse. Maintenant que depuis plusieurs années je vis loin de Dieu, je crains de ne pouvoir trouver la paix du Seigneur et d'être perdue éternellement. »

Je continuai mes visites pendant deux ans à peu près et je vis avec joie cette âme recommencer à se confier dans le Sauveur. Elle me dit un jour : « Il me semble que je me reposerais pleinement sur lui si ce n'était mon inquiétude au sujet de mon mari et de mon fils unique ; je vois bien que je ne suis pas ici pour longtemps, et néanmoins je ne puis me jeter dans les bras de Jésus parce que j'ai encore des doutes et que je suis trop préoccupée des deux chers objets de mon affection. » J'insistai auprès d'elle pour l'engager à s'abandonner sans réserve au Sauveur avec ses doutes, ses péchés et ses préoccupations ; je priai et je me retirai. La nuit suivante, à deux heures du matin, elle me fit appeler parce qu'elle sentait que la fin approchait à grands pas. Dans ce moment solennel, en présence de son mari, elle me dit : « Cher Monsieur et frère, j'ai failli périr et aller en enfer à cause d'un scandale. *Dites-le aux chrétiens.* Mais le Seigneur a eu pitié de moi, et avant que je quitte ce monde, il m'a révélé son amour. J'ai remis mon mari et mon enfant au Seigneur ; je ne crains plus pour eux, et je me suis jetée moi-même dans les bras du Sauveur, qui me fait goûter sa paix laquelle surpasse toute intelligence. Toutes mes inquiétudes et tous mes doutes ont disparu. Je suis à Jésus, qui m'a accordé une entière délivrance, et je vais à lui. » Nous priâmes, et, comme elle était très-fatiguée, je la quittai après avoir reçu d'elle un cordial serrement de main avec ces deux derniers mots : « Merci ! Au revoir ! » et son regard indiquait le ciel. Une heure après, elle s'endormit joyeuse dans la foi en Jésus son Sauveur.

Puissent tous les croyants qui liront ces lignes n'oublier jamais ces paroles de l'Écriture sainte : « Malheur à celui par qui le scandale arrive ! » Que Dieu nous donne à tous, dans sa grâce souveraine, de prouver notre foi et notre consécration au Sauveur par une fidélité humble, constante et croissante !

UN ANCIEN DE L'ÉGLISE RÉFORMÉE.

## TOUTE VICTOIRE PAR CHRIST.

## CANTIQUE.

*(Air du cantique 102 des Chants chrétiens.)*

« Je puis tout par Christ qui me fortifie ! » Philippiens 4 : 13.

« En toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs, par Celui qui nous a aimés. » Romains 8 : 36.

Plus le mal est pressant, plus ma misère est grande,  
Plus l'abîme est profond et béant sous mes pas,  
Plus le péril extrême un prompt secours demande,  
— Plus je me réfugie, ô Jésus ! dans tes bras.

Parmi tous les dangers, c'est Toi qui me rassures,  
Contre tous les assauts, c'est Toi mon bouclier !  
C'est Toi, si je faiblis, qui guéris mes blessures :  
Pour pouvoir tout, sur Toi je n'ai qu'à m'appuyer.

Ta croix m'a racheté d'éternelles misères,  
Mais ce n'est point assez de m'y voir arraché :  
O Sauveur ! sauve-moi de toutes les manières,  
Et, comme de l'enfer, sauve-moi du péché !

Tu m'as associé, Jésus, à ta victoire :  
Mets ta force en mon bras, mets ta flamme en mon cœur.  
Oui, viens, par mon triomphe, ajouter à ta gloire,  
Combattre par mes mains, et me rendre vainqueur.

Viens me faire, aujourd'hui, progresser d'heure en heure :  
Que péché sur péché meure en moi, sous tes coups,  
Tant que sur Toi je compte et qu'en Toi je demeure,  
Du matin jusqu'au soir la victoire est à nous.

Tu me donnes toujours selon ma confiance ;  
Quand j'ai tout demandé, n'ai-je pas tout reçu ?  
Avec Toi tout triomphe est assuré d'avance :  
Quand on est sûr de vaincre, on a déjà vaincu.

Ed. M.

## LA CONFIANCE.

(ALLOCATION PRONONCÉE A BRIGHTON <sup>1</sup>.)

Lire 2 Rois, 18 : 17-20 ; Psaume 31 ; Jér. 17 : 5-8 ; et surtout Matth. 14 : 22-33.

Le sujet que nous avons traité hier était la *foi* ; celui que nous nous proposons d'étudier ce soir est la *confiance*.

Ces deux termes ne sont pas absolument synonymes. Autre chose est *croire*, autre chose *se confier*. Il nous sera utile, je pense, d'examiner ces deux sujets séparément. Hier, nous nous sommes entretenus de la *foi*, considérée uniquement comme croyance, parce que c'est la première chose nécessaire, parfaitement distincte de la seconde, la *confiance*. Vous croyez qu'une chose est vraie ; vous croyez que Christ dit la vérité ; vous croyez que Dieu a donné son Fils au monde ; vous croyez, en ce sens que vous acceptez avec votre intelligence comme une chose vraie, que Christ est votre Sauveur. Tout ceci est bien, tout ceci est indispensable comme point de départ. Vous ne pouvez vous fier à quelqu'un ou à quelque chose à moins de croire que vous avez quelque raison de le faire. Il faut que vous croyiez que cette personne mérite votre confiance ou que la chose dont il est question est digne de foi. Mais reste ensuite à agir conformément à ce que vous croyez. Vous avez un acte à accomplir, celui de vous confier au Seigneur.

Comment avons-nous agi, nous qui avons quitté la France pour venir en Angleterre ? Nous avons cru qu'il fallait nous rendre à Calais ou à Dieppe, à une époque déterminée ; nous avons cru que là nous trouverions des bateaux à vapeur pour nous transporter. Bien que nous n'eussions pas examiné ces bateaux, nous avons cru qu'ils étaient en bon état, en bon ordre, sous la conduite de capitaines habiles et de pilotes expérimentés. Mais nous aurions pu croire toutes ces choses et être cependant encore, à l'heure qu'il est, de l'autre côté du détroit. Ce qu'il nous restait à faire, c'était de quitter le rivage et de nous embarquer ; de nous confier à ces navires, d'agir selon notre conviction. Pour arriver ici, il ne suffisait pas simplement de dire, de croire ou de nous persuader que

<sup>1</sup> Traduite d'après le compte rendu des conférences de Brighton.



ces navires étaient excellents, mais il fallait nous rendre à bord et nous laisser conduire d'un rivage à l'autre.

Prenons un autre exemple. Vous êtes malade dans une ville étrangère : appelez-vous n'importe quel médecin, le premier venu? Non, pour peu que vous puissiez faire autrement. Vous prenez des informations pour découvrir un homme digne de votre confiance, et si un ami sur le jugement duquel vous pouvez compter vient vous recommander son propre docteur, vous affirmant que c'est un homme de talent, vous le croyez ; mais cela ne vous guérit pas. Vous appelez ce médecin, vous lui dites ce que vous éprouvez et vous écoutez ses avis.

Tout cela ne suffit pas encore : il faut que vous vous abandonniez à ses soins et que vous fassiez ce qu'il vous prescrit. Si vous lui dites : « Je crois que vous êtes un excellent docteur, prudent et affectueux, savant et habile, » et que, pourtant, lorsqu'il vous donne une ordonnance, vous vous écriez : « Oh non ! ce n'est pas ce qu'il me faut ! » ou si, au moment où sa main s'approche de votre mal, vous l'écartez avec terreur ; — il verra bien qu'en dépit de tous vos compliments, vous n'avez pas confiance en lui.

Ainsi en est-il de nos rapports avec le Seigneur. Nous devons croire ce qu'on nous dit de lui. Nous devons traiter les faits comme des faits. C'est ce dont nous nous sommes occupés dans une précédente réunion. Nous avons contemplé Christ sur la croix ; nous avons recherché la signification de ce fait dans la Parole de Dieu. Nous avons compris que nous devons accepter le fait en lui-même, et aussi son explication, tels qu'ils ressortent de la Parole inspirée. Nous devons croire que Christ est mort à notre place ; qu'il est devenu notre représentant, notre Chef ; qu'en lui nous possédons la vie éternelle, et avec elle toutes choses absolument : justice, sainteté, grâce et gloire. Mais ceci ne doit pas rester à l'état de croyance intellectuelle. Nous avons quelque chose de plus à faire, si notre foi est une foi véritable. Cette seconde question se lie sans doute à la première de manière qu'elles arrivent à n'en plus faire qu'une : mais il y a un tel danger à confondre le simple acquiescement de l'intelligence avec la confiance du cœur, qu'il est urgent d'insister sur ce dernier point.

Si vous croyez vraiment que Dieu a livré son Fils pour vous, vous vous abandonnez à lui. Vous direz : « Puisqu'il est ma vie, je ne veux plus vivre en dehors de lui. » Remarquez-le, il s'agit

ici d'un acte : acte moral, acte spirituel, acte du cœur, de la volonté, comme vous voudrez ; ce n'en est pas moins un acte, une chose que vous devez accomplir : l'abandon de vous-même au Seigneur Jésus.

Le récit que nous venons de lire dans l'Évangile nous aidera à comprendre ce que c'est que la confiance.

Les disciples sont dans la barque et le Sauveur marche sur la mer. Il vient vers eux et leur dit : « Rassurez-vous, c'est moi, n'ayez point de peur. » Pour que ces paroles les rassurassent en effet, il fallait qu'ils connussent déjà le Seigneur. Nous aussi, nous avons besoin de savoir d'avance qui est Christ pour que son assurance encourageante : « C'est moi, » ait le pouvoir de calmer nos craintes.

« Seigneur, si c'est toi, ordonne que j'aïlle vers toi en marchant sur les eaux. » Remarquez le mélange d'hésitation et de foi dans cette prière de Pierre : « Si c'est toi ! » Ah ! certes, il savait bien que c'était Jésus, et sa demande même le prouve. S'il eût réellement craint d'être sous l'empire d'une hallucination, il ne lui eût pas suffi d'entendre une voix l'appeler et lui dire : « Viens. » Il croyait ; mais il désirait être appelé à faire une chose qui, lui étant impossible à lui-même, lui prouvât jusqu'à l'évidence qu'il était bien en présence de Jésus. Il fallait déjà passablement de foi pour demander une preuve comme celle-là ; mais il avait besoin que cette foi s'appuyât sur l'expérience : « Ordonne que j'aïlle vers toi en marchant sur les eaux. » Et Jésus lui répondit : « Viens. »

N'est-ce pas là notre propre histoire ? Il n'est pas nécessaire que je m'adresse en particulier à telle ou telle classe de mes auditeurs ; que je distingue entre ceux qui sont convertis depuis longtemps et ceux qui, retournés en arrière, reviennent au Seigneur de nouveau, ou encore ceux qui ce soir, pour la première fois, ont résolu de se donner à lui. Ces divisions sont inutiles parce que, quel que soit le degré qu'ait atteint notre vie chrétienne, il nous faut tous en cet instant faire la même chose, c'est-à-dire un pas en avant, pour obéir au Seigneur Jésus qui dit maintenant à chacun de nous : « Viens ! »

Plus d'une âme ici se demande si c'est vraiment le Seigneur qui s'est approché d'elle, et désirerait en avoir une preuve certaine. Eh bien ! le Seigneur parle ; il donne un ordre à chacun de nous. Dans ce moment, il nous ordonne d'écouter sa Parole avec respect,

avec foi, avec empressement et avec un vif désir de la mettre en pratique. Après cette réunion, vous aurez à obéir à Dieu dans de petites choses, dans vos paroles et vos pensées. Vous aurez à vivre dans l'Esprit de Christ parmi ceux qui vous entourent, plusieurs d'entre vous auront à porter avec patience de grandes épreuves, de lourds fardeaux. Quant à demain, que vous importe? *Demain ne vient jamais*, ne vous en inquiétez donc pas. Ce soir, voulez-vous une preuve que le Seigneur vous aime, qu'il est miséricordieux et tout-puissant? Il vous donne ce commandement: « Viens! » à travers tous les obstacles. — « Impossible! » répondez-vous. Mais il était également impossible pour Pierre de marcher sur les eaux; vous, comme lui, vous avez une force pour vous soutenir, c'est cette parole: « Viens. » — « Et quand Pierre fut descendu de la barque... » Ah! voici le point difficile! Vous dites volontiers: « Quelle pauvre misérable barque! Comme elle est vieille et vermoulue! » et ainsi de suite; mais quand il est question d'en sortir pour descendre dans les eaux mouvantes, vous ne pouvez vous résoudre à la quitter.

Je suppose que Pierre ne quitta pas la barque d'un bond, pendant qu'elle était ballottée par les vagues; il se laissa probablement glisser dehors avec précaution, tenant le bord du bateau, puis il ne s'y cramponna plus que d'une main... Vint alors le moment critique... Allons, Pierre, détache tes doigts et laisse aller la barque... Mes frères, c'est ce que Dieu vous commande ce soir: laissez aller la barque. Le nom de cette barque, c'est: LE MOI. — « Ah! » dites-vous, « c'est terrible! » — Comment! Mais je pensais que c'était là précisément ce qui faisait l'objet de vos désirs, de vos soupirs, de vos prières! Ah! ce n'est pas terrible, c'est, au contraire, la plus grande des bénédictions. Abandonnez la barque. Pourquoi? Pour descendre comme une pierre au fond de l'abîme? Oh non! Pierre quitta la barque et marcha sur les eaux; au lieu de l'engloutir, elles le soutinrent, parce qu'il allait à Jésus, et que pour aller à Jésus il lui fallait regarder Jésus. Aucun sentier ne s'ouvrait devant lui; son sentier, c'était la ligne droite entre lui et Jésus. Nous ne verrons jamais d'autre chemin tracé devant nos pas.

Pierre, ayant quitté la barque, vit Jésus si calme au milieu de la tempête, lui souriant avec tant de bonté, qu'il fit un pas en avant... et voici, la vague le porta; il avança l'autre pied, et la

vague suivante le porta de même. Devant lui, pas autre chose qu'une vaste étendue d'eau ; derrière, de l'eau encore, et je suis persuadé que s'il avait voulu retourner à la barque ou seulement s'arrêter, il aurait enfoncé sur-le-champ. Mais il marcha droit devant lui pendant un moment.

Cependant, le vent qui n'avait pas cessé de souffler redoubla de violence, « et Pierre eut peur ; » aussitôt qu'il commença à craindre, il commença à enfoncer. Il ne se confiait plus absolument dans la parole du Seigneur, dans la puissance du Seigneur. « C'est vraiment merveilleux, » pensait-il, « mais combien de temps cela pourra-t-il durer ? » Or, quand on se demande combien cela durera, il est probable que cela ne durera pas longtemps. Il se mit alors à penser aux vents et aux vagues au lieu de penser à Jésus : dès cet instant le flot cessa de le porter et il s'écria : « Seigneur, sauve-moi ! » Prière excellente, et que le Seigneur ne refuse jamais d'exaucer ; mais ce qui vaut mieux encore, c'est de marcher avec calme, se confiant dans sa Parole. Jésus ne répondit pas à Pierre : « Ta prière est vraiment humble, fervente et touchante ; » non, mais il lui dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? »

La vie chrétienne ne consiste pas dans une série de défaillances qui nous obligent à crier incessamment : « Seigneur, sauve-moi ! » Toutefois, si jamais nous nous sentons défaillir, appelons aussitôt le Seigneur à notre aide ; et quand il nous a pris par la main et remis sur nos pieds, reposons-nous de nouveau sur lui seul du soin de nous garder et de nous conduire. S'il est glorifié quand il nous relève de nos chutes, il l'est plus encore quand il nous en préserve. Une confiance incessante en lui nous maintiendra au-dessus des flots. Remarquez que Jésus ne dit pas à Pierre : « Tu devais bien t'attendre à douter et à enfoncer ; » mais : « Pourquoi as-tu douté ? » Vous non plus, vous ne devez pas vous attendre à douter du Seigneur quand vous avez fait un complet abandon de vous-même entre ses mains.

Cette vie de confiance est quelquefois appelée *vie chrétienne supérieure*. Je n'aime guère cette expression. Quand nous suivons cette belle rue de Brighton qui longe le rivage, et au-dessous de laquelle se trouvent les vastes arcades où matelots et pêcheurs se donnent rendez-vous, ceux-ci parlent peut-être de « monter » vers nous, mais il ne nous vient pas à l'esprit de nous considérer comme

suisant une voie « supérieure ; » nous marchons dans la rue, tout simplement. De même, ceux qui se sont donnés au Sauveur n'ont autre chose à dire sinon qu'ils ont trouvé en lui la vie ; que d'autres appellent, s'ils le veulent, cette vie de la foi une vie plus haute, et cependant plus humble, plus simple et plus heureuse que la leur. Puissent-ils être persuadés d'y entrer eux aussi ! Mais il ne convient pas à un croyant de dire qu'il vit d'une vie chrétienne « supérieure ».

Et maintenant, où en êtes-vous, mes amis ? Vous cramponnez-vous encore d'une main à la nacelle ? S'il en est ainsi, toutes ces réunions ne vous seront guère utiles ; peut-être même l'ennemi en profitera-t-il pour vous faire plus de mal encore que par le passé. Ce soir même, abandonnez la barque ! Ne trouvez-vous pas que le Seigneur vous a rachetés à un assez grand prix pour avoir le droit de vous réclamer comme siens ? Mais l'égoïsme se glisse même dans nos aspirations spirituelles... Nous nous demandons ce qui nous sera le plus agréable, et cependant Jésus est là qui nous appelle et nous attend. Nous nous arrêtons pour parcourir encore tout le champ de la doctrine chrétienne, pour entendre de nouveaux discours et chanter encore des cantiques... Mes frères, ne voulez-vous pas *maintenant* abandonner votre volonté propre et votre confiance en vous-mêmes ? Ne savez-vous pas que Celui qui vous y invite est le Dieu tout-puissant, le Prince de la paix, votre Frère, votre Rédempteur, qui ne désire que votre sainteté, c'est-à-dire votre bonheur et votre bien ? Ne le croyez-vous pas ? et ne voulez-vous pas, en ce moment, sans plus d'explications et de discours sur la foi, la confiance et la consécration, vous abandonner entièrement au Seigneur et lui obéir en toutes choses ? Pour cela, il suffit de lui dire du cœur : « Seigneur, tu m'as dit : Viens !... je viens ! » Amen.

TH. MONOD.

Si l'on ne nettoie pas soigneusement une lampe elle n'éclaire pas bien ; si l'on ne renouvelle pas l'huile, elle s'éteint... Il n'y a rien d'aussi beau, ni dans le ciel ni sur la terre, que de voir une âme s'éclairer sous l'action de l'Esprit, et ensuite monter, par la communion avec Dieu, de lumière en lumière. Il n'y a rien de plus triste que de voir une âme qui était passée des ténèbres à la lumière, se négliger, fumer, puis s'éteindre et redevenir noire.

DIETERLEN.

Lorsqu'on parle devant le monde de la confiance en l'Éternel, et qu'on engage l'homme à s'abandonner entièrement à ce Dieu qui est fidèle et puissant pour accomplir ses promesses, le monde a l'air de se scandaliser. Il est bien commode, dit-il, de se confier à Dieu et de s'endormir là-dessus... Je ne sais pas si cela est commode; mais ce que je sais, c'est que ce n'est pas là l'effet de la vraie confiance. Je sais que la confiance en l'Éternel est un calme, un repos de l'âme, mais non pas un sommeil; je sais que la foi n'est pas un soporifique qui glace le sang de l'homme dans ses veines, mais un baume qui se répand dans tout son être et qui lui donne la santé, la vigueur et la force d'agir. « La foi, dit l'Écriture, est opérante par amour. » Celui qui se figure la confiance comme une chose qui endort les facultés de l'homme et qui enchaîne son activité, n'en a aucune idée.

ROCHAT.



Ce n'est pas ne rien faire que d'être soumis à Dieu; au contraire, c'est alors que l'on fait davantage ce qu'il veut de nous. Un arbre, l'hiver, ne produit rien; il est couvert de neige, tant mieux; la gelée, les vents, les frimas, le couvrent tout: pensez-vous qu'il ne fasse rien pendant qu'il est ainsi tout sec au dehors? Sa racine s'étend, se fortifie et s'échauffe par la neige même; et quand il s'est étendu dans ses racines, il est en état de produire de plus excellents fruits dans la saison. L'âme sèche, désolée, aride et en angoisse devant Dieu, croit ne rien faire; mais elle se fonde en humilité et elle s'abîme dans son néant: alors elle jette de profondes racines pour porter les fruits des vertus et de toutes sortes de bonnes œuvres au goût de son Dieu.

BOSSUET. *Correspondance.*



*Erratum.* — Dans l'article du dernier numéro intitulé : *Notre délivrance* (p. 117), à la 24<sup>e</sup> ligne, au lieu de « le droit et le devoir, » il faut lire : « le droit et le pouvoir, » comme l'indique d'ailleurs l'ensemble de la phrase : « En Jésus mourant pour nous sur le Calvaire, nous avons tout à la fois le droit et le pouvoir, mais par cela même aussi l'obligation morale de vivre saintement. »



« CROISSEZ DANS LA GRACE ET DANS LA CONNAISSANCE DE NOTRE SEIGNEUR ET SAUVEUR JÉSUS-CHRIST. À LUI SOIT GLOIRE, ET MAINTENANT ET DANS TOUTE L'ÉTERNITÉ. » 2 PIERRE 3 : 18.

*Le gérant :*

J. BONHOURE.

## LES CRITIQUES DU RÉVEIL.

Parmi ceux qui critiquent le réveil, ou qui y restent indifférents (ce qui est encore le critiquer), on peut distinguer deux catégories de personnes :

1° *Les satisfaits* : Ceux que le mouvement dérange, que le bruit effraye ; ceux qu'épouvante tout ce qui vient troubler le *statu quo* dont leur torpeur s'accommode si bien. Ou bien encore, ceux qui sont tellement attachés à une certaine manière de présenter l'Évangile, que tout ce qui s'en écarte si peu que ce soit, ne fût-ce que dans l'expression, leur paraît suspect d'hérésie.

Il n'y a là, semble-t-il, qu'un peu d'inertie ou qu'un peu de formalisme. Mais prenons-y garde. La paresse n'est-elle pas un péché ? L'attachement aux formes n'est-il pas souvent le premier pas de l'endurcissement ou le premier symptôme de la mort ? Quand une grâce passe, ne pas la saisir, c'est se condamner. Ne pas avancer, quand on le pourrait, ce n'est pas rester en place, c'est reculer.

2° *Les difficiles* : Par là j'entends ceux qui appellent un changement de tous leurs vœux, mais que le mouvement actuel ne satisfait point ; ceux dont les besoins sont autres, ou plus vastes, que ceux auxquels le réveil apporte une réponse.

Ceux, par exemple, qui estiment qu'aucune des faces de la nature humaine ne doit être laissée dans l'ombre ; qu'étant toutes le produit de la création, elles doivent toutes participer à la rédemption ; qu'aucune sphère de l'activité humaine ne doit être exclue du royaume des cieux ; qu'il n'est aucun talent, aucun don que Jésus-Christ ne puisse prendre à son service et glorifier par son Esprit ; que la vie chrétienne ne doit pas être plus étroite et plus pauvre que la vie naturelle ; que la foi agrandit, et n'étrique pas ; que pour être un vrai chrétien, il faut être un homme, un homme complet.

Ceux dont la charité, s'inspirant de celle de Christ, embrasse l'humanité tout entière ; qui souffrent de ses souffrances et rougissent de ses hontes ; que leur propre salut ne rend pas indifférents au sort du grand nombre ; que la perte d'une seule

âme désespère, et dont la douleur, comme celle de Rachel, ne veut pas être consolée.

Ceux qui sont jaloux de l'honneur de Dieu, et que ses triomphes partiels ne satisfont pas ; ceux qui, s'attachant à ses promesses et sentant la misère présente, comprennent qu'un abîme sépare la réalité de ce qui doit être ; ceux qui ne se résignent pas aux délivrances incomplètes et aux demi-exaucements ; ceux dont la foi s'égale à la parole divine, et dont la prière reprend toute l'œuvre de Christ...

Voilà ceux que j'appelle les difficiles.

Aux satisfaits, le réveil n'a rien à dire. Quelle sera son attitude vis-à-vis des difficiles ? Les condamnera-t-il ? — Ce serait se condamner lui-même. Les ignorera-t-il ? — Ce serait s'appauvrir. S'il est d'origine divine, et destiné à vivre, il fera deux choses. D'abord, il apprendra d'eux ; il se mettra à leur école. Il reconnaîtra qu'il est, dans l'âme humaine, des fibres qu'il n'a pas su encore faire vibrer. Il comprendra que la grâce de Dieu, comme la nature de l'homme, est infiniment diverse et assez riche pour répondre à tous les besoins.

S'arrêtera-t-il là ? Cet aveu de faiblesse sera-t-il un aveu d'impuissance, une démission ? Non. Ce qui sauve, ce n'est pas de confesser son péché, ce n'est pas même de s'en repentir : c'est de croire. Si le principe du réveil est juste, il suffira, pour qu'il triomphe, qu'il soit saisi encore mieux, et vécu encore plus réellement.

Soyons toujours plus chrétiens ; nous serons sûrs d'être toujours plus hommes, dans le sens complet du mot ; nous serons sûrs d'attirer ce qui, autour de nous, est vraiment humain. Les difficiles, voyant en nous ce qu'ils cherchent, viendront à nous, par nous à Christ, et notre but sera atteint.

A. B.

---

On nous dit : « Vous parlez toujours de victoire comme s'il n'y avait pas de lutte. » Mais la victoire suppose la lutte, et la victoire continuelle suppose la lutte continuelle. Notre privilège, c'est de considérer dans la lutte le côté de la victoire.

M. HAZLAM.

---



## LE DON DE SOI-MÊME.

Il n'est peut-être pas de devoir sur lequel l'Écriture sainte insiste plus fortement que sur celui de nous donner nous-mêmes à Dieu. Si nous considérons tout d'abord l'Ancien Testament, nous y trouvons partout cette idée que le peuple d'Israël ne s'appartenait pas à lui-même. Dieu l'avait choisi, l'avait conduit hors d'Égypte et comblé de privilèges de toute nature, mais il avait conclu avec lui une alliance, et le mot d'alliance implique un engagement réciproque. Quand le peuple déclara à Moïse, au moment de la promulgation de la loi, « qu'il ferait tout ce que Dieu avait dit <sup>1</sup>, » il fut appelé à se donner à Dieu d'une manière solennelle et décisive. Il devint à partir de ce jour-là un peuple *consacré*.

Si nous ouvrons le Nouveau Testament, nous y trouvons la même idée sous une forme quelque peu différente, mais non moins précise. « Ne savez-vous pas que vous n'êtes point à vous-mêmes?... c'est pourquoi glorifiez Dieu dans votre corps et votre esprit, qui appartiennent à Dieu <sup>2</sup>. » « Donnez-vous à Dieu, et donnez-lui vos membres pour être des instruments de justice <sup>3</sup>. » Et encore : « Or donc, mes frères, je vous exhorte, au nom des compassions de Dieu, que vous offriez vos corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu, ce qui est votre culte raisonnable <sup>4</sup>. » Parlant des membres des Églises de Macédoine, l'Apôtre déclare qu'ils « se sont donnés eux-mêmes à Dieu <sup>5</sup>. » Si l'économie des sacrifices de l'ancienne alliance a pris fin, elle nous est présentée dans le Nouveau Testament comme un symbole de ce don de soi-même que Dieu réclame de chacun de nous. Et il faut remarquer à ce propos que si l'Israélite avait le droit de se considérer comme consacré à Dieu par le fait qu'il appartenait à la nation sainte, nous sommes appelés à nous offrir à lui d'une manière individuelle. Il ne nous sert de rien d'être rattachés par le baptême ou l'instruction religieuse à une Église quelconque, si chacun de nous ne s'est pas donné à Dieu par un acte personnel et volontaire.

<sup>1</sup> Exode 24 : 3, 7. — <sup>2</sup> 1 Cor. 6 : 19, 20. — <sup>3</sup> Rom. 6 : 13. — <sup>4</sup> Rom. 12 : 1. — <sup>5</sup> 2 Cor. 8 : 5.

## I

Remarquons tout d'abord qu'il ne s'agit pas ici d'un don, mais d'une simple restitution. Dieu a sur nous droit de possession, et ce n'est que parce qu'il nous a créés libres, avec la faculté de nous soustraire à lui, que nous pouvons disposer de notre vie. En réclamant ce don de notre volonté propre, il ne fait pas autre chose que nous redemander son bien, que nous lui avons dérobé en nous associant à la révolte d'Adam. Et c'est pour cela que cette offrande est appelée « notre culte raisonnable, » ou, en d'autres termes, une chose toute naturelle et que nous aurions dû faire dès le premier jour.

Ainsi, ce don est une restitution. Mais en quoi consiste-t-elle proprement ? Qu'est-ce que ce *nous-même* que nous avons soustrait à Dieu ? Nous-même, c'est évidemment notre être tout entier, cet ensemble qui comprend « l'esprit, l'âme et le corps, » selon la définition de saint Paul. En dérobant à Dieu notre personne, nous avons détourné de lui par le fait tout ce qui dans notre vie domestique et sociale est placé sous notre dépendance et gravite autour de nous. Nous lui dérobons nos affections de famille quand, au lieu d'aimer en lui et pour lui les êtres qui nous sont chers et qu'il a placés à notre foyer, nous les aimons d'une affection égoïste et idolâtre ; nous lui dérobons nos facultés intellectuelles et nos biens temporels quand, au lieu de lui en rapporter la gloire, nous ne les appliquons qu'à nos intérêts personnels. Il est encore un autre ordre de choses que nous pouvons lui soustraire : c'est ce long chapitre des incidents imprévus, accidents, contre-temps de toute espèce qui remplissent tant d'heures de notre vie. Ces choses-là ne dépendent pas de nous en un certain sens, puisqu'elles nous sont imposées par une volonté supérieure ; mais, nous pouvons, au lieu d'y voir une série de dispensations providentielles, nous raidir contre ces obstacles et ces contrariétés. Or, subir avec colère ce que nous ne pouvons empêcher, n'est-ce pas encore, sous une forme détournée, dérober à Dieu ce qui lui appartient et faire acte d'usurpation ?

Et maintenant, allons au fond des choses : Quel est l'instrument caché, l'agent secret au moyen duquel nous commettons ce vol au préjudice de Dieu ? C'est notre volonté. Voilà où se trouve la clé de

la position. Une fois cette citadelle emportée d'assaut, notre vie tout entière sera rendue à Dieu. Tout ce qui la remplit redeviendra un simple dépôt à faire valoir pour son service ; nous reconnaitrons sa main en toutes choses ; en un mot, nous aurons appris à trouver la volonté de Dieu « bonne, agréable et parfaite. »

Mais comment notre volonté peut-elle être réduite à capituler ? Ce n'est pas par l'effet d'un simple raisonnement. J'aurai beau être parfaitement convaincu dans mon esprit que Dieu a droit de possession sur ma personne et sur ma vie, et donner mon plein assentiment à cette parole de l'Apôtre : « Qu'as-tu que tu ne l'aies reçu ? » ce simple assentiment sera impuissant à ébranler ma volonté. J'en dis autant de la doctrine chrétienne si elle n'est reçue que par l'intelligence. J'aurai beau croire fermement que Jésus-Christ s'est donné pour le salut du monde, et comprendre qu'en vertu de la loi de réciprocité ce divin sacrifice implique le don de moi-même, ce raisonnement abstrait me laissera froid et n'exercera aucune influence décisive sur ma volonté. Pour qu'elle soit vaincue, il faut que je me place sur le terrain du cœur et de la conscience. Une fois que, sous l'action de l'Esprit de Dieu, notre cœur a été touché et notre conscience remuée jusque dans ses profondeurs, quand nous avons non pas seulement constaté, mais senti, *réalisé*, que Jésus-Christ s'est donné pour nous, alors notre volonté est forcée dans ses retranchements, et nous nous écrions, sous l'irrésistible impulsion de cette joie ineffable que l'Esprit de Dieu répand dans notre âme : Tout ce que j'ai, je le donne à celui qui s'est donné pour moi le premier ! Alors nous comprenons la signification profonde de ces paroles de l'Apôtre : « Ne savez-vous pas que vous n'êtes point à vous-mêmes, car vous avez été achetés à un grand prix. » Les compassions de Dieu en Jésus-Christ sont pareilles à un glaive qui transperce notre volonté rebelle, et la fait voler en éclats comme le vase de parfum brisé aux pieds du Seigneur.

(A suivre.)

A. FISCH.

---

« Chargez-vous de mon joug, » dit Jésus ; n'attendez pas qu'il vous soit imposé. Le joug du Seigneur est aisé pour ceux qui l'acceptent. S'il y a un point où le joug nous blesse, c'est que, sur ce point-là, nous résistons.

R. P. SMITH.

---

## EXPÉRIENCE D'UN PASTEUR PRESBYTÉRIEN.

Newburgh, 26 septembre 1842.

Cher frère, — Je prends quelques moments sur le temps que j'ai consacré au Seigneur pour vous écrire une courte lettre, à vous son serviteur. Il est doux de sentir que nous appartenons entièrement au Seigneur, qu'il nous a reçus et appelés *siens*. C'est là la piété : abandon du principe que nous devons nous appartenir, et pleine adoption de cette pensée constante : « Je ne suis point à moi-même, j'ai été acheté moyennant un prix. »

Depuis que je ne vous ai vu, j'ai marché en avant, et pourtant je n'ai fait aucune expérience dont il y ait lieu de parler. Je me demande même s'il nous est bon de nous attendre à faire des expériences remarquables ; ne vaut-il pas mieux combattre pour être saints comme Dieu est saint, courant de manière à remporter le prix ?

Je ne suis pas qualifié pour vous enseigner ; je ne puis que vous dire par quel chemin j'ai été conduit. Le Seigneur agit sur les âmes de manières diverses, et nous n'avons pas à essayer de copier les expériences des autres : pourtant, il est certains points auxquels doivent être attentifs tous ceux qui recherchent « un cœur net. »

Il faut une *consécration personnelle* de chacun à Dieu, une alliance traitée avec Dieu, un engagement pris d'être à lui *tout entier et pour toujours*. Cet engagement, je l'ai pris, intellectuellement, sans que rien changeât dans mes sentiments — avec un cœur plein d'endurcissement, de ténèbres, d'incrédulité, de péché, d'indifférence.

J'ai pris la résolution d'appartenir au Seigneur ; j'ai tout apporté sur son autel... En me relevant de ma prière, je n'avais conscience d'aucun changement dans mes impressions, j'avais même douloureusement conscience que nul changement n'était survenu. Mais pourtant j'étais sûr de m'être donné à Dieu et pour toujours, avec toute la sincérité, toute la droiture d'intention dont j'étais capable. Dès lors, je ne considérais nullement l'œuvre comme achevée, mais je m'engageais à demeurer dans *un état* d'entière consécration à Dieu, de *sacrifice vivant et continuel*. Vint alors l'effort nécessaire pour cela.

Il s'agissait de croire que Dieu m'acceptait, qu'il demeurait en moi et devenait mon Père. Je sentais que je ne le croyais pas, et pourtant je désirais le croire. Je lus avec beaucoup de prière la première épître de Jean, et je m'efforçai d'assurer mon cœur de l'amour de Dieu pour moi personnellement. J'avais conscience que mon cœur était plein de mal. Il semblait que je fusse sans force pour vaincre l'orgueil ou pour repousser de mauvaises pensées dont j'avais horreur. Christ a paru pour détruire les œuvres du diable, et il était évident que le péché dans mon cœur était l'œuvre du diable. Je fus rendu capable de croire que Dieu travaillait en moi pour y produire le vouloir et le faire, tandis que je travaillais moi-même à mon salut avec crainte et tremblement. J'acquis la conviction que l'incrédulité est volontaire et criminelle. Je vis clairement que le doute est un grave péché : il fait du Dieu fidèle un menteur. Le Seigneur mit devant mes yeux mes péchés domi-

nants — en particulier l'habitude de me prêcher moi-même et de me complaire dans des pensées d'amour-propre après mes prédications. Il me fut donné de me tenir moi-même pour rien et de rechercher seulement l'honneur qui vient de Dieu. Satan me livra de rudes assauts pour me détacher du Rocher des siècles ; mais, grâce à Dieu, je finis par me réfugier dans l'habitude de vivre moment par moment, et j'y trouvai le repos.

Je me confiais dans le sang de Christ une fois répandu comme ayant suffisamment expié tous mes péchés passés ; quant à l'avenir, je le remettais entièrement au Seigneur, m'engageant à faire en toute circonstance sa volonté telle qu'il me la manifesterait : tout ce que j'avais à faire était de regarder à Jésus, afin qu'il me donnât sur l'heure tout ce qu'il me fallait de grâce, et qu'il purifiât mon cœur et me gardât du péché dans le moment même... Je ne voulus pas permettre à l'adversaire de me troubler au sujet du passé ou de l'avenir, car j'étais résolu à attendre de chaque moment le nécessaire pour ce moment-là. J'étais décidé à être un enfant d'Abraham et à marcher par la foi seule à la Parole de Dieu, non pas d'après des sentiments ou des émotions. Je voulais tâcher d'être un ministre de la Bible.

Depuis lors, le Seigneur m'a accordé une victoire soutenue sur des péchés qui autrefois me tenaient en esclavage. Je trouve mes délices dans le Seigneur et dans sa Parole. Je trouve mes délices dans mon œuvre pastorale... ma communion est avec le Père et avec son fils Jésus-Christ. Je ne suis qu'un petit enfant en Christ, je sais que je fais peu comparé à ce que d'autres font. Mes sentiments varient ; mais, quand j'éprouve des émotions, je bénis le Seigneur et je me repose sur sa Parole, et lorsque je suis à vide et que mes émotions ont disparu, je fais de même. Je suis convenu de marcher par la foi et non par le sentiment.

Le Seigneur commence, je le crois, à vivifier son œuvre dans mon troupeau. « Louez le Seigneur. » Que le Seigneur vous remplisse de toute sa plénitude et vous donne toute la pensée de Christ. Oh ! soyez fidèle ! Marchez devant Dieu et soyez parfait. Prêchez la Parole ; insistez en temps et hors de temps. Le Seigneur vous aime. Il travaille avec vous. Reposez absolument votre âme sur cette promesse : « Voici, je suis toujours avec vous, même jusqu'à la fin du monde. »

Votre frère d'armes,

WILLIAM HILL.

« Si nous disons que nous n'avons point de péché, » dit l'apôtre, « nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous. » Voici ma main : elle est parfaitement saine, et pourtant si je dis qu'il n'y a point en elle de principe de corruption, je suis dans une grave erreur, car sans la vie qui la conserve elle se corromprait immédiatement. De même, toutes nos tendances naturelles nous entraînent vers le péché ; mais Christ, notre vie spirituelle, peut nous en préserver à toute heure. Oh ! ne faisons pas de cette parole de Jean un prétexte pour persévérer dans le péché ! D'ailleurs, le même apôtre n'a-t-il pas dit aussi : « Je vous écris afin que vous ne péchiez point ? »

R. P. SMITH.

## JÉSUS-CHRIST SEUL.

## CANTIQUE.

(Musique de Madame E. Martin-Hickel.)

Les échos des tabernacles célestes  
répètent sans cesse le cri des rachetés :  
« Jésus-Christ seul ! » AD. MONOD.

The musical score is written in a grand staff with two systems of staves (treble and bass clef) for each line of lyrics. The music is in a simple, hymn-like style with a 4/4 time signature. The lyrics are: "Il n'est qu'un nom qui jus - ti - fi - e :  
Jé - sus-Christ seul! Par ce nom nous a - vons la  
vi - e : Jé - sus - Christ seul! Pé-cheur, d'une  
â - me re - pen - tan - te. Con - tem - ple

cet - te croix san - glan - te, Où por - te

ta peine ac - ca - blan - te Jé - sus-Christ seul!

2.

A ton repos qui peut suffire ?  
 Jésus-Christ seul !  
 C'est pour toi, pécheur, qu'il expire,  
 Jésus-Christ seul !  
 Juste, pour l'injuste il se livre ;  
 De tes péchés il te délivre ;  
 Ne veux-tu pas aimer et suivre  
 Jésus-Christ seul ?

3.

invoque, pour vaincre le monde,  
 Jésus-Christ seul !  
 Pour éclairer sa nuit profonde,  
 Jésus-Christ seul !  
 Il pardonne avec abondance,  
 Il calme, il guérit ta souffrance,  
 Il t'aime d'un amour immense,  
 Jésus-Christ seul !

4.

O mon âme ! redis sans cesse :  
 Jésus-Christ seul !  
 Prends pour force dans ta faiblesse  
 Jésus-Christ seul !  
 Humble, en paix, sous la croix, adore,  
 Attendant la céleste aurore  
 Où les saints répètent encore :  
 Jésus-Christ seul !

P. T. GONTARD.

## LA VIE DE LA FOI.

## VI. — TOUT NOUS VIENT-IL DE DIEU?

*(Suite.)*

J'entendis une fois une personne qui avait longtemps trouvé très-difficile d'appliquer sa foi aux détails de sa vie, parce que les causes secondes semblaient diriger à peu près tout ce qui la concernait, raconter qu'après avoir beaucoup demandé à Dieu de lui faire résoudre cette difficulté, elle avait eu comme une sorte de rêve. Il lui sembla être dans un lieu très-obscur, et voir s'avancer vers elle une lueur qui peu à peu l'entoura complètement, tandis qu'une voix répétait : « Ceci est la Présence de Dieu. » Enveloppée dans cette présence, elle vit passer devant elle toutes les choses redoutables, tous les grands fléaux de la terre : armées combattant, malfaiteurs, bêtes furieuses, tempêtes, épidémies, crimes et maux de tous genres. Au premier abord, elle recula épouvantée ; mais bientôt elle vit que la présence de Dieu environnait chacun des objets de sa terreur, de telle sorte qu'il était impossible qu'un lion étendît sa patte, ou qu'un boulet traversât les airs, sans que cette présence s'écartât pour le permettre. Quelque près d'elle que les choses les plus terribles pussent s'avancer, rien n'effleurait un seul de ses cheveux, rien ne la touchait si la présence auguste ne se retirait en arrière à dessein. Ensuite défilèrent devant elles toutes les petites choses pénibles ou désagréables de la vie, également entourées de la présence de Dieu, en sorte que pas un regard irrité, pas une parole dure, pas un coup d'épingle, n'arrivait à elle sans que la présence de Dieu lui livrât passage.

Elle comprit. Elle tenait pour toujours la réponse à sa question. Oui, Dieu était partout et en toutes choses ; désormais il ne pouvait plus exister à ses yeux de causes secondes. Les circonstances de sa vie lui étaient dispensées jour après jour par la main du Seigneur, quel que pût paraître leur point de départ. Depuis ce moment, jamais elle ne trouva difficile d'acquiescer à la volonté de Dieu et d'avoir en lui la plus inébranlable confiance.

Il y a là un secret que nous ne pourrions jamais découvrir si nous regardons aux « choses visibles. » Mais les enfants de Dieu sont



appelés à regarder « non aux choses visibles, mais aux invisibles, car les choses visibles ne sont que pour un temps, mais les invisibles sont éternelles. » Si seulement nous pouvions voir des yeux de notre corps les invisibles armées qui nous entourent de toutes parts, nous traverserions la vie comme retranchés dans une citadelle inexpugnable, car « l'Ange de l'Éternel campe autour de ceux qui le craignent et les garantit. »

L'histoire d'Élisée nous en offre un frappant exemple. Le roi de Syrie était en guerre avec Israël, mais il voyait constamment ses plans déjoués par le prophète, et il finit par envoyer une armée contre la ville qu'habitait celui-ci, dans l'intention formelle de le faire prisonnier. « Il envoya des chevaux, » voyons-nous, « des chariots et de grandes troupes, qui vinrent de nuit et bloquèrent la ville. » Voilà ce qui était la chose visible ; aussi le serviteur du prophète, dont les yeux ne s'étaient point encore ouverts aux invisibles, eut peur. « Or, le serviteur de l'homme de Dieu se leva de grand matin et sortit ; et voici des troupes, et des chevaux, et des chariots qui environnaient la ville. Et son serviteur lui dit : Hélas ! mon seigneur, comment ferons-nous ? » Mais son maître pouvait voir les choses invisibles, et il répondit : « Ne crains point, car ceux qui sont avec nous sont plus nombreux que ceux qui sont contre nous. » Puis, il pria, disant : « Je te prie, ô Éternel ! ouvre ses yeux afin qu'il voie. Et l'Éternel ouvrit les yeux du serviteur, et il regarda, et voici la montagne était couverte de chevaux et de chariots de feu autour d'Élisée <sup>1</sup>. »

La présence de Dieu est la forteresse de son peuple ; rien ne peut lui résister. Qu'elle se montre, et les méchants périssent, la terre tremble, les coteaux fondent comme de la cire, les cités sont renversées ; « les cieux aussi se retirèrent, et ce mont de Sinaï même s'éroula en la présence de Dieu <sup>2</sup>. » Il a promis de garder son peuple, dans le secret de cette présence, à l'abri de l'orgueil de l'homme et des attaques de sa langue <sup>3</sup>. « Ma présence ira avec toi, » dit-il, « et je te donnerai du repos <sup>4</sup>. »

Combien je voudrais pouvoir montrer cette vérité à tous les chrétiens aussi clairement que je la vois ! Dans ma conviction, il y a là l'unique secret d'une vie absolument paisible dans le repos de la foi. Cela seul rendra l'âme capable de vivre entièrement dans

<sup>1</sup> 2 Rois 6 : 8-17. — <sup>2</sup> Juges 5 : 5. — <sup>3</sup> Ps. 31 : 21. — <sup>4</sup> Exode 33 : 14.

le moment actuel, ainsi qu'il nous est commandé, et de ne prendre aucun souci du lendemain. Cela seul parviendra à faire disparaître de la vie d'un chrétien toute crainte, toute prévision fâcheuse, et le mettra à même de dire : « Quoi qu'il en soit, les biens et la miséricorde m'accompagneront tous les jours de ma vie. »

On m'a raconté l'histoire d'une pauvre négresse qui gagnait par un bien rude labeur une bien pauvre vie, mais qui était une chrétienne joyeuse et triomphante. « Ah! Nancy, » lui dit une fois une dame, chrétienne aussi, mais toujours sombre, qui lui en voulait presque de sa sérénité constante, bien qu'elle l'enviât, — « ah! Nancy, il est bon d'être joyeux ; pourtant, il me semble que la pensée de l'avenir pourrait tempérer votre satisfaction. Supposons, par exemple, qu'il vous arrive une maladie et que vous ne puissiez plus travailler ; ou que les gens qui vous emploient s'en aillent et que personne ne vous donne de l'ouvrage ; ou supposons que... » — « Attendez, » s'écria Nancy ; « moi suppose jamais rien. Le Seigneur mon Berger, moi point de disette. Ah! bonne dame, » continua-t-elle, « tous ces *supposons* rendent vous si triste! vous bien mieux les laisser là et avoir confiance au Seigneur! »

Il y a un passage qui enlèvera de la vie du croyant tous les « *supposons*, » si seulement il est pris à la lettre et mis en pratique avec une foi enfantine. C'est Hébr. 13 : 5, 6 : « Soyez contents de ce que vous avez, car Dieu lui-même a dit : Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point ; de sorte que nous pouvons dire avec confiance : LE SEIGNEUR EST MON AIDE, JE NE CRAINDRAI POINT CE QUE L'HOMME POURRAIT ME FAIRE. » Que des dangers de toutes sortes vous menacent de tous côtés, que la malice, la folie, l'ignorance des hommes s'unissent pour vous nuire : vous pouvez opposer à tout ces mots victorieux : « Le Seigneur est mon aide, je ne craindrai point ce que l'homme pourrait me faire. » Si le Seigneur est votre aide, comment craindriez-vous ce que l'homme peut vous faire? Il n'est homme au monde qui puisse vous toucher si le Dieu en qui vous espérez n'a pas jugé bon de le lui permettre. « Il ne permettra point que ton pied soit ébranlé ; celui qui te garde ne sommeillera point. Voici, celui qui garde Israël ne sommeillera point et ne s'endormira point. L'Éternel est celui qui te garde : l'Éternel est ton ombre, il est à ta main droite. Le soleil ne frappera point sur toi pendant le jour, ni la lune pendant la nuit. L'Éternel te préservera de tout mal ; il préservera ton âme. L'Éter-

nel gardera ta sortie et ton entrée dès maintenant et à jamais. »

Rien ne nous rendra doux et patients envers ceux qui nous contrarient ou nous affligent, comme cette assurance que Dieu dirige toutes choses. Ils deviendront alors à nos yeux les instruments qu'emploie sa tendre et sage volonté à notre égard, et nous finirons même par nous apercevoir qu'au fond de nos cœurs nous leur voulons du bien pour les bénédictions qu'ils nous procurent.

Rien d'autre non plus ne fera complètement cesser nos mécontentements ou nos révoltes intérieures. Il arrive souvent que les chrétiens se croient permis de murmurer contre les hommes tandis qu'ils n'oseraient pas murmurer contre Dieu. Mais lorsqu'on envisage les choses ainsi, le murmure devient impossible. Si notre Père permet qu'une épreuve nous atteigne, il faut que ce soit parce que cette épreuve est ce qui peut nous arriver de meilleur, et nous devons l'accepter avec reconnaissance de sa main bénie. L'épreuve elle-même peut bien coûter à la chair et au sang, et je ne veux pas dire que nous puissions aimer à en souffrir. Mais nous pouvons et devons aimer la volonté de Dieu que nous trouvons dans cette épreuve, car la volonté de Dieu est toujours bienfaisante, qu'elle se manifeste dans la joie ou dans l'affliction.

En résumé, cette habitude de reconnaître la main du Seigneur en toutes choses transforme la vie en une continuelle action de grâces, et donne au cœur un repos, plus encore, à l'esprit une sérénité, qui dépasse toute intelligence. Comme la volonté de Dieu à l'égard de ses enfants s'accomplit infailliblement, dans quels verts pâturages de calme intérieur, auprès de quelles eaux tranquilles de rafraîchissement spirituel l'âme n'est-elle pas conduite lorsqu'elle a trouvé ce secret !

Si la volonté de Dieu est devenue la nôtre, et si Dieu fait toujours ce qu'il veut, alors nous faisons aussi ce que nous voulons et nous possédons une souveraineté inébranlable. Celui qui a Dieu de son côté dans les combats ne peut manquer de vaincre ; et, quelles que soient les circonstances, qu'il en résulte joie ou peine, revers ou succès, mort ou vie, nous pouvons toujours nous joindre au cri de victoire de l'Apôtre : « Grâces à Dieu, qui nous fait toujours triompher par Christ ! »

H. W. S.

## LA JOIE CHRÉTIENNE.

Les gens du monde croient, ou font semblant de croire, que, pour être un chrétien, il faut nécessairement avoir l'air sombre, morose, indifférent à toutes les joies comme à tous les intérêts de cette vie. Mais si nous voulons contempler le portrait du chrétien idéal, ouvrons la Bible, et qu'y voyons-nous? la joie chrétienne, enseignée, prêchée, commandée même à toutes les pages, et nous savons, par une douce expérience, que notre Père céleste est toujours prêt à nous donner ce qu'il nous commande.

Qu'est-ce que la joie chrétienne, la joie selon le cœur de Dieu? Et d'abord, Salomon nous dira ce qu'elle n'est pas, en nous dépeignant celle que le monde et ses vains plaisirs essayent de nous donner : « Même en riant, le cœur sera triste, et la joie finit par l'ennui <sup>1</sup>. » Celle-là, vous l'avez connue, n'est-ce pas, et, las de votre vaine poursuite, vous n'avez plus envie de courir après elle.

Mais, si c'est là la fausse joie, qu'est donc la vraie? — Néhémie nous l'apprend : « La joie de l'Éternel est notre force <sup>2</sup>. » Oui, la joie est une force, une armure contre les tentations et les dangers, un messager céleste pour nous guider à travers les durs sentiers de cette vie. « Ta face, » dit le psalmiste au Dieu vivant, « ta face est un rassasiement de joie! <sup>3</sup> » Mais pour « qu'elle ne se détourne pas de nous, » écoutons cette voix de notre cœur qui nous dit de la chercher, et répétons avec David : « Je chercherai ta face, ô Éternel <sup>4</sup>! »

« Les débonnaires, » ajoute Ésaïe, « auront joie sur joie en l'Éternel <sup>5</sup>. » Magnifique promesse! mais vous l'entendez, pour être joyeux, il faut être débonnaire, c'est-à-dire humble dans sa bonté; vivre sans cesse, comme notre divin Maître, en dehors de soi, dans le *moi* des autres; et alors « personne ne nous ravira notre joie <sup>6</sup>. » Elle ne sera plus intermittente, fugitive, comme toutes les joies d'ici-bas, presque aussi vite évanouies que goûtées. Ce ne sera plus la coupe enivrante où petille l'écume bientôt dissipée, avec le vide et l'amertume au fond; non, ce sera une source vive au cours égal,

<sup>1</sup> Prov. 14 : 13. — <sup>2</sup> Néh. 8 : 10. — <sup>3</sup> Ps. 16 : 11. — <sup>4</sup> Ps. 27 : 8. — <sup>5</sup> Ésaïe 29 : 19. — <sup>6</sup> Jean 16 : 22.

paisible, jamais interrompu, et dont le doux murmure apaise l'âme fatiguée.

Mais cette source, d'où part-elle? Du cœur même de Dieu, pour s'épancher dans le nôtre. Oui, savoir que Dieu nous aime d'un amour infini, et nous, essayer de l'aimer, d'un amour bien languissant, bien tiède, et qui pourtant suffit à transformer toute notre vie, voilà l'unique source où nous devons puiser, et celle-là ne tarit jamais! « Soyez remplis de joie et du Saint-Esprit, » nous répètent les Actes <sup>1</sup>. La source des eaux vives jaillira de notre cœur, si Jésus y habite; et alors « nous n'aurons plus jamais soif <sup>2</sup>, » nous serons joyeux, parce que nous aurons au cœur une espérance et que nous ne serons plus, comme les païens, « sans Dieu et sans espérance dans ce monde <sup>3</sup>. »

« Toujours joyeux! » mais cela veut-il dire que le chrétien, en traversant cette vie, n'aura pas ses peines, ses épreuves, et qu'il devra rester indifférent à celles des autres? A cela, l'Évangile a répondu d'avance : « Soyez dans la joie avec ceux qui sont dans la joie, et pleurez avec ceux qui pleurent <sup>4</sup>. » Mission vraiment divine, et qui nous rend solidaires de l'humanité entière, avec toutes ses douleurs comme avec toutes ses joies! Sentir dans son cœur le bonheur qui déborde et pleurer avec notre frère qui pleure, comme Jésus a pleuré sur le tombeau de Lazare; ou bien, quand une plaie secrète ronge notre âme, quand nous n'avons pas trop de toutes les joies d'en haut pour la consoler, refouler notre douleur au fond de notre cœur, sourire à travers nos larmes au bonheur d'un autre, et faire à sa joie qui nous déchire l'aumône de notre sympathie : voilà la mission du chrétien. En connaissez-vous une plus belle, une plus glorieuse?

Quant à nos propres douleurs, si le fardeau est trop lourd, eh bien, Jésus le portera pour nous. Ici, les promesses d'en haut sont si merveilleuses, si splendides que nous avons peine à hausser notre foi jusqu'à leur niveau. Et d'abord, les Actes nous apprennent que « c'est par beaucoup d'afflictions qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu <sup>5</sup>. » Puis c'est saint Paul, dont la vie de missionnaire n'a été qu'un long martyre et qui nous dit qu'il « a été rempli de consolations, et comblé de joie dans toutes ses afflictions <sup>6</sup>. » C'est saint Pierre, qui nous invite « à nous réjouir, quoique nous

<sup>1</sup> Actes 13 : 52. — <sup>2</sup> Jean 4 : 14. — <sup>3</sup> Éph. 2 : 12. — <sup>4</sup> Rom. 12 : 15. — <sup>5</sup> Actes 12 : 22. — <sup>6</sup> 2 Cor. 7 : 4.

soyons attristés maintenant pour un peu de temps, vu que cela est convenable <sup>1</sup>, » « à ne pas trouver étrange si nous sommes comme dans une fournaise, pour être éprouvés... mais à nous réjouir d'avoir part aux souffrances de Christ, afin que, lorsque sa gloire sera manifestée, nous soyons aussi comblés de joie <sup>2</sup>. » Enfin c'est saint Jacques, qui prononce cette parole incroyable, inouïe, devant laquelle la chair se révolte, si l'Esprit ne l'a pas domptée : « Que toute affliction soit pour vous le sujet d'une parfaite joie <sup>3</sup>. »

Nous nous arrêtons ici : nous avons atteint le faite, le couronnement de la joie chrétienne. Une religion qui ose ordonner à l'homme de pareilles choses, et demander à notre pauvre nature plus qu'elle ne peut donner, *doit* être la seule vraie. Le Dieu qui parle ainsi est un Dieu qui veut être obéi, et ce qu'il commande à l'homme, il se charge de le faire en lui et pour lui. Mais ne l'oublions pas : la source et la mesure de notre joie, c'est notre foi ; l'on ne se réjouit qu'en proportion de ce que l'on croit, et j'ajoute, de ce que l'on aime. Aimons donc ce Dieu qui nous a aimés le premier, et qu'au fond de toutes nos prières se trouve toujours celle-ci : « Seigneur, augmente-moi la foi ! »

ROSSEUW SAINT-HILAIRE.

Prenez une longue-vue et regardez par le petit bout, que voyez-vous ? Les objets éloignés paraissent si rapprochés qu'il vous semble que vous pouvez les toucher, et tout est si distinct que vous voyez les plus petits détails. Voilà la foi.

Retournez maintenant la lunette et regardez par le gros bout, tout est changé : ce qui, en réalité, est à côté de vous paraît être à une grande distance, et vous pouvez à peine distinguer les objets les plus proches. Voilà l'in-crédulité.



« PENDANT LE COMBAT ILS AVAIENT CRIÉ A DIEU, QUI LES EXAUÇA, PARCE QU'ILS S'ÉTAIENT CONFIÉS EN LUI. » 1 CHRON. 5 : 20.

<sup>1</sup> 1 Pierre 1 : 6. — <sup>2</sup> 1 Pierre 5 : 12, 15. — <sup>3</sup> Jacq. 1 : 2.

*Le gérant :*  
J. BONHOURS.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1875.

## DEUX CONDITIONS

## D'UNE VIE CHRÉTIENNE FRUCTUEUSE.

« Celui qui demeure en moi et  
en qui je demeure porte beau-  
coup de fruit. » Jean 15 : 5.

Ces deux conditions se réduisent à une, car la seconde est remplie par le Seigneur lui-même quand nous remplissons la première. « Demeurez en moi, et moi je demeurerai en vous. » (v. 4.) Impossible de séparer l'une de ces choses de l'autre, et même de considérer l'une indépendamment de l'autre. Il en est comme de la respiration ou de la circulation du sang, qui se composent de deux mouvements différents, mais également indispensables.

Cette seule parole de Jésus nous montre l'immense différence entre l'ancienne économie et la nouvelle. Tandis qu'autrefois tout, dans la loi et dans le culte, était calculé de manière à faire sentir au pécheur la distance qui le séparait de Dieu, tout, au contraire, dans l'Évangile, lui dit de s'approcher du Seigneur. L'abîme est comblé, le mur de séparation a disparu. C'est Dieu qui, en Christ, s'est approché de sa créature, et veut non-seulement l'attirer bien près de lui, mais s'unir à elle de manière à lui communiquer sa vie. Et, remarquez-le, il ne s'agit pas d'une simple juxtaposition, mais d'une pénétration réciproque : Dieu devient l'habitation de l'homme, l'homme devient l'habitation de Dieu.

« *Demeurez en moi.* » Comment comprendre ceci ? Quelle idée pouvons-nous nous faire de cette « vie cachée avec Christ en Dieu, » dont nous parle l'Apôtre, après son maître ? S'agirait-il ici d'une vie d'extase dans laquelle nous serions, comme Paul, ravis jusqu'au troisième ciel, pour y entendre des choses qu'il n'est pas possible à la langue humaine d'exprimer ? Le Seigneur voudrait-il nous engager à oublier la terre, à abandonner les travaux ordinaires de la vie, à fuir les hommes, pour nous consacrer entièrement à la contemplation des choses du ciel ? Nullement. Ces moments de ravissement spirituel sont par leur nature des exceptions

<sup>1</sup> 2 Cor. 12 : 1.

dans la vie et ne sauraient durer toujours ; or, nous sommes invités à *demeurer* en Christ. Ces heures d'extase ne semblent possibles que dans l'isolement, dans la retraite, loin de tout bruit, en dehors de toute activité matérielle ; or c'est au milieu du monde et du bruit de la vie, c'est dans les moments où nous sommes le plus occupés, le plus exposés aux tentations, que nous avons le plus besoin d'être gardés par Christ ; et le Seigneur ne parle point à des anachorètes, mais à des hommes de toute condition et de toute profession, quand il les exhorte à demeurer en lui. Pour réaliser cette parole, ce n'est donc point à l'imagination que nous devons faire appel, mais à la foi. Par la foi, je dois me placer en Christ, me voir en lui et continuer à me considérer en lui.

Je dois d'abord me placer dans le Christ crucifié, et me voir en lui au moment où il a été frappé pour le péché des hommes, de telle sorte que je considère les souffrances expiatoires du Christ comme subies pour moi-même et, en quelque sorte, par moi-même. Ainsi seulement je pourrai avoir une assurance claire et positive de ma justification. Celui qui croit en Christ n'est point sujet à la condamnation, « il ne vient pas même en jugement <sup>1</sup>, » par la bonne raison que, dans la personne de Christ, il a déjà été jugé, condamné et *exécuté*. — Et je dois *demeurer* en Christ, c'est-à-dire continuer à me voir avec lui sur la croix, de peur que l'Ennemi des âmes ne vienne glisser des doutes dans mon cœur et troubler ma paix.

Je dois demeurer en Christ crucifié, en ce sens encore que, par la foi, je me considère comme mort moi-même en sa personne. (« Notre vieil homme a été crucifié avec Christ afin que le corps du péché fût détruit, et que nous ne fussions plus asservis au péché ; car celui qui est mort est affranchi du péché <sup>2</sup>. ») Le péché a reçu le coup de mort, et ne saurait exercer d'empire sur mon âme aussi longtemps que je considère ma vieille nature comme clouée sur la croix du Calvaire où le Seigneur l'a attachée. « Mettez-vous bien dans l'esprit que vous êtes morts <sup>3</sup>, » et ainsi vous serez forts pour « *mortifier* ce qui compose en vous l'homme terrestre <sup>4</sup>. »

Mais Christ n'est pas resté dans la tombe. Il a brisé les liens de la mort et ouvert la porte du sépulcre. Or, s'il n'est pas mort seul, il n'est pas ressuscité seul non plus. Unis à lui dans sa mort,

<sup>1</sup> Jean 5 : 24. — <sup>2</sup> Rom. 6 : 6. 7. — <sup>3</sup> Rom. 6 : 11. — <sup>4</sup> Col. 3 : 5.



nous le sommes aussi dans sa résurrection. (« Mettez-vous bien dans l'esprit que vous êtes morts au péché et que vous vivez à Dieu en Jésus-Christ notre Seigneur. ») La vie divine qu'il a reconquise est aussi, par la foi, notre vie; sa force, notre force. Nous pouvons donc désormais vivre d'une vie nouvelle, sainte et agréable à Dieu; il n'est plus de devoir trop pénible, d'obstacle trop puissant, aussi longtemps que nous ne nous séparons pas du Christ *ressuscité* et *vivant* d'une vie triomphante.

Il y a plus encore. Après nous avoir ressuscités avec Christ, Dieu nous a fait asseoir *en* lui dans les lieux célestes <sup>1</sup>. Par la foi, je puis donc et je dois me voir déjà dans la gloire en la personne de mon représentant. Quelle source de consolation et de joie n'avons-nous pas dans cette seule pensée! Cet homme accablé par la maladie ou par les épreuves, en lutte avec la pauvreté, exposé à la haine et au mépris des méchants, ce même homme est déjà un citoyen du ciel, un habitant de la gloire. Son Sauveur, son ami, son remplaçant, est allé en prendre possession en son nom et y préparer une place pour lui. Bientôt la foi aura fait place à la vue, bientôt nous serons non-seulement *en* lui, mais *avec* lui. En attendant cette bienheureuse et prochaine réalisation de notre espérance, prêtons l'oreille à cette voix du Sauveur qui nous dit : « Demeurez en moi. »

Christ est donc l'abri dans lequel nous sommes cachés. En lui cette parole des Psaumes, si souvent répétée : « Dieu est ma forte-  
« resse, mon rocher, ma haute retraite, » se trouve pleinement réalisée. David disait : « Conduis-moi sur ce rocher, qui est trop élevé pour moi <sup>2</sup>. » La prière du roi-prophète a été exaucée. Ce rocher s'est abaissé vers la terre; il est devenu accessible pour nous, sans cesser d'être inaccessible pour nos ennemis. Le Sauveur est pour le fidèle qui demeure en lui un rempart inexpugnable, un bouclier contre lequel viennent se briser et s'éteindre tous les dards enflammés du malin <sup>3</sup>.

Christ est aussi l'atmosphère dans laquelle notre âme est appelée à vivre et à se développer. Plus l'atmosphère morale de ce monde est corrompue, funeste à l'âme qui s'en nourrit, plus aussi est pressante la nécessité de respirer un air plus pur. Il est des hommes appelés, par leur profession, à descendre dans des fosses profondes

<sup>1</sup> Eph. 2 : 6. — <sup>2</sup> Ps. 61 : 3. — <sup>3</sup> Eph. 6 : 16.

d'où se dégagent des gaz délétères. Malheur à l'imprudent qui s'exposerait sans précautions à leur contact ! Il périrait infailliblement. Pour éviter de tels accidents, on descend ces ouvriers dans des cloches pleines d'air respirable ; et s'ils sont appelés à un travail prolongé, un tube les met en communication constante avec le dehors et renouvelle leur provision d'air pur, de sorte que, tout en vivant au milieu d'éléments mortels, ils sont toujours enveloppés d'une atmosphère vivifiante. Fidèle et frappante image du chrétien qui, bien qu'entouré d'influences malsaines et de principes corrupteurs, vit pourtant déjà en Christ dans une atmosphère de justice, de sainteté, d'amour, et, au milieu des miasmes empestés d'ici-bas, respire l'air des hautes cimes, l'air pur du ciel !

(A suivre.)

ERNEST BARNAUD.

« ... La sainteté, mes frères, est donc une action ; ainsi le veut son principe, qui est l'amour ; quel amour, en effet, que celui qui se bornerait à ne faire aucun mal à l'objet aimé ? Ce même principe qui veut que nous soyons activement saints, veut encore que notre activité soit celle de toutes nos forces réunies, une conspiration, pour ainsi dire, de toutes les parties de notre être vers un même but. « Que tout ce qui est en moi, » disait, le roi prophète, « bénisse le nom de sa sainteté. » « Que tout ce qui est en vous, » dit saint Paul, « l'esprit, l'âme, et le corps, soit conservé irrépréhensible pour l'avènement de notre Seigneur Jésus-Christ ; » et c'est dire en même temps : que tout ce qui est en vous, l'esprit, l'âme, et le corps, agisse, travaille, édifie ; que tout ce qui est en vous rende gloire à Dieu. Vassaux fidèles, amenez sous la bannière de votre suzerain tout ce qui, dans l'étendue de votre fief, est en état de porter les armes. Ne laissez personne au logis. Ne réservez, ne ménagez rien. Ne gardez rien pour vous. Ne cédez rien au péché. Avec tout ce qui est en vous, sanctifiez tout ce qui est à vous. Votre réputation, votre fortune, votre crédit, vos amitiés, que tout soit versé dans le trésor de Dieu. Ne détruisez rien : ce n'est pas à de tels sacrifices que Dieu prend plaisir ; ne détruisez rien, mais sanctifiez tout. « Tout est à vous ; » mais puisque vous n'êtes point à vous-mêmes, rien n'est à vous ; tout est à vous, afin que vous puissiez tout offrir à Dieu. »

VINET. — (Discours.)



Il est toujours facile d'obéir à Dieu *au premier moment*. Le moment d'après, la chose est plus difficile, et plus vous différez d'obéir, plus la difficulté augmente.

R. P. SMITH.

## LE DON DE SOI-MÊME.

## II

Ainsi, le don de soi-même est la conséquence directe d'une foi réelle et vivante ; il est inséparable du fait de la conversion, et l'un ne peut se concevoir sans l'autre. Mais ce qui est vrai en théorie ne l'est pas toujours dans la pratique. Il est malheureusement incontestable que beaucoup de chrétiens, bien qu'ils soient réellement convertis, ne se sont pas donnés à Dieu sans réserve. Quelles peuvent être les causes secrètes de cette étrange et coupable anomalie ?

Je ne dirai rien de ces chrétiens qui font profession d'appartenir à Dieu, mais qui conservent, le sachant et le voulant, quelque chose dont ils disent à Dieu dans le secret de leur cœur : Tu auras tout, excepté ceci ou cela ! Cette idole favorite peut être une habitude fâcheuse, un caprice auquel on cède, une bourse dont on serre les cordons comme par instinct au moindre appel à la libéralité. A ces chrétiens-là je dirai seulement : Avant tout, soyez sincères, et reconnaissez que si vous conservez, de propos délibéré, quelque interdit dans votre vie, fût-il de l'épaisseur d'un cheveu, vous ne vous êtes donnés qu'en apparence et non en réalité !

Mais on peut, tout en étant parfaitement droit et sincère, se faire illusion et s'imaginer qu'on s'est donné tout entier alors qu'on ne l'a fait que d'une manière incomplète et insuffisante. Deux cas peuvent se présenter ; j'en dirai quelques mots.

Il peut arriver que nous rendions ce don de nous-même illusoire en prenant l'habitude de le considérer comme un acte de renoncement à accomplir dans la suite, au lieu d'y voir un fait qui s'est réalisé dans le passé et sur lequel il n'y a plus à revenir. Prenons un exemple familier : Vous désirez consacrer une certaine somme à une œuvre de bienfaisance, mais, au lieu de la mettre à part, vous la laissez dans votre caisse, en vous disant qu'il sera toujours temps de la prélever plus tard sur vos revenus. N'est-il pas à craindre qu'au moment décisif vous n'abandonniez votre résolution ? Si, au

---

<sup>1</sup> 1 Cor. 6 : 20.

contraire, vous mettez cet argent de côté dès le premier jour en l'inscrivant à l'article *dépense* et en vous disant : *C'est donné*, — une pareille faiblesse ne sera plus à redouter. Prenons bien garde à cet écueil. Ne remettons pas constamment en question ce qui doit être tenu pour acquis et définitif. Le don de nous-même suppose nécessairement un premier acte d'abdication de notre volonté propre, un contrat solennel qui engage notre avenir. Il ne suffit pas que nous ayons l'intention positive et le désir sincère de renoncer à nous-même dans telle ou telle occasion ; il faut que nous puissions dire, non pas au futur, mais au passé et au présent : « Je me suis donné ; je ne m'appartiens pas à moi-même. »

Une autre erreur, très-fréquente aujourd'hui, consiste à donner à Dieu notre vie envisagée dans ses traits généraux, dans ces événements importants et décisifs qui viennent parfois la secouer et l'ébranler, et à lui dérober notre volonté dans les petits détails de l'existence journalière. Avons-nous une grave détermination à prendre, nous sommes prêts à faire ce que Dieu veut. S'agit-il d'une maladie, d'un deuil, d'une grande calamité nationale, nous nous montrons calmes et résignés. Mais qu'une personne vienne nous voir dans un moment inopportun, qu'un rendez-vous manque, au lieu de nous dire : Dieu a ses raisons pour permettre cela, nous cédon à l'impatience. Se donner de la sorte en bloc, pour ainsi dire, et se reprendre en détail, est-ce réellement se donner ? Que penserait-on d'un soldat qui, prêt à obéir à ses chefs les jours de bataille, voudrait en temps de paix, à la caserne, faire ce que bon lui semble ? Appliquons-nous tout d'abord à être fidèles dans les petites choses, et alors nous saurons aussi nous montrer fidèles dans les grandes, si Dieu les place sur notre chemin.

Le don de soi-même, tel qu'il est compris et pratiqué de nos jours, présente donc souvent de grandes lacunes ; il n'est pas tel que Dieu est en droit de l'attendre de ceux qui font profession d'être ses enfants. Cet état de choses anormal s'explique par le fait que, chez un grand nombre de chrétiens, la conversion a été incomplète et n'a pas entraîné l'abdication de la volonté propre ; chez d'autres, dont la conversion a des racines plus profondes, cette volonté propre, d'abord contenue, s'est plus tard affirmée de nouveau, par suite, probablement, soit d'un manque de vigilance, soit d'interdits qui ont amené un affaiblissement de la vie chrétienne.

Le seul remède à cet état de choses nous paraît être dans un nouvel acte de consécration, complétant ce qu'il y a eu d'imparfait et d'inachevé dans la conversion. Tel est le but, telle est la raison d'être de ces réunions de réveil qui se multiplient partout autour de nous. En se consacrant à Dieu tout de nouveau, un grand nombre de chrétiens tièdes et découragés se trouvent replacés dans les conditions normales de la vie chrétienne, et ils éprouvent un profond sentiment de soulagement à la pensée qu'ils ne subiront plus d'une manière habituelle le lourd esclavage de leur volonté propre. Cette consécration n'est évidemment qu'un point de départ, car il faut un apprentissage pour que nous arrivions à unir toujours plus complètement notre volonté à celle de Dieu; mais elle n'en est pas moins une condition indispensable de succès dans ce combat incessant contre nous-même.

Elle a aussi pour conséquence de nous faire entrer en pleine jouissance des bénédictions spirituelles que le Seigneur tient en réserve pour nous; elle nous permet de recevoir ce baptême du Saint-Esprit que Jésus a promis non-seulement à l'Église primitive, mais à son Église de tous les temps. Pour que cette action vivifiante se fasse sentir en nous avec puissance, il faut qu'elle trouve dans nos cœurs un terrain bien préparé; quand elle rencontre des vellétés de résistance, elle est entravée dans ses effets; mais sitôt que l'obstacle est enlevé, le Saint-Esprit vient remplir nos cœurs et y produit ses fruits naturels: « la charité, la joie, la paix, la patience, la douceur, la bonté, la fidélité, la bénignité, la tempérance. »

Les manifestations si remarquables de l'action du Saint-Esprit dont nous sommes témoins aujourd'hui, nous montrent clairement quelle est pour nous la marche à suivre si nous voulons que les mêmes bénédictions nous soient accordées. L'humiliation ne suffit pas. Il y a longtemps que nos Églises gémissent sur leur tiédeur sans qu'aucune voix bien distincte ait répondu du ciel à ces plaintes découragées! Si nous voulons sortir de cet état de langueur spirituelle, il faut que, tout en nous humiliant devant Dieu de nos nombreuses infidélités, nous enlevions cette écluse de notre volonté propre qui empêche le fleuve de vie de déborder en nous et autour de nous. Si les Israélites à Mitspa s'étaient bornés à jeûner et à dire: « Nous avons péché, » ils n'auraient pas été victorieux; ils le furent parce qu'ils ôtèrent du milieu d'eux leurs

idoles <sup>1</sup>. Et nous aussi, quand nous aurons apporté à Dieu tous nos interdits, quand nous lui aurons rendu tout ce que nous lui avons soustrait jusqu'à ce jour, quand nous lui aurons dit, en vertu d'un acte délibéré et réfléchi : « *Nous voici pour faire ta volonté* <sup>2</sup> », alors nous serons comblés de toutes ses grâces. Écoutons la voix du Saint-Esprit dans ces paroles du prophète Malachie : « L'homme pillera-t-il Dieu, que vous me pilliez? Et vous dites : En quoi t'avons-nous pillé? Dans les dîmes et dans les offrandes... Apportez toutes les dîmes aux lieux ordonnés pour les garder, et qu'il y ait de la provision dans ma maison; et éprouvez-moi en ceci, dit l'Éternel des armées, si je ne vous ouvre les canaux des cieus, et si je n'épuise sur vous la bénédiction tellement que vous ne pourrez y suffire <sup>3</sup>. »

· A. FISCH.

#### DE L'ABANDON DE SOI A DIEU.

C'est ici que doit commencer l'abandon et la donation de tout soi-même à Dieu, par se convaincre fortement que tout ce qui nous arrive, de moment en moment, est ordre et volonté de Dieu et tout ce qu'il nous faut. Cette conviction nous rendra contents de tout et nous fera regarder en Dieu et non du côté de la créature, tout ce qui nous arrive.

Je vous conjure, mes très-chers frères, qui que vous soyez, qui voulez bien vous donner à Dieu, de ne vous point reprendre lorsque vous vous serez une fois donnés à lui, et de penser qu'une chose donnée n'est plus en votre disposition.

Une grande foi fait un grand abandon, il faut s'en fier à Dieu « espérant contre toute espérance. » L'abandon est un dépouillement de tout soin de nous-mêmes, pour nous laisser entièrement à la conduite de Dieu... autant pour l'extérieur que pour l'intérieur, un délaissement total entre les mains de Dieu, s'oubliant beaucoup soi-même et ne pensant qu'à Dieu. Le cœur demeure par ce moyen toujours libre, content et dégagé. Pour la pratique, elle doit être de perdre sans cesse toute volonté propre dans la volonté de Dieu... laisser le passé dans l'oubli, l'avenir à la Providence et donner le présent à Dieu; nous contenter du moment actuel, qui nous apporte avec soi l'ordre éternel de Dieu sur nous... ne rien attribuer à la créature de ce qui nous arrive, mais regarder toutes choses en Dieu, et les regarder comme venant infailliblement de sa main, à la réserve de notre propre péché.

Laissez-vous donc conduire à Dieu comme il lui plaira, soit pour l'intérieur, soit pour l'extérieur.

(Extrait des Œuvres de M<sup>me</sup> GUYON.)

<sup>1</sup> 1 Sam. 7. — <sup>2</sup> Hébr. 10 : 7. — <sup>3</sup> Mal. 3 : 8-10.

## « DÉCHARGE-TOI. »

« Décharge-toi de ton fardeau  
sur l'Éternel et il te soulagera. »  
Psaume 55 : 23.

Que signifient réellement ces mots? Veulent-ils dire que nous ne devons jamais avoir aucun fardeau à porter? qu'il nous faut nous affranchir de toute préoccupation; ne pas même *sentir* les difficultés de chaque jour et de chaque heure, qui pèsent sur nos cœurs et nous retiennent si bas lorsque nous voudrions nous élever? Dieu nous enverrait-il une épreuve pour nous commander ensuite de ne pas en souffrir? Certes, cela ne serait pas d'accord avec la miséricorde dont il use envers la nature qu'il a mise en nous! Comment concilier une vie de paix, de repos, de joie dans le Seigneur, avec les vicissitudes qu'en plus ou moins grande proportion il dispense à tous ses enfants?

Nous simplifierons la question si nous considérons ce qu'on appelle généralement « les soucis de la vie » comme se divisant en deux catégories : ceux qui nous viennent directement de Dieu et ceux dont nous nous chargeons nous-mêmes. Prenons d'abord les derniers, ces soucis qui remplissent d'amertume la vie de tant de gens, et font que, semblables à la femme que l'esprit tenait liée depuis dix-huit ans, ils se traînent péniblement courbés vers la terre et ne peuvent absolument point se redresser <sup>1</sup>. Non, ils ne le peuvent. A eux aussi il faut la puissance et la vertu de Christ. Mais il est toujours prêt à nous imposer les mains et à nous délier de nos liens, afin que nous puissions lever la tête et regarder en haut, donnant gloire à Dieu.

Ces fardeaux que nous nous créons nous-mêmes, ne constitueraient-ils pas ce que le Nouveau Testament appelle « les inquiétudes de ce monde <sup>2</sup> ; ce que le Seigneur a en vue lorsqu'il nous dit : « Ne soyez point en souci » (c'est-à-dire troublés ou inquiets) « pour le lendemain <sup>3</sup> ? » Avez-vous jamais remarqué que la désobéissance à ce commandement entraîne une conséquence terrible? « Les inquiétudes de ce monde... étouffent la parole et elle devient infruc-

<sup>1</sup> Luc 13 : 11-13. — <sup>2</sup> Matth. 13 : 22. — <sup>3</sup> Matth. 6 : 25.

*ieuse.* » D'habitude, nous appliquons exclusivement ce passage à l'inconverti ; mais, dans un sens, il concerne également le chrétien. Étouffez-vous de cette manière la parole de grâce et de puissance qui s'adresse à vous ? Êtes-vous tellement « en peine et embarrassé de beaucoup de choses, » qu'elles absorbent toutes vos forces et qu'il ne vous en reste plus pour porter les fruits de l'Esprit ?

Cherchons à définir en quoi consistent ces soucis. Un attachement exagéré à notre bien-être, à la satisfaction de nos désirs, à la réalisation de nos vœux ; une résistance de la volonté à accepter ce qui est, quoi que nous fassions, inévitable ; une tendance à regarder surtout le côté sombre des choses, à nous forger des malheurs qui peut-être n'arriveront jamais ; un penchant à nous appesantir sur des manques d'égards et des froideurs peut-être imaginaires, peut-être aussi très-réels, mais que nous grossissons au point qu'ils deviennent de vrais obstacles sur notre route ; l'habitude de nous faire des montagnes des moindres choses, de gémir autant sur la négligence d'un domestique, sur l'étourderie d'un enfant, sur une fatigue momentanée, que sur un véritable malheur : — voilà, entre bien d'autres, quelques-uns des soucis qui pèsent sur l'esprit de tant d'enfants de Dieu ; quelques-uns des fardeaux qui, s'ils ne les rejettent pas sur-le-champ, embarrasseront leur marche, tandis qu'ils seront censés s'avancer, « les reins ceints, » et toutes leurs forces rassemblées et tendues, vers le but, le prix de la céleste vocation.

Mais comment vous débarrasser de ces soucis ? Ils vous sont si habituels, si naturels ; ils semblent si bien faire partie de vous-même que vous croyez peut-être ne pas pouvoir vous passer d'une bonne dose de contrariétés et de tracasseries. Comme il vous paraîtrait extraordinaire de prendre les choses facilement ! Et cependant, Jésus ne dit-il pas : « Mon joug est *aisé* ? » Et Jésus connaît *votre* nature et les conditions particulières de *votre* vie. Faites comme la pauvre femme courbée par ses infirmités : allez à Jésus et il vous guérira. Personne ne peut rien pour vous, et vous ne pouvez rien non plus pour vous-même ; mais Jésus daigne vous révéler que vous serez délivré « en vous déchargeant sur lui, » en lui apportant ces fardeaux, ces inquiétudes qui vous troublent et dispersent çà et là les forces de votre âme. Dites : « Mon Dieu ! au nom de Jésus, je laisse tout ceci entre tes mains ; » puis, soyez satisfait, tranquille, sûr et certain que « tout va bien. » Il ne peut ni vous



faire défaut, ni vous abandonner, ni oublier que vous comptez sur lui. Et aussi souvent que reparaitra la vieille habitude de manquer de confiance, de vous inquiéter, de vous tourmenter, repoussez-la hardiment, sans vous arrêter à vous désoler de ce qu'elle se représente ; prenez Dieu à témoin que vous vous abandonnez à lui, et occupez-vous d'autre chose, « poursuivant votre chemin avec joie. »

Quant aux vrais chagrins de la vie, à ces afflictions que Dieu envoie à tous ou permet pour leur épreuve : — deuils, séparations, circonstances particulières de chacun, dureté des autres, mépris à supporter, intentions méconnues, — toutes épreuves qui ne proviennent pas d'un esprit inquiet et agité, ou de l'amour-propre, mais qui nous sont bien réellement infligées, — que dire de ces fardeaux-là ?

Ce sont des grâces ; des dons de l'amour et de la compassion de notre Sauveur, qui s'en sert pour perfectionner sa ressemblance dans ses enfants. Dieu ne vous blâme pas de sentir ces chagrins, de souffrir sous l'épreuve. Celui qui a été revêtu de notre nature pendant trente-trois années sait bien, sait mieux que nous ne le saurons jamais, ce que c'est que la souffrance et la douleur. Il est plein de compassion, de pitié, de miséricorde, et il vous dit : « Décharge-toi de ton fardeau sur l'Éternel et il te soulagera. » L'épreuve sera encore là, mais lui, dans son puissant amour, enlèvera tout ce qu'elle a d'amer, tout ce qui la rend insupportable, tout ce qui ronge et accable votre esprit. Il vous soulagera par sa sympathie personnelle et infinie, son « oreille attentive, » son cœur compatissant. Vous éprouverez la vérité de ce qu'il dit : « Mon fardeau est léger. » Oui, vous en ferez l'expérience. Vous apporterez vos chagrins au Seigneur Jésus, et il y prendra une telle part que, du sein de la fournaise, vous pourrez dire, comme des milliers de ses enfants l'ont fait avant vous : « Tu as fait du bien à ton serviteur ! »

Ceux qui marchent dans le feu marchent dans la présence du Fils de Dieu et rien n'est brûlé que les liens qui les entravent<sup>1</sup>. En cette divine présence, pourriez-vous craindre, pourriez-vous vous agiter ? N'apprendrez-vous pas plutôt à souffrir comme Christ a souffert ? Des peines et des chagrins vous assaillent, mais ils

<sup>1</sup> Dan. 3 : 24, 25.

vous attirent toujours plus près du Seigneur; ils vous apprennent l'ineffable consolation de son amour et de sa sympathie, l'immense douceur de vous dépenser pour vos frères, à son exemple.

Oui, *son* fardeau est léger. Ceux que nous nous imposons nous-mêmes sont pesants pour nous, insupportables pour les autres. Ceux qu'il dispense peuvent bien être douloureux, mais nous éprouvons qu'une immense bénédiction y est jointe, si nous les déposons à ses pieds.

Soucis, tourments, inquiétudes, agitations, sont entièrement contraires à sa volonté; ils déshonorent son nom, ils font tort à son amour. Oh! repoussez-les! « Ne vous inquiétez d'aucune chose; » acceptez sa volonté sainte et faites-la; suivez-la de plus en plus fidèlement. Que tout le monde voie que, comme fils, comme fille de Dieu, vous vous êtes « déchargé » sur le Sauveur qui vous soutient et vous soulage; que vous avez en lui un tel fonds de joie et de consolation qu'il n'y a plus de place pour les soucis égoïstes, pour le trouble et l'indécision; que, « gardé par la puissance de Dieu, » vous croissez chaque jour dans la patience, dans la soumission, dans la ressemblance à Christ.

(*Par l'auteur de « Comment on parvient au vrai repos. »*)

---

## AUX JEUNES.

Chers jeunes amis, qui aimiez autrefois le monde et ses plaisirs, et qui trouvez maintenant votre bonheur dans la mansarde du pauvre où vous êtes les messagers de la miséricorde de Dieu, laissez-moi vous engager à cultiver de plus en plus votre esprit et vos facultés. Ceci vous surprend peut-être; cependant je parle sérieusement, car ce que vous ne vous souciez plus de faire pour obtenir des succès selon le monde, Dieu veut que vous le fassiez en vue de sa gloire. Il veut montrer à tous que ses enfants ne le cèdent aux enfants du siècle, ni en instruction, ni en intelligence, ni en charme. D'ailleurs, chers amis, si vous n'accordez à votre esprit aucune culture, vous ne saurez instruire que les pauvres et les ignorants; tandis que vous pourrez, dans le cas contraire, atteindre les classes élevées de la société, et leur annoncer Christ avec plus de succès.

R. P. SMITH.

---

## PRIER ET AGIR.

Montauban, octobre 1875.

Monsieur le Rédacteur et très-cher frère,

J'ai lu dernièrement, avec beaucoup d'intérêt et d'édification, un traité anglais de M. Boardman qu'on a eu la bonté de m'envoyer, et j'ai aussitôt formé le projet d'en adresser un extrait au *Libérateur*. Une amie chrétienne a bien voulu m'aider dans ce travail. Si vos lecteurs trouvent dans ces pages quelque édification, c'est à elle plus qu'à moi qu'ils en seront redevables.

DEMANDÉ A DIEU EN JUILLET 1873 :

REÇU DE LUI EN DÉCEMBRE 1873.

Ces mots, gravés sur la façade d'un modeste édifice à Blackgang (île de Wight), sont comme le résumé du touchant récit qu'on va lire. On y verra l'accomplissement de la prophétie de Joël : « Dans ce temps-là, dit l'Éternel, je répandrai de mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront. » En effet, c'est par la foi et l'activité de quelques femmes chrétiennes qu'ont été obtenus ces fruits admirables de l'Esprit de Dieu.

Le petit temple de Blackgang est simple et commode, il peut contenir aisément quatre cents personnes, et il se remplit chaque dimanche, du matin au soir, pour des services religieux divers, les uns destinés aux adultes, les autres aux enfants ; on s'y réunit aussi plusieurs fois dans la semaine.

Pendant, quelque précieuse que soit cette ressource pour l'évangélisation du pays, les instructions et les prédications qui se font dans l'intérieur du temple ne forment qu'une partie de cette belle œuvre ; l'autre partie, la plus intéressante et la plus efficace, est celle qui se poursuit en plein air, sous le regard de Celui qui, longtemps avant la construction du Temple, se révélait à son peuple dans une colonne de nuée ou dans un buisson ardent.

Le village de Blackgang (bande noire) a été ainsi nommé à cause de sa mauvaise réputation. C'était autrefois un repaire de pirates et de contrebandiers, et le nom de bande noire, donné à ces malfaiteurs, servit aussi à désigner le lieu qu'ils habitaient. La position du village est des plus pittoresques ; perché sur un rocher qui surplombe la mer, il est dominé lui-même par une haute falaise qui se découpe hardiment sur le ciel, et qui laisse entrevoir, par une brusque déchirure, une vallée large et fertile, bornée à l'horizon par une suite de collines. De quelque côté que l'on regarde, la vue est admirable, et l'on est forcé de reconnaître que ces pirates avaient été heureusement inspirés dans le choix de leur résidence. Les mœurs des habitants se sont améliorées depuis lors, mais elles étaient loin d'être irréprochables au moment où a commencé l'œuvre dont nous avons à parler. Une grande lumière s'est levée sur cette triste population ; une véritable transformation s'est accomplie au milieu d'elle, et l'on peut appliquer à chacun des détails de cette rénovation morale

la parole inscrite sur le fronton du temple de Blackgang, car c'est par la prière seule que ces progrès ont été obtenus.

L'institut de Franke à Halle, l'orphelinat d'Ashley-Down à Bristol, l'asile des malades à Boston, ne sont assurément pas des témoignages plus frappants de la fidélité de Dieu à exaucer les prières de ses enfants.

Pour reprendre les choses d'un peu haut, disons tout d'abord que c'est la famille Reade, composée de M. Reade, sa femme, ses deux filles et sa belle-sœur, qui s'est occupée de cette œuvre. Ils avaient longtemps habité les Indes ; la santé de M. Reade les ayant obligés à revenir en Europe, ils allèrent d'abord s'établir dans le voisinage de Londres, mais ce climat ne convint pas au malade, et il cherchait où se fixer, quand il lut dans un journal l'annonce d'une maison à louer, à un prix modique, à Blackgang. Il se rappela aussitôt y avoir fait une visite, avant son départ pour les Indes, et avoir été frappé de la charmante position de cette localité. Le docteur, consulté, conseilla fortement à la famille Reade de s'y transporter. Ils allèrent donc visiter Blackgang et trouvèrent la maison à leur goût, ainsi que le reste de l'installation ; une seule chose les inquiétait : la crainte de ne trouver là qu'une œuvre d'évangélisation très-restreinte ; « peu de gens à sauver, » dit le récit original. Il faut savoir que depuis quelque temps un grand changement s'était opéré dans cette famille ; tous ses membres avaient été successivement amenés à une foi vivante en Jésus, et n'avaient plus qu'un désir : répandre autour d'eux l'amour de Christ ; ils cherchaient donc à s'installer là où ils trouveraient le plus de bien à faire. Aussi, quand M. Reade, à son retour de Blackgang, déclara que le village ne se composait guère que d'une vingtaine de familles disséminées, ce fut un voile sombre jeté sur les projets charitables de ces cinq personnes et sur leurs joyeuses espérances chrétiennes. Que faire ? On se plaça, suivant l'habitude constante de la famille, sous le regard de Dieu, et, sur le conseil de M<sup>me</sup> Reade, on se décida à s'établir à Blackgang pour six mois, et à ne prendre une résolution définitive qu'après cet essai. Quelque temps après, M<sup>me</sup> Reade reçut la visite de deux évangélistes ; elle remarqua l'air souffrant de l'un d'eux, et l'engagea à faire une halte chez elle pour se reposer avant d'entreprendre un voyage d'évangélisation qu'il se proposait de faire en Écosse. Son ami s'écria : « Que Dieu est bon ! je lui demandais précisément de vous mettre au cœur d'offrir l'hospitalité à mon collègue, et vous allez au-devant de notre désir. » L'évangéliste malade passa quelques jours sous ce toit fraternel, et fut bientôt mis au courant du projet d'établissement à Blackgang. Il en fit un sujet constant de prières, et, au moment de quitter ses hôtes, il leur dit : « Allez à Blackgang ; le Seigneur vous y fera trouver des centaines d'âmes à sauver, si vous les lui demandez. » Ces paroles étaient bien faites pour les encourager ; mais comment parler de centaines d'âmes à sauver dans un village composé tout au plus de vingt familles ? La famille Reade ne tarda pas à trouver la solution de ce problème quand elle eut mis courageusement la main à l'œuvre, avec l'aide de Celui qui est « admirable en conseil et magnifique en moyens. »

Dès le premier dimanche qui suivit leur installation à Blackgang, comme M<sup>lle</sup> Hamilton et la plus jeune des demoiselles Reade rentraient chez elles, après avoir assisté au culte dans un village voisin, elles virent en passant un

groupe d'hommes réunis devant un cabaret. M<sup>lle</sup> Hamilton se sentit pressée de leur adresser quelques mots et fit part de son idée à sa compagne. L'aînée des demoiselles Reade les ayant rejointes, elles retournèrent ensemble sur la place du village, où se trouvaient ces gens, et après avoir chanté quelques paroles d'un cantique, elles se mirent à leur parler avec beaucoup de sérieux des choses qui concernent le salut. Leurs paroles furent d'abord accueillies par des rires ; mais au bout d'un moment, les rires cessèrent ; des nouveaux venus se joignirent aux autres, et un cercle d'auditeurs attentifs se forma autour d'elles. C'est à leur appel de ce jour-là que plusieurs des chrétiens de Blackgang font remonter leurs premières impressions religieuses. Le dimanche suivant, une vingtaine de personnes, qu'on n'avait pas fait prévenir, se réunirent au même endroit et à la même heure. Le troisième dimanche, il y en avait une soixantaine et le nombre des auditeurs continua à s'accroître. On finit par compter dans ces assemblées en plein air plusieurs centaines de personnes, venues de plus d'une lieue à la ronde. Au bout de quelques dimanches, ces dames engagèrent leurs auditeurs à entrer chez elles après la réunion ; leur salon se remplit aussitôt, et l'entretien recommença. Bientôt, des conversions remarquables se produisirent et encouragèrent ces fidèles servantes du Seigneur à continuer leur œuvre. Elles réalisaient la promesse du Sauveur : « Demandez et vous recevrez. » Les convertis eux-mêmes, par le joyeux témoignage qu'ils rendaient de leur foi, devenaient pour elles des auxiliaires précieux, et inspiraient à d'autres le désir de partager leurs convictions. Le nombre de ceux qui recherchaient des instructions évangéliques devint si grand, que les Reade se virent obligés de chercher les moyens de construire une salle de réunion ; ils s'adressèrent d'abord à Dieu, puis au seul propriétaire de l'endroit dont ils pussent espérer qu'il consentirait à leur vendre un terrain. Il refusa net, ajoutant qu'ils ne trouveraient pas dans les environs un pouce de terrain à acheter pour y bâtir un temple. Cette réponse ne les découragea pas ; ils s'en remirent simplement à Dieu. Ceci se passait au mois de juillet. Il ne fut plus question de cette négociation du côté de la famille Reade, et la chose paraissait finie, quand un jour le propriétaire récalcitrant vint chez M. Reade, de son propre mouvement, et lui dit : « Je vous vends mon terrain, et je me charge de faire construire l'édifice dont vous avez besoin. » M. Reade répondit que, n'ayant pas de fortune, il ne pourrait le payer tout de suite. « Peu importe, » reprit-il, « vous me donnerez un intérêt modéré, et je vous accorde dix ans, si vous le voulez, pour vous acquitter de votre dette. »

La chose fut conclue, et le bâtiment fut achevé au mois de décembre suivant. Ainsi se sont réalisées à la lettre les paroles inscrites sur le fronton du temple.

Dans le courant de l'année et par l'intermédiaire de personnes qui lui étaient à peu près inconnues, M. Reade reçut environ cinq mille francs pour pourvoir aux frais de la construction.

Mais ces résultats extérieurs, quelque remarquables qu'ils soient, ne sont que des détails secondaires relativement aux grandes bénédictions spirituelles qui ont été demandées et obtenues. L'essentiel, le voici : plus de trois cent quarante personnes, qui, jusqu'alors, auraient pu dire : « Nul ne s'occupe de mon âme, » ont trouvé en Christ leur Sauveur. Une grande lumière s'est levée

sur ce peuple, et beaucoup d'humbles demeures ont été remplies d'une paix et d'une joie toutes nouvelles.

Que conclure de ce récit? Apprenons d'abord à y voir l'accomplissement de la promesse du Seigneur : « Je répandrai mon Esprit sur mes serviteurs et sur mes servantes. » L'Esprit de Dieu a été répandu sur un nombre de personnes trois fois plus grand qu'il n'y a d'habitants à Blackgang, par l'intermédiaire de quelques femmes, aussi jalouses que d'autres de la modestie et de la dignité féminines, aussi attentives à remplir les devoirs les plus ordinaires de la vie quotidienne, n'ayant aucune habitude de parler en public, mais ardemment désireuses de gagner des âmes au Sauveur.

La prophétie de Joël ne pourrait-elle pas recevoir ailleurs un accomplissement analogue? N'y a-t-il pas dans nos familles chrétiennes bien des cœurs qui pourraient aussi demander, recevoir, et rendre témoignage à la grâce de Dieu après avoir obéi à l'impulsion de son Esprit? Et n'y a-t-il pas autour de nous une multitude d'âmes aussi éloignées de Dieu que l'étaient les habitants de Blackgang, et auxquelles nos femmes, nos sœurs et nos filles pourraient apporter un message de délivrance? Pourquoi, leurs devoirs immédiats une fois remplis, restent-elles souvent oisives tout le jour<sup>1</sup>? Pourquoi ne suivraient-elles pas l'exemple de leurs sœurs de Blackgang? Pourquoi leurs maris, leurs pères et leurs frères ne les exhorteraient-ils pas à entrer dans cette voie de dévouement, de courage chrétien et de sainte charité? Comment l'œuvre de Dieu s'étendra-t-elle au loin, si elle ne commence pas dans nos propres familles? Cherchons, sous le regard du Seigneur, la réponse à chacune de ces questions.

Apprenons en outre, du récit qui précède, quelle est l'efficace de la prière comme moyen d'évangélisation. Voici une pauvre localité qui aurait probablement été regardée par un pasteur ou un évangéliste comme un champ de travail à peu près stérile, et où nous voyons s'accomplir en peu de mois une transformation merveilleuse, telle qu'on en voit rarement après plusieurs années d'un ministère régulier. Quel a été le secret de cette transformation bénie? Ne le cherchons pas ailleurs que dans cet esprit de foi et de prière qui a inspiré un Franke, un Müller, et qui est la condition de tout succès réel. Quand nous verrons s'accomplir pleinement la prophétie de Joël, et que l'Esprit de Dieu se répandra de toutes parts sur l'Église, il se trouvera que sur toute œuvre chrétienne, tout effort couronné de succès, toute âme sauvée, pourra être inscrite la parole du petit temple de Blackgang : « *Demandé à Dieu à tel moment; reçu de lui à tel moment.* »

JEAN MONOD.



« **DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ.** » — JEAN 16 : 24.

<sup>1</sup> Matth. 20 : 6.

*Le gérant :*

J. BONHOUR.

## DEUX CONDITIONS

## D'UNE VIE CHRÉTIENNE FRUCTUEUSE.

*(Fin.)*

« *Et moi, je demeurerai en vous,* » ajoute Jésus. Nous avons besoin de force autant que de sécurité. Demeurer en Christ, voilà notre sécurité ; Christ demeurant en nous, voilà notre force <sup>1</sup>. Après nous avoir invités à nous réfugier en lui, le Seigneur s'engage à entrer en nous pour devenir le principe vivifiant de notre activité. Après s'être offert à nous comme notre asile, il fait de nous son temple. — Comment ne pas éclater en actions de grâces, en présence d'une telle condescendance de la part du Saint des Saints, du Roi des Rois ! Pour comprendre l'honneur qu'il nous fait en nous offrant d'entrer chez nous, d'habiter en nous, de souper avec nous <sup>2</sup>, rappelons à notre esprit la grandeur immense de celui qui veut devenir notre hôte. Salomon, en lui consacrant le temple splendide qu'il avait construit, l'une des merveilles du monde, s'écriait : « Les cieux, même les cieux des cieux ne te peuvent contenir, combien moins cette maison que j'ai bâtie <sup>3</sup> ! » Et maintenant ce n'est plus une demeure aux parois toutes recouvertes d'or et de bois précieux, mais un pauvre cœur, bien souillé, bien indigne, qui va être le lieu choisi par le Seigneur comme son temple. Mais Ésaïe lui-même n'avait-il pas annoncé ce mystère incroyable, au dernier chapitre de son livre, quand, après avoir dit : « Les cieux sont mon trône et la terre est le marchepied de mes pieds : quelle maison me bâtiriez-vous et quel serait le lieu de mon repos ? » l'Éternel ajoute : « A qui regarderai-je ? A celui qui est humble d'esprit et qui tremble à ma parole. » — Oui, voilà le but de Dieu, le but poursuivi à travers toute l'histoire de la révélation. Ce cœur, si indigne qu'il soit, est un sanctuaire mille fois plus agréable à Dieu que les lambris dorés du temple de Jérusalem. Bien plus, j'ose dire que le Seigneur aime mieux habiter dans un

<sup>1</sup> Sans que l'on puisse toutefois distinguer les deux choses d'une manière absolue comme nous l'avons dit plus haut.

<sup>2</sup> Apoc. 3 : 20. — <sup>3</sup> 2 Chron. 6 : 18.

cœur d'homme humilié et repentant, qu'au milieu même de la gloire des cieux où toute la milice des saints et des anges lui adresse ses hommages. Jésus n'a-t-il pas dit qu'il y a plus de joie parmi les anges du ciel pour un seul pécheur qui s'amende, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance? A combien plus forte raison doit-il en être ainsi dans le cœur du Père qui voit revenir à lui son enfant prodigue!

Le Seigneur vient donc à vous et vous dit comme autrefois à Zachée : « Il faut que je loge aujourd'hui dans ta maison. » Peut-être êtes-vous disposé à le laisser attendre, à lui demander un délai qui vous permette de nettoyer, d'orner un peu cette maison si mal préparée à le recevoir. Mais non. Si Zachée eût tenu un pareil langage, il aurait perdu l'occasion favorable de loger le Seigneur sous son toit. Laissez-le donc entrer dans votre cœur tel qu'il est. Il se charge, lui, de le purifier, de l'embellir, de le rendre un temple saint, convenable pour son service. Tout ce qu'il vous demande, c'est de lui donner les clefs de cette demeure de son choix, et de le laisser y faire absolument toute sa volonté. Jésus n'entre pas dans notre cœur parce qu'il est saint, mais pour le sanctifier.

Ici nous surprenons sur nos lèvres cette question de Nicodème qui s'échappe de notre cœur incrédule : « Comment ces choses se peuvent-elles faire? » Jésus vous répond : Par le Saint-Esprit, qui souffle où il veut, même dans le plus vil des pécheurs, et que le Père donne à quiconque le demande. C'est le Saint-Esprit qui prend de ce qui est à Christ et nous le donne <sup>1</sup>. Il nous communique non-seulement les attributs de Jésus, car ses attributs sont inséparables de sa personne, mais cette personne même qui devient notre propre vie ; selon la parole de Paul, qui paraît une image, mais est, pour la foi, une réalité bénie : « Ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Christ qui vit en moi <sup>2</sup>. »

Et n'allons pas croire que ce soit là un degré supérieur de vie chrétienne dont nous puissions, à la rigueur, nous passer. « Celui qui demeure en moi et moi en lui, porte beaucoup de fruit ; » cela ne veut pas dire que celui qui ne demeure pas en lui en porte de moins bon ou en plus petite quantité. Non. « Hors de moi, vous ne pouvez *rien* faire. » Vous l'entendez : RIEN. L'histoire de Samson <sup>3</sup> me paraît très-propre à illustrer cette parole de Jésus. Aussi

<sup>1</sup> Jean 16 : 14. — <sup>2</sup> Gal. 2 : 20. — <sup>3</sup> Juges 11-16.



longtemps que Samson est fidèle au vœu de son nazaréat et que Dieu est avec lui, rien ne peut lui résister. Il tue en une seule fois mille Philistins au moyen d'une mâchoire d'âne ; il arrache les poteaux de la porte d'une ville et les transporte au sommet d'une montagne voisine ; il tue les lions, il brise toutes les cordes dont on l'enserme. Mais dès que Samson est infidèle à son vœu et que Dieu se retire, toute sa force l'abandonne, il devient comme un autre homme ; ses ennemis ont facilement raison de lui. Voilà, d'un côté, la puissance invincible d'un homme faible avec qui Dieu habite, et de l'autre, la faiblesse irrémédiable d'un homme fort que Dieu a abandonné. — Paul avait expérimenté cette faiblesse et cette force quand il disait : « Ce n'est pas que nous puissions quelque chose de nous-mêmes comme de nous-mêmes, mais notre capacité vient de Dieu <sup>1</sup>. » « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort <sup>2</sup>. » « Je puis tout par Christ qui me fortifie <sup>3</sup>. »

« *Celui qui demeure en moi... porte beaucoup de fruit.* » — Une fois la condition remplie, la conséquence en découle tout naturellement. Le Seigneur ne donne pas ici un commandement, il constate un fait : *il porte beaucoup de fruit.* Le jardinier qui plante un arbre fruitier s'inquiète de choisir un bon plant, de le placer dans une bonne terre, de lui donner les soins qu'il réclame. Il sait que dans ces conditions l'arbre portera du fruit. Il n'a que faire de s'occuper du fruit lui-même, c'est à l'arbre qu'il donnera ses soins. Un bon arbre portera nécessairement de bon fruit.

Et pourtant, le Seigneur prend soin de nous indiquer avec beaucoup d'exactitude quels sont les fruits, ou plutôt quel est *le fruit* qu'il attend de nous <sup>4</sup>. Il a voulu nous donner comme un miroir auquel nous puissions nous reconnaître et d'après lequel nous puissions nous juger, et en même temps nous tracer la voie dans la-

<sup>1</sup> 2 Cor. 3 : 5. — <sup>2</sup> 2 Cor. 12 : 10. — <sup>3</sup> Phil. 4 : 13.

<sup>4</sup> Il faut remarquer ce singulier : beaucoup de *fruit* ainsi que celui de Gal. 5 : 22 et Eph. 5 : 9 : *Le fruit* de l'Esprit... La vie chrétienne en effet est *une*. Il ne faut pas croire que nous puissions produire et cultiver ces vertus l'une après l'autre, ou que nous puissions choisir arbitrairement celle dont nous ferons notre spécialité, laissant à nos frères le soin de cultiver les autres. Sans doute il est tel chrétien en qui telle vertu brillera d'un éclat particulier. En cela consiste la différence entre un chrétien quel qu'il soit et Jésus-Christ. Chez le Maître on ne peut dire quelle vertu l'emporte sur l'autre, parce toutes sont arrivées en lui à leur perfection. Il est l'homme parfait, *l'homme* et non simplement *un homme*. Pour nous, qui ne faisons que tendre à la perfection, à *la parfaite stature de Christ*, nous avons des qualités plus développées que d'autres. Mais chez tous les chrétiens, le fruit de l'Esprit doit se retrouver et mûrir dans son entier. — Voir Gal. 5 : 22. Eph. 5 : 9. Rom. 15 : 17, etc.

quelle nous devons marcher, le but vers lequel nous devons tendre. Car, ne l'oublions pas, le Seigneur veut que nous soyons ouvriers avec lui dans le travail de notre sanctification<sup>1</sup>, et le verset même que nous étudions en ce moment fait appel à notre activité : *Demeurez en moi.*

Ce que le Seigneur attend de nous, c'est du *fruit*, non des *feuilles* seulement. Il ne regarde point à l'apparence. Nous pouvons au besoin tromper nos semblables sur notre état spirituel; nous ne saurions dissimuler la réalité aux regards de Celui qui « sonde les cœurs et les reins<sup>2</sup>. » Un jour, Jésus, ayant faim, rencontre sur sa route un figuier de belle apparence; il s'approche pour en manger du fruit, n'y en trouve point, et maudit ce représentant trop fidèle, hélas! d'un grand nombre de chrétiens de profession.

Jésus dit : « ... portera beaucoup de fruit, » ce qui ne veut pas dire : fera beaucoup de bruit dans le monde. Ce fruit abondant n'est pas le privilège exclusif de ceux qui occupent une position éminente dans la société, ou disposent de nombreux et puissants moyens d'action. La plus faible femme, le plus pauvre artisan, le paralytique même le plus perclus, peut être dans son humble sphère un de ces arbres féconds dont les fruits glorifient le Seigneur et sa grâce. Soyons fidèles dans la position où le Maître nous a placés. Si notre nom n'est pas connu au loin, si notre vie s'écoule dans l'ombre, que cela ne nous attriste point ni ne nous décourage. La fleur la mieux cachée exhale néanmoins son parfum et ce n'est pas le moins exquis. Répandons seulement la bonne odeur de Christ que sa lumière brille en nous, et ne nous inquiétons pas du reste. Le résultat de notre fidélité appartient à Dieu. Mais ne craignez rien. Tôt ou tard la semence jetée en terre lèvera. Une vie sainte est une semence; c'est le témoignage de Dieu sur la terre, témoignage plus éloquent et plus puissant mille fois que les discours du plus grand prédicateur.

Ne nous y trompons pas et ne nous lassons pas de le répéter : *C'est là le moyen d'évangélisation le plus efficace*, et à cette œuvre-là tous sont appelés. Que personne ne s'excuse en alléguant son peu de talent, son peu d'éducation, son manque de loisirs, sa position obscure. « Les membres les plus faibles sont les plus nécessaires<sup>3</sup>. » On recherche des méthodes nouvelles, des procédés inusités

<sup>1</sup> Phil. 2 : 12. etc. — <sup>2</sup> Ps. 7 : 10. — <sup>3</sup> 1 Cor. 12 : 22.

jusqu'à ce jour pour atteindre les masses. La méthode que nous proposons ici est bien ancienne ; c'était celle de la primitive Église.

Elle est loin pourtant d'être surannée. C'est le commandement ancien et éternellement nouveau du Seigneur et de Jean, son disciple bien-aimé <sup>1</sup>. Frères, approchons-nous de Jésus, la source intarissable de toute grâce et de toute vie. Buvons à longs traits à cette source, soyons en communication constante avec elle, et alors aussi des fleuves d'eau vive jailliront de notre sein sur ceux qui nous entourent <sup>2</sup>.

Mais ce n'est pas seulement en vue du profit qu'en pourront retirer nos frères que nous sommes appelés à être fidèles. « En ceci mon Père est glorifié que vous portiez beaucoup de fruit <sup>3</sup>. » Alors même que notre vie s'écoulerait dans la solitude la plus reculée, loin du regard de tous les hommes, elle contribuerait encore sans aucun doute à la gloire du Seigneur. N'est-ce donc rien que de lui offrir l'hommage d'une vie pure, d'un cœur qui l'aime et lui soit entièrement consacré? Si nul autre que le Seigneur ne devait respirer le parfum de notre humble obéissance, n'en serait-il donc pas digne? N'est-ce pas de son jugement que nous devons nous inquiéter avant tout, et à lui que nous devons chercher à plaire? Nous pourrions quelquefois être méconnus des hommes ; nos intentions pourraient être faussement interprétées, notre conduite mal jugée. Qu'importe, pourvu que le Maître, contemplant en nous « le travail de son âme, » puisse « en jouir et en être rassasié <sup>4</sup>? » C'est donc non-seulement du sein de l'Église mais du cœur de chaque chrétien, que doit s'échapper cette belle prière de l'Épouse, dans le Cantique de Salomon : « Lève-toi, bise, et viens, vent « du midi ; souffle sur mon jardin, afin que ses drogues aromati-  
« ques distillent. Que mon bien-aimé vienne en son jardin et qu'il « mange de ses fruits délicieux <sup>5</sup>. »

ERNEST BARNAUD.

Je ne suis pas chrétien à cause de ce que j'ai donné, mais à cause de ce que j'ai reçu.

R. P. SMITH.

<sup>1</sup> Voir Jean 13 : 35. — <sup>2</sup> Jean 7 : 37, 38. — <sup>3</sup> Jean 15 : 8. — <sup>4</sup> Ésaïe 53 : 11. — <sup>5</sup> 4 : 16.

## LA VIE DE LA FOI.

## VII. — DIFFICULTÉS PRATIQUES. — 3. DE LA VOLONTÉ.

Quand le plein abandon et la confiance absolue ont fait entrer l'enfant de Dieu dans l'heureuse vie cachée avec Christ en Dieu, un obstacle particulier s'élève habituellement sur son chemin. Les premières impressions de paix et de repos disparues, — à supposer qu'elles se soient produites, ce qui n'est pas toujours le cas, — les expériences qu'il a faites lui paraissent tellement indécises, qu'il se prend à craindre qu'il n'y ait hypocrisie de sa part à dire ou à penser qu'elles ont été réelles. Sa foi lui semble ne pas pénétrer au delà de la surface, n'être qu'une foi des lèvres et par conséquent sans valeur ; sa soumission, pense-t-il, n'est pas une vraie soumission du cœur, que Dieu puisse accepter. Il n'ose pas dire qu'il appartient à Dieu sans réserve, de peur que ce ne soit pas vrai, pourtant il ne peut se décider à déclarer le contraire, tant il désire que ce soit vrai. Il y a là une difficulté réelle et des plus décourageantes.

Elle n'offre rien, cependant, qui ne soit facile à résoudre lorsqu'une fois le chrétien a bien saisi le principe sur lequel repose sa nouvelle vie, et la manière de l'appliquer. On se représente généralement la vie de la foi comme une vie d'émotions religieuses ; par conséquent, l'attention se concentre sur ce qu'on éprouve, et, selon qu'on a lieu d'en être satisfait ou non, l'âme est paisible ou s'agite. Or, ce qui est vrai, c'est que cette vie dépend non des sentiments, mais de la volonté ; par conséquent, les fluctuations des sentiments n'en affectent pas la réalité, pourvu seulement que la volonté de Dieu ne cesse pas d'être le point central de celle de l'homme.

Pour rendre ma pensée claire, il faut quelques développements. Fénelon dit quelque part que la vraie piété réside dans la volonté seule. Cela signifie que la volonté étant ce qui dirige l'homme, si elle est ce qu'elle doit être, tout le reste de la conduite le sera aussi. Et par la volonté, j'entends non pas les désirs de l'homme, ni même ses intentions, mais ce choix, cette résolution, cette détermination souveraine à laquelle tout en lui devra obéir ; l'homme lui-même, en un mot, le *moi*, ce que nous sentons être *nous*.

On pense assez souvent que ce sont nos émotions qui nous

gouvernement. Me plaçant au point de vue de l'expérience pratique, j'estime qu'il y a en nous, au delà de nos impressions, au delà de nos désirs, un for intérieur qui, après tout, contrôle tout le reste et juge en dernier ressort. Nos sentiments sont à nous : nous en souffrons ou nous en jouissons, mais ils ne sont pas nous-mêmes. Or, si Dieu doit prendre possession de nous, c'est dans le for intérieur, dans la personnalité intime qu'il lui faut pénétrer. Qu'il y règne par la puissance de son Esprit, et tout le reste de notre être lui sera soumis : l'homme est ce qu'est sa volonté.

Cette vérité, dans l'examen du sujet qui nous occupe, est d'importance considérable. Les résolutions de notre volonté sont bien souvent diamétralement opposées aux conclusions de nos sentiments, en sorte que si nous prenons ces sentiments pour pierre de touche, nous risquons fort de nous paraître à nous-mêmes des hypocrites lorsque nous affirmerons la réalité de choses dont notre volonté aura seule décidé. Du moment, au contraire, où nous aurons remis le sceptre à la volonté, nous n'écouterons plus qu'elle et nous affirmerons ses arrêts, en dépit de toutes les clameurs que pourront faire entendre nos émotions rebelles.

Je ne me dissimule pas que j'aborde là un sujet difficile. Mais les conséquences pratiques en sont tellement importantes pour la vie de la foi, que je vous prie instamment, mon cher lecteur, de ne pas le quitter avant de vous en être rendu maître.

Un exemple pourra vous y aider. Un jeune homme de haute intelligence, qui aspirait à la communion constante avec Dieu, se voyait découragé à chaque instant par une habitude invétérée de douter. Rien ne lui semblait vrai ni réel, et plus il se débattait contre ce penchant au scepticisme, plus toute espèce de réalité lui échappait. Quelqu'un lui assura que si seulement il rangeait sa volonté du côté de la foi, s'il décidait de croire, si, dans son for intérieur, il se disait : Je veux croire, je crois ! — il n'avait pas à s'inquiéter de ses sentiments, car ceux-ci seraient bien forcés, une fois ou l'autre, de céder à leur tour. — « Quoi ! s'écria-t-il, voulez-vous dire que je puis choisir de croire de la sorte, quand rien ne me paraît vrai ? Cette manière de croire aura-t-elle quelque valeur ? — Oui, lui fut-il répondu ; et vous n'avez pas autre chose à faire : mettre votre volonté du côté de Dieu dans l'affaire de la foi. Si vous faites cela, Dieu prend immédiatement possession de votre volonté, produit en vous « le vouloir selon son bon plaisir, »

et vous ne tardez pas à constater qu'il s'est assujéti tout votre être. — Eh bien, répliqua-t-il, si c'est là ce dont il s'agit, c'est aussi ce que je puis faire. Je ne suis pas maître de ce que j'éprouve, mais je suis maître de ma volonté, et si je n'ai qu'à m'occuper d'elle, la vie de la foi commence à me sembler possible. Je puis donner ma volonté à Dieu et je la lui donne. » A dater de ce moment, le jeune homme s'en tint à ce qu'il avait résolu, refusant d'écouter les plaintes et les réclamations de ses sentiments, qui l'accusaient à l'envi de n'être qu'un misérable hypocrite ; persistant à répondre qu'il voulait croire, qu'il entendait croire, qu'il croyait. Quelques jours après, il avait vaincu, et toutes ses affections, toutes ses pensées, obéissaient captives au glorieux pouvoir du Saint-Esprit. Il avait tenu ferme la *profession* de son espérance, sans vaciller, bien qu'il lui semblât qu'il n'avait rien à tenir ferme. Par moments, il lui avait fallu toute l'énergie dont il était capable pour contraindre ses lèvres à dire qu'il croyait, tant le témoignage de ses sens ou de ses impressions était contraire. Mais il s'était emparé de cette pensée que sa volonté était en réalité lui-même ; que s'il la maintenait dans l'obéissance à Dieu, il faisait tout ce qui dépendait de lui, et que Dieu seul pouvait faire le reste. De cette décision résulta une des vies chrétiennes les plus admirables dont j'aie eu connaissance, une vie merveilleusement simple, droite et victorieuse du péché.

Le nœud de la question, le voici. Notre volonté, mobile de tous nos actes, a été par la chute placée sous l'empire de Satan, qui l'a dirigée pour notre malheur et notre perdition. Aujourd'hui, Dieu nous dit : « Donnez-vous à moi, comme de morts étant devenus vivants, et j'accomplirai en vous le vouloir et le faire selon mon bon plaisir. » Par conséquent, du moment où nous nous donnons à lui, il prend possession de nous et fait lui-même en nous « ce qui lui est agréable par Jésus-Christ, » nous donnant les mêmes sentiments qui étaient en Christ et nous transformant à son image. (Voyez Rom. 12 : 1, 2.)

Autre exemple. Une personne vivant de la vie cachée avec Christ en Dieu, se trouva un jour en présence d'une grande épreuve. Tout ce que son cœur pouvait renfermer de sentiments s'insurgea sur-le-champ, et si elle avait cru que ses impressions la domineraient, il ne lui serait resté que le désespoir. Mais sachant bien qu'au fond de son cœur elle voulait et choisissait la volonté de

Dieu, elle n'accorda pas la moindre attention à ce qu'elle éprouvait. Elle ne cessa de répéter : « Ta volonté soit faite ! Ta volonté soit faite ! » affirmant ainsi, malgré toutes ses émotions en révolte, qu'elle soumettait de plein gré sa volonté à celle de Dieu, et que la volonté de Dieu était et serait sa joie. Au bout d'un temps incroyablement court, chacune de ses pensées était réduite à l'obéissance, et elle s'apercevait que ses impressions mêmes devenaient conformes à la volonté de Dieu.

Une autre avait un péché dominant, qu'elle chérissait dans son cœur mais que sa volonté détestait. Se croyant fatalement soumise à ses sentiments, elle avait toujours cru impossible de surmonter ce péché aussi longtemps qu'il aurait pour elle de l'attrait. On lui enseigna ce secret concernant la volonté, et, se, jetant à genoux, elle s'écria : « Seigneur, tu vois qu'une partie de moi-même affectionne ce péché ; pourtant, au fond de mon âme, je l'ai en horreur. Eh bien, je joins ma volonté à la tienne. Je ne veux plus commettre ce péché. Délivre-m'en. » Immédiatement, Dieu prit à lui la volonté qu'elle lui abandonnait, et sa volonté à lui triomphant des impressions qu'elle n'avait pu vaincre, elle s'en trouva complètement affranchie par l'efficace du Saint-Esprit.

Et maintenant, chrétien mon frère, laissez-moi vous montrer comment vous pouvez appliquer à vos difficultés le même principe. Cessez de regarder à ce que vous éprouvez : vos sentiments ne doivent être que des serviteurs ; n'ayez égard qu'à votre volonté qui règne en réalité sur votre être. Est-elle à Dieu ? L'avez-vous remise entre ses mains ? A-t-elle décidé de croire ? A-t-elle choisi d'obéir ? Si oui, alors *vous* êtes dans les mains de Dieu, *vous* décidez de croire, *vous* choisissez d'obéir, car votre volonté, c'est vous-même. Et la chose est faite. L'alliance que vous traitez avec Dieu est tout aussi réelle lorsque votre volonté agit seule que lorsque vos sentiments s'y joignent. Elle ne vous semble pas l'être : elle l'est pourtant aux yeux de Dieu. Et quand vous avez saisi cela, quand vous avez bien compris que ce qu'il vous faut examiner, ce ne sont pas vos émotions, mais seulement l'état de votre volonté, alors tous les commandements de l'Écriture, — ces commandements de vous donner à Dieu, de vous offrir à lui en sacrifice vivant, de demeurer en Christ, de marcher dans la lumière, de mourir à vous-même, — vous deviennent possibles à accomplir. Vous sentez que pour tout cela votre volonté peut agir et se ranger

du côté de Dieu ; tandis que si la chose avait dû venir de vos sentiments, vous tomberiez dans le désespoir, parce que vous savez bien que vous ne pouvez les dominer.

Quand donc reparaitra cette impression d'incertitude, ou cette crainte de manquer de droiture, ne vous en laissez pas troubler. Elle ne provient que de vos émotions et ne mérite pas que vous vous y arrêtiez un instant. Veillez seulement à ce que votre volonté soit entre les mains de Dieu ; à ce que votre for intérieur soit livré à son action ; que votre choix, votre résolution, soit et reste pour lui. Vos impressions tumultueuses, se trouvant, par votre volonté, liées à la puissance de Dieu, devront inévitablement se soumettre et lui rendre hommage ; de même qu'un navire balancé sur les flots cède peu à peu à l'effort persévérant du câble qui l'attire vers le rivage. Vous verrez alors se vérifier pour vous la promesse : « Si un homme veut faire la volonté de Dieu, il connaîtra de ma doctrine. »

La volonté peut se comparer à une mère prudente qu'entoure une bande d'enfants criant et pleurant, lesquels représentent les sentiments. La mère prend un parti quelconque qui lui semble bon. Les enfants réclament bruyamment et protestent qu'il n'en sera rien. Mais la mère, sachant que c'est elle, et non pas eux, qui doit commander, poursuit son chemin avec calme, insensible à leurs cris et n'y prenant garde que pour leur imposer silence. Il en résulte que tôt ou tard les enfants sont obligés d'obéir et se rangent à la détermination maternelle. Ainsi sont maintenus l'ordre et l'harmonie ; tandis que si la mère admettait un instant que les enfants pussent gouverner à sa place, le désordre serait bientôt à son comble. De telles choses se sont vues dans la vie de famille ; et combien d'âmes dans lesquelles il n'y a que confusion, simplement parce que les sentiments sont autorisés à y régner !

Rappelez-vous donc bien que ce qui est réel, dans vos expériences intimes, c'est ce que votre volonté décide ; ce n'est pas l'arrêt que rendent vos émotions. En sorte que dans ce moment même, si votre volonté est pour Dieu, vous ne manquez nullement à la vérité en réclamant pour votre le précieux privilège d'appartenir entièrement à Dieu, alors même que tous vos sentiments affirmeraient le contraire.

Je suis persuadée que d'un bout à l'autre de la Bible, ce qui est dit du « cœur » ne désigne pas les sentiments, — ce que nous



entendons habituellement par le mot cœur, — mais bien la volonté, la personnalité de l'homme, son for intérieur ; et que le but des dispensations de Dieu à l'égard de l'homme est que ce for intérieur lui soit consacré et soit livré à son contrôle absolu. Dieu veut non pas les sentiments de l'homme, mais l'homme lui-même.

Vous êtes-vous donné à lui, mon cher lecteur ? Consentez-vous à lui abandonner ce qui fait le centre même de votre vie intime ? En ce cas, quelques protestations que puissent faire entendre les autres parties de votre être, vous avez le droit de dire, maintenant même, avec l'apôtre : « Je suis crucifié avec Christ ; pourtant je vis ; non pas moi, cependant, mais Christ vit en moi ; et la vie dont je vis en la chair, je la vis par la foi au Fils de Dieu, qui m'a aimé et s'est donné pour moi. »

H. W. S.

« Nous sommes ouvriers avec Dieu », dit Paul<sup>1</sup>. Il ne dit pas : Dieu est ouvrier avec nous, comme si l'homme faisait une œuvre à lui tout en la faisant pour Dieu et en implorant sur elle son secours. Non ; l'œuvre est l'œuvre de Dieu ; l'œuvre que Dieu a commencée, l'œuvre que Dieu poursuit et dans laquelle il emploie comme instruments les serviteurs qu'il a choisis. Aussi l'apôtre ajoute-t-il : « Vous êtes le champ de Dieu, l'édifice de Dieu. » N'y a-t-il pas là une source inépuisable de courage ? Si nous sommes associés à son travail<sup>2</sup>, comment notre travail serait-il vain<sup>3</sup> ?

L. M.



C'est de Christ que vient l'Esprit de sanctification ; il ne faut donc pas vouloir atteindre à la sanctification par ses propres forces, mais il s'agit avant tout de trouver le repos en Christ, comme notre rédemption, notre justice et notre paix, et de demeurer toujours en lui. Car de la même manière qu'il a été notre justice, il sera notre sanctification, et l'œuvre de Dieu, qui est de rétablir son image en nous, sera le mieux poursuivie *sans* nos propres efforts. Ainsi Christ vit en nous, et nous vivons pour lui qui s'est donné pour nous ; ainsi tout devient aisé, et la loi ne peut ni nous condamner ni nous poursuivre.

BOGATZKY. 1745.

<sup>1</sup> 1 Cor. 3 : 9. — <sup>2</sup> Jean 5 : 17. — <sup>3</sup> 1 Cor. 15 : 58.

## DEUX LETTRES D'IL Y A TRENTE ANS.

## I

Melun, 22 mai 1844.

... Où en êtes-vous aujourd'hui? Le Seigneur vous a-t-il donné enfin de comprendre que vous deviez le croire sur parole, et que le doute que vous entreteniez, tout en privant votre âme d'une paix véritable et d'une joie solide, faisait injure à sa vérité?...

Il m'a paru que vous méconnaissiez le don de sa grâce, et que c'était la cause de votre infirmité spirituelle. Vous ne savez pas que vous croyez, parce qu'il vous semble que la foi doit avoir certains caractères et certains fruits que vous ne trouvez pas chez vous, dites-vous; et peut-être n'êtes-vous pas bien sûre que la foi seule suffise.

Mais comment se peut-il faire que vous, vous à qui le Seigneur a donné sa Parole, vous dont il a rendu le cœur sensible à sa vérité, vous qu'il a convaincue de péché jusque-là que vous êtes disposée à en avouer plus que vous n'en sentez et voyez, vous qu'il a amenée au pied de la croix de Christ pour y chercher la victime de propitiation, vous qui adorez en Jésus le Fils de Dieu et le Sauveur promis, vous qui répudiez tout mérite et toute justice propre pour glorifier la Source unique de tout bien, — comment se fait-il que vous vous abusiez par des raisonnements et des difficultés sans fin pour ne point voir et admirer le don de Dieu en vous? Dans quel péché vous allez vous complaire! Quelle séduction de votre cœur!

Quelle plus grande démonstration attendez-vous que Dieu vous donne de son amour? D'avoir déjà sur la terre la soumission, l'obéissance, la fidélité, la sainteté d'un ange élu, comme évidence de votre foi? Je vous le dis, vous ne l'aurez jamais; c'est de foi et non de vue qu'il nous faut vivre, et c'est en nous écriant: Qui me délivrera du corps de cette mort? qu'il faut nous réjouir avec Paul de ce que rien ne nous séparera jamais de l'amour que Dieu nous a montré en Jésus-Christ. Plus notre indignité est sentie, plus notre foi est épurée, et plus le Seigneur est glorifié dans sa grâce.

Interrogez-vous, pour échapper à la séduction du diable qui ne demande pas mieux que de vous voir nier le don de Dieu en vous, interrogez-vous sur des vérités qui ne semblent pas vous toucher directement. Demandez-vous si le monde a été fait de rien? s'il y aura un second déluge? si cette terre est destinée au feu? si Christ est Dieu? s'il siège actuellement à la droite de Dieu? s'il reviendra en personne visiblement? s'il emploie ses anges pour le service de ses enfants? Je sais que sur toutes ces questions vous recevrez avec *simplicité et certitude* le témoignage de Dieu; n'est-ce pas? Et n'est-ce pas avec la même simplicité et la même certitude que vous croyez ce qui est écrit Jean 6 : 39, par exemple?

Vous le croyez, et vous lèveriez la main avec assurance pour jurer que le Crucifié est bien le Fils de Dieu, le Sauveur que Dieu a envoyé pour sauver « tous ceux qu'il lui a donnés. »

C'est bien votre cœur qui le croit, ce n'est pas pour vous un fait indifférent, dont la vérité ou la fausseté n'intéresse en rien votre bonheur.

Bon gré, mal gré, vous avez donc *en vous* le témoignage de Dieu, 1 Jean 5 : 9. Débattiez-vous tant qu'il vous plaira, vous ne pouvez vous en défaire ; ce témoignage est en vous comme votre propre âme ; votre âme en est teinte, et c'est indélébile. Et ce témoignage, c'est *la vie éternelle*.

Vous devriez rendre grâces, et toujours, au lieu de gémir de votre pauvreté quand vous avez les poches pleines d'or, et du meilleur ; dites plutôt au Seigneur : Quand tu me tuerais, je ne cesserais pas d'espérer en toi.

Mais les fruits, les fruits, demandez-vous ? Comment puis-je dire que j'ai la foi quand je n'ai pas les fruits ? C'est étonnant comme notre cœur est stupide quand il s'agit des choses de Dieu. Le jardinier plante un bon arbre ; ce n'est d'abord qu'une tige sans feuilles, sans branches même ; il attend des années, deux, trois, quatre ans, sans voir de fruits ; c'est égal, il sait qu'il y en aura, et de bons, il n'en doute pas. Et vous, et beaucoup d'autres malheureuses âmes, vous vous imaginez qu'on peut avoir le témoignage de Jésus dans le cœur sans avoir des fruits, et de bons ! Oh ! malice du cœur ! profondeur du péché ! l'Esprit de Dieu qui vous a enseignée est-il mort ?

D'ailleurs, de ces fruits êtes-vous juge ? ne doivent-ils pas être intérieurs avant d'être extérieurs ? La paix, oui, la paix n'est-elle pas le premier de tous ; ne suit-elle pas la justification, comme celle-ci est le privilège de la foi, Rom. 5 : 1 ?

La paix est le bourgeon, ma sœur, c'est elle qui contient feuilles, fleurs, fruits. Ayez la paix, ayez sa paix, Dieu vous donne la paix ; saisissez la paix, en croyant, comme Dieu le dit, que celui qui a le Fils a la vie, 1 Jean 5 : 13.

Les bornes de cette feuille ne sont pas celles de l'intérêt que prend à votre âme

Votre affectionné.

L. VIVIEN.

## II

Melun, 14 mars 1845.

... Il m'a fallu réfléchir et prier au sujet de votre lettre... Que l'Esprit de notre Dieu soit avec votre esprit.

Est-ce ma faute, dites-vous, si je n'ai pas reçu cette paix ? Vous voulez mêler l'œuvre du Seigneur avec la vôtre. Oui, c'est votre faute, non de n'avoir pas reçu, mais de ne pas vouloir voir l'amour du Seigneur où il est. Laissez à Dieu son œuvre ; la vôtre, c'est de croire, comme il nous l'a commandé, 1 Jean 3 : 23 ; ne la négligez pas ; soyez heureuse de connaître le Sauveur, et ne cherchez pas, pour justifier votre agitation, une confusion qui n'existe pas.

Remarquez-le bien, il vous est ordonné, non de croire en votre salut, mais de croire en Christ. Placez le Sauveur devant une femme juive, Jean 4, demandez-vous ce qu'il lui dira, quelle œuvre, quelle persuasion il voudra produire dans son cœur, et vous comprendrez ce que c'est que cette foi que Dieu vous demande et quelle en est la simplicité.

Toutes ses promesses sont là, dites-vous, je n'ai qu'à les saisir, mais je ne le puis pas.

Pourquoi, ma chère sœur, vous laisser subjugué ainsi par un esprit de mensonge ? Ce que vous dites est faux, vous mentez au Seigneur et à votre conscience. Excusez mon franc-parler. Quoi ! vous ne croyez pas que Dieu a été manifesté en chair, que le Fils éternel du Père a été fait la tête de son peuple élu ; vous ne croyez pas qu'il a souffert, maudit, pour son peuple ; qu'il a sauvé ce peuple ; vous ne croyez pas à la rémission des péchés publiée en son nom ? Dites, vous ne le croyez pas ? vous niez que ce soit là un fait accompli dans le temps et sur la terre ? Oh ! je me réjouis de penser que Dieu vous a révélé ces choses, en sorte que telle est en cela votre persuasion, que vous donneriez votre corps pour être brûlé, s'il le fallait, plutôt que de renier la pierre de l'angle, fondement éternel de l'Église.

Que voulez-vous croire de plus ? ou recevoir, ou saisir ? Trouvez-vous que ce ne soit pas assez que l'Éternel vous ait distinguée pour vous révéler son salut, et choisie pour vous marquer de son cachet ? Pas assez ! mais il n'y a rien de plus. Quand Dieu vous a ouvert les yeux comme à Lydie pour vous montrer en la croix de son Fils son amour magnifique, il vous a tout donné, tout, tout ce qui est éternel et vrai ; il n'y peut rien ajouter lui-même.

Mais, dites-vous, cette assurance de salut, cette paix, ce sentiment d'amour filial qui me manquent complètement !

Eh ! ma chère sœur, pourquoi voulez-vous posséder à votre manière le don de Dieu ? Ses voies sont diverses envers ses enfants, et vous ne le voulez pas comprendre. Comme une enfant volontaire, vous pleurez de ce que les choses ne sont pas comme vous l'entendez. Il ne vous suffit pas que le père de famille vous ait montré le riche héritage qu'il vous destine, vous le voulez tenir et déjà en jouir ; et parce que les joies du ciel ne viennent pas inonder votre cœur, vous niez vos richesses, ces biens dont le titre, qui est, Christ, vous a été remis. Que dirai-je ? Le Seigneur vous refusera ce sentiment aussi longtemps que ce sentiment vous sera plus précieux que sa promesse, plus précieux que lui-même. D'ailleurs, il ne vous l'a pas promis ; vous n'avez aucun droit de le demander ; votre obstination à l'exiger ne peut qu'en prolonger la privation pour vous. La volonté de Dieu est qu'au milieu des foudres de Sinaï grondant sur votre tête, au milieu de tous les reproches de votre conscience, au milieu de toutes les ténèbres de votre esprit, au milieu de toutes les angoisses de votre cœur, au milieu des traits enflammés du Malin, vous ne vous attendiez qu'à lui, vous lui remettiez le soin de votre âme. Dites-moi, qu'est-ce qui vous en empêche vous qui le connaissez ? Croyez-vous qu'il manque d'amour, de patience, de fidélité, de miséricorde ou de sympathie ? Non, mais vous cherchez un je ne sais quoi de sensible, que vous puissiez substituer à ce repos de l'âme qui prête l'oreille, écoute et croit Dieu. Le Seigneur s'est chargé de vos intérêts ; vous, soignez les siens, et ne confondez pas les rôles. Alors, vous serez sûre de votre salut ; sûre, dis-je, et de la même manière que vous êtes sûre qu'il n'y a plus de déluge à craindre. Je dis : vous serez sûre ; mais vous l'êtes déjà, on le sent quand vous dites le contraire ; cette œuvre de l'Esprit est au fond de notre âme ; seulement vous vous plaisez à l'étouffer dans une agitation, dans un travail dont votre cœur rusé se fait

secrètement un mérite. Pauvre sœur, restez donc tranquille ; le Seigneur dort dans votre barque, respectez son repos ; cessez de vous épuiser en vains efforts : votre frêle nacelle ne peut être submergée.

C'est un piège dangereux, et d'autant plus dangereux qu'il a toutes les apparences de la piété, que celui dans lequel Satan nous attire quand il parvient à nous occuper de nous-mêmes. Alors, oublieuse de la grâce de Dieu, l'âme se replie sur elle-même, se recherche, se tourmente, se travaille. Elle vit dans la défiance, et une orgueilleuse humilité lui persuade aisément qu'elle ne peut pas être l'objet de l'amour du Seigneur. Alors elle gémit, se plaint de sa faiblesse, de son impuissance, et demande ce que Dieu n'a pas promis, ce qu'elle sait elle-même être impossible, de trouver en elle-même le salut, ou la démonstration du salut ; et ce triste état se complique et empire selon le tempérament, le caractère, les habitudes de l'individu. Qui pourrait voir clair dans de telles ténèbres ? L'âme elle-même qui s'en entoure, s'y perd.

Regardez, non point à vous, mais à la crèche de Bethléhem ; qu'y voyez-vous ?

Regardez, non point à vous, mais à Golgotha ; qui est celui qui y meurt sur le gibet, honni et maudit ?

Regardez en haut ; l'Éternel a fendu les cieux, ouvert vos yeux, qui voyez-vous à la droite du Père ?

Ah ! regardez, bien-aimée sœur, regardez non point à vous, mais à Celui que Dieu vous a donné, que Dieu vous a révélé, que votre âme adore, que votre cœur doit écouter ; regardez et soyez heureuse et reconnaissante, car Emmanuel vous a prise et vous êtes à lui.

Nul ne peut dire, de cœur et en vérité, que Jésus est le Seigneur, sinon par l'esprit de Dieu. Ne niez plus le don de Dieu ; non, ne le niez point. Rendez grâces au contraire pour tout ce que vous avez reçu ; et, puisant à pleines mains et sans crainte dans le trésor ouvert devant vous, dites : Tout cela est à moi et bien plus encore, car Christ lui-même est à moi. Alors vous lirez la Bible, non plus pour y retrouver votre cœur, ni une grâce plutôt qu'une autre, mais pour y apprendre à mieux connaître celui qui s'est donné à vous.

Je vous en conjure donc, ne cherchez pas la paix, ou plutôt ce que vous appelez la paix ; je veux pour vous l'obéissance, l'activité, la lutte, la guerre pour et avec le Seigneur ; les occasions ne manquent pas. Agissez courageusement, non pour vous, mais pour le Seigneur ; et quelque devoir, ou sacrifice, ou épreuve qu'il mette devant vous, ... en avant ! pour lui, pour son service, et sans vous inquiéter de l'issue qui n'appartient qu'à lui... Que font ici vos craintes, vos doutes, vos hésitations, et tout le travail dont vous vous travaillez ? C'est bien de vous qu'il s'agit vraiment, pauvre colombe ! — il s'agit de celui qui étend la main et vous recueille dans l'arche de son repos. Oubliez-y vos peines, jouissez-y de votre sûreté.

Que le Seigneur vous bénisse et vous enseigne lui-même.

Votre tout dévoué en Christ,

L. VIVIEN.

## A NOS LECTEURS.

Lezay (Deux-Sèvres), le 5 décembre 1875.

Chers lecteurs,

Voilà donc notre *Libérateur* à la veille d'entrer dans sa deuxième année : c'est peu et c'est beaucoup. C'est peu, quant à la période écoulée, quant au nombre de pages publiées ; c'est beaucoup, quant à l'expérience faite de la bonté de Dieu et des besoins de l'Église, quant aux vérités mises en lumière, aux vives sympathies manifestées, aux bénédictions reçues, aux espérances de l'avenir. Si une feuille exclusivement consacrée à l'édification paraissait désirable il y a un an, elle l'est plus encore aujourd'hui, au moment où les débats ecclésiastiques, d'ailleurs d'un légitime intérêt et d'une importance incontestable, risquent de prendre une place excessive, au préjudice de la question des questions, celle de la vie de l'âme, en Jésus-Christ.

Donnez-nous, chers lecteurs, et surtout demandez à Dieu qu'il nous donne de quoi vous offrir une nourriture toujours substantielle et fortifiante.

Nous chercherons à multiplier les articles pratiques et populaires, à faire une plus large part aux études bibliques proprement dites, à entrer dans le détail de l'activité chrétienne. Quant aux nouvelles, nos lecteurs les trouveront dans les autres journaux religieux, dont le *Libérateur*, nous l'avons déjà dit, est non le concurrent, mais l'auxiliaire.

Que Dieu soit béni de ce que nous pouvons nous appuyer sur sa fidélité en regardant à l'avenir ! Qu'il soit béni pour l'abondance de la grâce qui nous a secourus jusqu'ici ! Qu'il soit béni pour le don ineffable que nous allons célébrer à Noël, que nous voulons célébrer chaque jour ! « Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils. » Voilà pourquoi, en passant d'une année à l'autre, nous ne descendons pas d'un échelon vers la tombe, mais nous nous élevons d'autant vers le ciel. TH. MONOD.



« CE DIEU SERA NOTRE DIEU A TOUJOURS ET A PERPÉTUITÉ ; IL NOUS ACCOMPAGNERA JUSQU'À LA MORT. » — Ps. 48 : 15.

Le gérant :

J. BONHOUR.

Paris. — Typ. de Ch. Meyrueis, rue Cujas, 13. — 1875.







